This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD
VOLTAIRE ROOM

Theodore Besterman gift

V3.L6.1773 (1)

LES
LOIX DE MINOS,
TRAGÉDIE.
AVEC LES NOTES
DE
Mr. de MORZA,
ET
PLUSIEURS PIECES
CURIEUSES DÉTACHÉES.

HENRI VAN KUYL
Antwerpen

1773.

ÉPITRE DÉDICATOIRE,

A Monſeigneur le Duc de RICHELIEU, *Pair & Maréchal de France, Gouverneur de Guyenne, &c. Premier Gentil-homme de la Chambre du Roi, &c.*

MONSEIGNEUR,

IL y a plus de cinquante ans que vous daignez m'aimer. Je dirai à nôtre Doyen de l'Académie avec Varron (car il faut tou-

jours citer quelque ancien pour en imposer aux modernes :)

Est aliquid sacri in antiquis necessitudinibus.

Ce n'est pas qu'on ne soit aussi très invariablement attaché à ceux qui nous ont prévenus depuis par des bienfaits, & à qui nous devons une reconnaissance éternelle; mais *antiqua necessitudo* est toujours la plus grande consolation de la vie.

La nature m'a fait votre Doyen, & l'Académie vous a fait le nôtre. Permettez donc qu'à de si justes titres je vous dédie une tragédie qui serait moins mauvaise, si je ne l'avais pas faite loin de vous. J'atteste tout ceux qui vivent avec moi, que le feu de ma jeunesse m'a fait composer ce petit drame en moins de huit jours pour nos amusements de campagne; qu'il n'était point destiné au théâtre de Paris, & qu'il n'en est pas meilleur pour tout cela. Mon but était d'essaier encore si on pouvait faire réussir en France une tragédie profane qui ne fut

pas fondée ſur une intrigue d'amour, ce que j'avais tenté autrefois dans Mérope, dans Oreſte, dans d'autres piéces & ce que j'aurais voulu toujours exécuter. Mais le Libraire Valade, qui eſt ſans doute un de vos beaux eſprits de Paris, s'étant emparé, d'un manuſcrit de la piéce, ſelon l'uſage, l'a embelli de vers compoſez ou par lui ou par ſes amis & a imprimé le tout ſous mon nom auſſi proprement que cette rapſodie méritait de l'être. Ce n'eſt point la tragédie de Valade que j'ai l'honneur de vous dédier, c'eſt la mienne en dépit de l'envie.

Cette envie, comme vous ſavez, eſt l'ame du monde. Elle établit ſon trône pour un jour ou deux dans le parterre à toutes les piéces nouvelles, & s'en retourne bien vîte à la Cour où elle demeure la plus grande partie de l'année.

Vous le ſavez, vous le digne diſciple du Maréchal de Villars dans la plus bril-

lante & la plus noble de toutes les carrières: vous vîtes ce héros qui ſauva la France, qui ſçut ſi bien faire la guerre & la paix, ne jouïr de ſa réputation qu'à l'âge de quatre-vingt ans.

Il fallut qu'il enterrât ſon ſiècle pour qu'un nouveau ſiècle lui rendit pleinement juſtice. On lui reprochait juſqu'à ſes prétendues richeſſes, qui n'aprochaient pas a beaucoup près de celles des traitans de ces temps-là. Mais ceux qui étaient ſi baſſement jaloux de ſa fortune, n'oſaient pas dans le fond de leur cœur envier ſa gloire, & baiſſaient les yeux devant lui.

Quand ſon ſucceſſeur vengeait la France & l'Eſpagne dans l'île de Minorque, l'envie ne criait-elle pas qu'il ne prendrait jamais Mahon; qu'il fallait envoyer un autre Général à ſa place! Et Mahon était déjà pris.

Vous fîtes des jaloux dans plus d'un genre; mais ce n'eſt ni au Général, ni

au plus aimable des Français que je m'adreſſe ici; je ne parle qu'à mon Doyen. Comme il ſait le grec auſſi-bien que moi, je lui citerai d'abord Héſiode, qui dans *l'erga kai imerai*, connu de tous les courtiſans, dit en termes formels.

Kai keramais keramai kotei, kai tektoni tekton.
Kai ptokos ptoko phdonei, kai aeidon aeido.

Le potier eſt ennemi du potier, le maſſon du maſſon; le gueux même porte envie au gueux, le chanteur au chanteur.

Horace diſait plus noblement à Auguſte:

..... diram qui contudit hydram,
Comperit invidiam ſupremo fine domari.

Le vainqueur de l'hydre ne put vaincre l'envie qu'en mourant.

Boileau dit à Racine:

Sitôt que d'Apollon un génie inſpiré
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
En cent lieux contre lui les cabales s'amaſſent,
Ses rivaux obſcurcis autour de lui croaſſent;
Et ſon trop de lumière importunant les yeux,

De ſes propres amis lui fait des envieux.
La mort ſeule ici-bas en terminant ſa vie,
Peut calmer ſur ſon nom l'injuſtice & l'envie,
Faire au poids du bon-ſens peſer tous ſes écrits;
Et donner à ſes vers leur légitime prix.

Tout cela eſt d'un ancien uſage; & cette étiquette ſubſiſtera longtems. Vous ſavez que je commentai Corneille il y a quelques années par une déteſtable envie; & que ce commentaire, auquel vous contribuates par vos généroſités, a l'exemple du Roi, était fait pour accabler ce qui reſtait de la famille & du nom de ce grand homme. Vous pouvez voir dans ce commentaire que l'Abbé d'Aubignac, prédicateur ordinaire de la Cour qui croyait avoir fait une Pratique du théâtre, & une tragédie, appellait Corneille *Maſcarille* & le traitait comme le plus mépriſable des hommes. Il ſe mettait contre lui à la tête de toute la canaille de la littérature.

Les ci-devant ſoi-diſant Jéſuites accuſèrent Racine de cabaler pour le Janſéniſ-

me, & le firent mourir de chagrin. Aujourd'hui, ſi un homme réuſſit un peu pour quelque temps, ſes rivaux ou ceux qui prétendent l'être diſent d'abord que c'eſt une mode qui paſſera comme les pantins & les convulſions; enſuite ils prétendent qu'il n'eſt qu'un plagiaire. Enfin ils ſoupçonnent qu'il eſt athée. Ils en avertiſſent les porteurs de chaiſe de Verſailles, afin qu'ils le diſent à leurs pratiques, & que la choſe revienne a quelque homme bien zèlé, bien morne & bien méchant qui en fera ſon profit.

Les calomnies pleuvent ſur quiconque réuſſit. Les gens de Lettres ſont aſſez comme Mr. Chicaneau & Me. la Comteſſe de Pimbéche.

Qu'eſt-ce qu'on vous a fait? — On m'a dit des injures.

Il y aura toujours dans la République des Lettres un petit canton où caballera *Le pauvre Diable* (*a*) avec ſes ſemblables.

(*a*) Voyez la petite Piéce intitulée *Le Pauvre Diable*.

Mais auſſi Monſeigneur, il ſe trouvera toujours en France des ames nobles & éclairées, qui ſauront rendre juſtice aux talens; qui pardonneront aux fautes inſéparables de l'humanité; qui encourageront tous les beaux-arts. Et à qui appartiendra-t-il plus d'en être le ſoutien, qu'au neveu de leur principal Fondateur! C'eſt un devoir attaché à votre nom. C'eſt à vous de maintenir la pureté de nôtre langue qui ſe corrompt tous les jours, c'eſt à vous de ramener la belle littérature & le bon goût dont nous avons vu les reſtes fleurir encore. Il vous apartient de protéger la véritable philoſophie, également éloignée de l'irréligion & du fanatiſme. Quelles autres mains que les vôtres ſont faites pour porter au trône les fleurs & les fruits du génie Français, & pour en écarter la calomnie qui s'en raproche toujours, quoique toujours chaſſée! A quel autre qu'à vous les Académiciens pouraient-ils avoir recours dans leurs tra-

vaux & dans leurs afflictions ? Et quelle gloire pour vous dans un age où l'ambition eſt aſſouvie & où les vains plaiſirs ont diſparu comme un ſonge, d'être dans un loiſir honorable le père de vos confrères ! L'ame du grand Armand s'aplaudirait plus que jamais d'avoir fondé l'Académie Françaiſe.

Après avoir fait Œdipe & les Loix de Minos, à près de ſoixante années l'un de l'autre, & après avoir été calomnié & perſécuté pendant ces ſoixante ans, ſans en faire que rire, je ſors preſque octogénaire, (c'eſt-à-dire beaucoup trop tard) d'une carrière épineuſe, dans laquelle un goût irréſiſtible m'engagea trop longtems.

Je ſouhaite que la Scène Françaiſe, élevée dans le grand ſiècle de Louis XIV, au-deſſus du théâtre d'Athènes & de ceux de toutes les nations, reprenne la vie après moi ; qu'elle ſe purge de tous les défauts

que j'y ai portés ; & qu'elle acquierre les beautés que je n'ai pas connues.

Je ſouhaite qu'au premier pas que fera dans cette carrière un homme de génie tous ceux qui n'en ont pas ne s'ameutent point pour le faire tomber, pour l'écraſer dans ſa chute, & pour l'opprimer par les plus abſurdes impoſtures.

Qu'il ne ſoit pas mordu par les folliculaires, comme toute chair bien ſaine l'eſt par les inſectes ; ces inſectes & ces folliculaires ne mordants que pour vivre.

Je ſouhaite que la calomnie ne députe point quelques-uns de ſes ſerpens à la Cour, pour perdre ce génie naiſſant, en cas que la Cour par hazard entende parler de ſes talens.

Puiſſent les tragédies n'être déſormais ni une longue converſation partagée en cinq actes par des violons, ni un amas de ſpectacles groteſques appellé par les Anglais *Show*, & par nous *la rareté*, *la curioſité* !

Puiſſe-t-on n'y plus traiter l'amour comme un amour de comédie dans le goût de Térence, avec déclaration, jalouſie, rupture, & racommodement!

Qu'on ne ſubſtitue point à ces langueurs amoureuſes des avantures incroyables & des ſentimens monſtrueux exprimés en vers plus monſtrueux encore, & remplis de maximes dignes de Cartouche & de ſon ſtile.

Que dans le déſeſpoir ſecret de ne pouvoir approcher de nos grands Maîtres, on n'aille pas emprunter des haillons affreux chez les étrangers, quand on a les plus riches étoffes dans ſon pays.

Que tous les vers ſoient harmonieux & bien faits: mérite abſolument néceſſaire, ſans lequel la poëſie n'eſt jamais qu'un monſtre: mérite auquel preſqu'aucun de nous n'a pu parvenir depuis *Athalie*.

Que cet art ne ſoit pas auſſi mépriſé qu'il eſt noble & difficile.

Que Faxhal & les Comédiens de bois ne faſſent pas abſolument déſerter *Cinna* & *Iphigénie*.

Que perſonne n'oſe plus ſe faire valoir par la témérité de condamner des ſpectacles approuvés, entretenus, payés par les Rois très chrétiens, par les Empereurs, par tous les Princes de l'Europe entière. Cette témérité ſerait auſſi abſurde que l'était la Bulle *In Cœnâ Domini* ſi ſagement ſupprimée.

Enfin, j'oſe eſpérer que la Nation ne fera pas toujours en contradiction avec elle-même ſur ce grand art, comme ſur tant d'autres choſes.

Vous aurez toujours en France des eſprits cultivés & des talens. Mais tout étant devenu *lieu-commun*, tout étant problématique à force d'être diſcuté, l'extrême abondance & la ſatiété ayant pris la place de l'indigence où nous étions avant le grand ſiècle, le dégoût du Pu-

blic ſuccédant à cette ardeur qui nous animait du temps des grands hommes : la multitude des Journaux & des Brochures & des Dictionaires ſatiriques occupant le loiſir de ceux qui pouraient s'inſtruire dans quelques bons livres utiles, il eſt fort à craindre que le goût ne reſte chez un petit nombre d'eſprits éclairés, & que les arts ne tombent chez la Nation.

C'eſt ce qui arriva aux Grecs après Démoſthène, Sophocle & Euripide. Ce fut le ſort des Romains après Cicéron, Virgile & Horace ; ce ſera le nôtre. Déjà pour un homme à talens qui s'élève, dont on eſt jaloux & qu'on voudrait perdre, il ſort de deſſous terre mille demi-talens qu'on accueille pendant deux jours, qu'on précipite enſuite dans un éternel oubli, & qui ſont remplacés par d'autres éphémères. On eſt accablé ſous le nombre infini de livres faits avec d'autres livres. Et dans ces nouveaux livres inutiles, il

n'y a rien de nouveau que des tiſſus de calomnies infames vomies par la baſſeſſe contre le mérite.

La tragédie, la comédie, le poëme épique, la muſique, ſont des arts véritables. On nous prodigue des leçons, des diſcuſſions ſur tous ces arts: Mais, que le grand artiſte eſt rare!

L'écrivain le plus mépriſable, & le plus bas peut dire ſon avis ſur trois ſiècles ſans en connaître aucun, & calomnier lâchement pour de l'argent ſes contemporains, qu'il connait encor moins: on le ſouffre, parce qu'on l'oublie. On laiſſe tranquillement ces colporteurs, devenus auteurs, juger les grands hommes ſur les quais de Paris, comme on laiſſe les nouveliſtes décider dans un Caffé du deſtin des Etats. Mais, ſi dans cette fange un génie s'élève, il faut tout craindre pour lui.

Pardonnez-moi, Monſeigneur, ces réflexions; je les ſoumets à vôtre jugement

& à celui de l'Académie, dont j'eſpère que vous ſerez longtems l'ornement & le Doyen.

Recevez avec votre bonté ordinaire ce témoignage, du reſpectueux & tendre attachement d'un vieillard plus ſenſible à votre bienveillance, qu'aux douleurs dont ſes derniers jours ſont tourmentez.

LES

LES
LOIX DE MINOS,
TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

TEUCER, Roi de Crète.

MÉRIONE, } Arcontes.
DICTIME, }

PHARÉS, grand Sacrificateur.

AZÉMON, } guerriers de Cydonie.
DATAME, }

ASTÉRIE, captive.

UN HÉRAUT.

Plusieurs guerriers Cydoniens.

Suite, &c.

La Scène est à Gortine Ville de Crète.

LES LOIX DE MINOS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre repréſente les portiques d'un Temple, des tours ſur les côtés, des cyprès ſur le devant.

TEUCER, DICTIME.

TEUCER.

QUoi! toujours, cher ami; ces Arcontes, ces grands,
Feront parler les loix pour agir en tyrans!

Minos qui fut cruel a règné ſans partage ;
Mais il ne m'a laiſſé qu'un pompeux eſclavage
Un tître ; un vain éclat, le nom de majeſté,
L'appareil du pouvoir ; & nulle autorité.
J'ai prodigué mon ſang ; je règne & l'on me brave.
Ma pitié, ma bonté pour cette jeune eſclave
Semble dicter l'arrêt qui condamne ſes jours.
Si je l'avais proſcrite elle aurait leur ſecours.
Tel eſt l'eſprit des grands depuis que la naiſſance
A ceſſé de donner la ſuprême puiſſance.
Jaloux d'un vain honneur, mais qu'on veut partager
Ils n'ont choiſi des rois que pour les outrager. (1)

DICTIME.

Ce trône a ſes périls ; je les connais ſans doute ;
Je les ai vus de près ; je ſais ce qu'il en coute.
J'aimais Idomenée, il mourut exilé,
(2) En pleurant ſur un fils par lui-même immolé.
Par le ſang de ce fils il crut plaire à la Crète.
Mais comment ſubjuguer la fureur inquiète
De ce peuple inconſtant, orageux, égaré ;
Vive image des mers dont il eſt entouré ?
Ses flots ſont élevés, mais c'eſt contre le trône ;
Une ſombre tempête en tout tems l'environne.
Le ſort vous a réduit à combattre à la fois
Les durs Cydoniens & vos jaloux Crétois

Les uns dans les conſeils, les autres par les armes ;
Vos jours toujours troublés ſont entourés d'alarmes ;
Hélas ! des meilleurs rois c'eſt ſouvent le deſtin,
Leurs pénibles travaux ſe ſuccèdent ſans fin.
Mais que vôtre pitié pour cette infortunée ;
Par le cruel Pharès à mourir condamnée,
N'ait pas à vôtre exemple attendri tous les cœurs,
Que ce ſaint homicide ait des approbateurs,
Qu'on ait juſtifié cet uſage exécrable,
C'eſt-là ce qui m'étonne ; & cette horreur m'accable.

TEUCER.

Que veux-tu ! ces guerriers ſous les armes blanchis,
Vieux ſuperſtitieux aux meurtres endurcis,
Deſtructeurs des remparts où l'on gardait Hélène,
Ont vu d'un œil tranquile égorger Polixène.
Ils redoutaient Calcas. Ils tremblent à mes yeux
Sous un Calcas nouveau plus implacable qu'eux.
Tel eſt l'aveuglement dont la Grèce eſt frappée :
Elle eſt encor barbare, (3) & de ſon ſang trempée,
A des Dieux deſtructeurs elle offre ſes enfans :
Ses fables ſont nos loix, ſes Dieux ſont nos tirans.
Thèbes, Mycène, Argos, vivront dans la mémoire.

D'illuſtres attentats ont fait toute leur gloire.
La Grèce a des héros, mais injuſtes, cruels,
Inſolents dans le crime, & tremblants aux autels.
Ce mélange odieux m'inſpire trop de haine.
Je chéris la valeur, mais je la veux humaine.
Ce ſceptre eſt un fardeau trop peſant pour mon bras
S'il le faut ſoutenir par des aſſaſſinats.
Je ſuis né trop ſenſible; & mon ame attendrie
Se ſoulève aux dangers de la jeune Aſtérie.
J'admire ſon courage, & je plains ſa beauté.
Ami, je crains les Dieux; mais dans ma pieté
Je croirais outrager leur ſuprême juſtice,
Si je pouvais offrir un pareil ſacrifice.

DICTIME.

On dit que de Cydon les belliqueux enfans,
Du fond de leurs forets viendront dans peu de tems
Racheter leurs captifs, & ſurtout cette fille,
Que le ſort des combats arrache à ſa famille.
On peut traiter encor; & peut être qu'un jour
De la paix parmi nous le fortuné retour
Adoucirait nos mœurs à mes yeux plus atroces
Que ces fiers ennemis qu'on nous peint ſi féroces.
Nos Grecs ſont bien trompés; je les vois glorieux

De cultiver les arts & d'inventer des Dieux.
Cruellement ſéduits par leur propre impoſture,
Ils ont trouvé des arts & perdu la nature.
(4) Ces durs Cydoniens dans leurs antres profonds,
Sans autels & ſans trône, errants, & vagabonds,
Mais libres, mais vaillants, francs, généreux, fidèles,
Peut-être ont mérité d'être un jour nos modèles.
La nature eſt leur règle, & nous la corrompons.

TEUCER.

Quand leur chef paraîtra nous les écouterons.
Les Arcontes & moi, ſelon nos loix antiques
Donnerons audience à ces hommes ruſtiques.
Reçois-les. Et ſurtout qu'ils puiſſent ignorer
Les ſacrés attentats qu'on oſe préparer.
Je ne te cèle point combien mon ame émue
De ces Cydoniens abhorre l'entrevue.
Puis-je voir ſans frémir ces ſauvages guerriers
De ma famille entiere inſolents meurtriers?
J'ai peine à contenir cette horreur qu'ils m'inſpirent;
Mais ils offrent la paix où tous mes vœux aſpirent;
J'étoufferai la voix de mes reſſentiments:
Je vaincrai mes chagrins qui réſiſtaient au tems;
Il en coute à mon cœur; tu connais ſa bleſſure;
Ils vont renouveller ma perte & mon injure.

Mais faut-il en punir un objet innocent?
Livrerai-je Aſtérie à la mort qui l'attend!
On vient. Puiſſent les dieux que ma juſtice implore,
Ces Dieux trop mal ſervis, ces Dieux qu'on deshonore
Inſpirer la clémence, accorder à mes vœux,
Une loi moins cruelle & moins indigne d'eux.

SCENE SECONDE.

TEUCER, DICTIME: *le Pontife* PHARÈS *avance avec les Sacrificateurs à ſa droite. Le Roi eſt à ſa gauche accompagné des Arcontes de la Crête.*

PHARÈS (*au Roi & aux Arcontes.*)

PRenez place, Seigneurs, au temple de Gortine. (5)
Adorez & vengez la puiſſance divine.
(*Ils montent ſur une Eſtrade, & s'aſſaient dans le même ordre. Pharès continue.*)
Prêtres de Jupiter, organes de ſes loix,
Confidens de nos Dieux. — Et vous Roi des Crétois, —
Vous, Arcontes vaillants qui marchez à la guerre
Sous les drapeaux ſacrés du maître du tonnerre,

Voici le jour de ſang, ce jour ſi ſolemnel,
Où je dois immoler aux marches de l'autel
L'holocauſte attendu que nôtre loi commande.
(6) De ſept ans en ſept ans nous devons en offrande
Une jeune captive aux mânes des héros.
Ainſi dans ſes décrets nous l'ordonna Minos,
Quand lui-même il vengeait ſur les enfans d'Egée
La majeſté des Dieux & la mort d'Androgée.
Nos ſuffrages, Teucer, vous ont donné ſon rang;
Vous ne le tenez point des droits de votre ſang.
Nous vous avons choiſi quand par Idomenée
L'île de Jupiter ſe vit abandonnée.
Soyez digne du trône où vous êtes monté.
Soutenez de nos loix l'inflexible équité.
Jupiter veut le ſang de la jeune captive
Qu'en nos derniers combats on prit ſur cette rive.
On la croit de Cydon. Ces peuples odieux
Ennemis de nos loix, & proſcrits par nos Dieux
Des repaires ſanglants de leurs antres ſauvages
Ont cent fois de la Crète infeſté les rivages:
Toujours envain punis ils ont toujours briſé
Le joug de l'eſclavage à leur tête impoſé.
(*à Teucer.*)
Rempliſſez à la fin votre juſte vengeance.
Une épouſe, une fille à peine en ſon enfance

Aux champs de Bérécinthe en vos premiers combats,
Sous leurs toits embrasés mourantes dans vos bras,
Demandent à grands cris qu'on appaise leurs mânes, —
Exterminez, grands Dieux! tous ces peuples profanes!
Le vil sang d'une éſclave à nos autels verſé
Eſt d'un bien faible prix pour le ciel offenſé,
C'eſt du moins un tribut que l'on doit à mon Temple;
Et la terre coupable a beſoin d'un exemple.

TEUCER.

Vrais ſoutiens de l'état, guerriers victorieux,
Favoris de la gloire — & vous, prêtres des Dieux,
Dans cette longue guerre, où la Crète eſt plongée,
J'ai perdu ma famille, & ce fer l'a vengée.
Je pleure encor ſa perte; un coup auſſi cruel
Saignera pour jamais dans ce cœur paternel.
J'ai dans les champs d'honneur immolé mes victimes;
Le meurtre & le carnage alors ſont légitimes.
Nul ne m'enſeignera ce que mon bras vengeur
Devait à ma famille, à l'état, à mon cœur.
Mais l'autel ruiſſelant du ſang d'une étrangère
Peut-il ſervir la Crète & conſoler un père?

Plût aux Dieux que Minos, ce grand Légiſlateur,
De notre République auguſte fondateur,
N'eut jamais commandé de pareils ſacrifices.
L'homicide en effet rend-il les Dieux propices ?
Avons-nous plus d'états, de tréſors & d'amis
Depuis qu'Idoménée eut égorgé ſon fils ? —
Guerriers, c'eſt par vos mains qu'aux feux vengeurs en proye
J'ai vu tomber les murs de la ſuperbe Troye.
Nous répandons le ſang des malheureux mortels
Mais c'eſt dans les combats, & non point aux autels.
Songez que de Calcas & de la Grèce unie
Le Ciel n'accepta point le ſang d'Iphigénie. (7)
Ah! ſi pour nous venger le glaive eſt dans nos mains
Cruels aux champs de Mars, ailleurs ſoyons humains.
Ne peut-on voir la Crète heureuſe & floriſſante
Que par l'aſſaſſinat d'une fille innocente ?
Les enfans de Cydon ſeront-ils plus ſoumis ?
Sans en être plus craints nous ſerons plus haïs.
Au Souverain des Dieux rendons un autre hommage.
Méritons ſes bontés, mais par notre courage.
Vengeons nous, combattons, qu'il ſeconde nos coups.
Et vous, prêtres des Dieux, faites des vœux pour nous.

PHARÈS.

Nous les formons ces vœux ; mais ils ſont inutiles
Pour les eſprits altiers & les cœurs indociles.
La loi parle, il ſuffit. Vous n'êtes en effet
Que ſon premier organe & ſon premier ſujet.
C'eſt Jupiter qui règne. Il veut qu'on obéiſſe ;
Et ce n'eſt pas à vous de juger ſa juſtice.
S'il daigna devant Troye accorder un pardon
Au ſang que dans l'Aulide offrait Agamemnon,
Quand il veut, il fait grace. Ecoutez en ſilence
La voix de ſa juſtice ou bien de ſa clémence ;
Il commande à la terre ; à la nature, au ſort,
Il tient entre ſes mains la naiſſance & la mort.
Quel nouvel intérêt vous agite & vous preſſe ?
Nul de nous ne montra ces marques de faibleſſe
Pour le dernier objet qui fut ſacrifié.
Nous ne connaiſſons point cette fauſſe pitié.
Vous voulez que Cydon cède au joug de la Crète
Portez celui des Dieux dont je ſuis l'Interprète.
Mais voici la victime.

(On amène Aſtérie couronnée de fleurs & enchaînée.)

SCENE

SCENE TROISIEME.

Les Perſonnages précédents, ASTÉRIE.

DICTIME.

A Son aſpect, Seigneur,
La pitié qui vous touche à pénétré mon cœur.
Que dans la Grèce encor il eſt de barbarie!
Que ma triſte raiſon gémit ſur ma patrie!

PHARÈS.

Captive des Crètois remiſe entre mes mains,
Avant d'entendre ici l'arrêt de tes deſtins,
C'eſt à toi de parler, & de faire connaître
Quel eſt ton nom, ton rang, quels mortels t'ont fait naître.

ASTÉRIE.

Je veux bien te répondre. Aſtérie eſt mon nom.
Ma mère eſt au tombeau; le vieillard Azémon,
Mon digne & tendre père a dès mon premier âge,
Dans mon cœur qu'il forma fait paſſer ſon courage.
De rang je n'en ai point. La fière égalité
Eſt nôtre heureux partage & fait ma dignité.

PHARÈS.

Scais-tu que Jupiter ordonne de ta vie?

ASTÉRIE.

Le Jupiter de Crète aux yeux de ma patrie
Eſt un fantôme vain que ton impieté
Fait ſervir de prétexte à ta férocité.

PHARÈS.

Apprend que ton trépas, qu'on doit à tes blaſphèmes,
Eſt déja préparé par mes ordres ſuprêmes.

ASTÉRIE.

Je le ſais, de ma mort indigne & lâche auteur,
Je le ſais inhumain; mais j'eſpère un vengeur.
Tous mes concitoyens ſont juſtes & terribles;
Tu les connais; tu ſçais s'ils furent invincibles.
Les foudres de ton Dieu par un aigle portés
Ne te ſauveront pas de leurs traits mérités.
Lui-même, s'il exiſte, & s'il régit la terre,
S'il nâquit parmi vous; s'il lance le tonnerre, (8)
Il ſaura bien ſur toi, monſtre de cruauté
Venger ſon divin nom ſi longtems inſulté.
Puiſſe tout l'appareil de ton infâme fête,
Tes couteaux, ton bucher, retomber ſur ta tête!
Puiſſe le temple horrible où mon ſang va couler
Sur ma cendre, ſur toi, ſur les tiens s'écrouler!
Périſſe ta mémoire! & s'il faut qu'elle dure
Quelle ſoit en horreur à toute la nature!

Qu'on abhorre ton nom, qu'on déteſte tes dieux.
Voilà mes vœux, mon culte, & mes derniers adieux —.
Et toi que l'on dit Roi, toi qui paſſes pour juſte,
Toi, dont un peuple entier chérit l'empire auguſte,
Et qui du tribunal où les loix t'ont porté
Semble tourner ſur moi des yeux d'humanité,
Plain-tu mon infortune en voulant mon ſupplice?
Non, de mes aſſaſſins tu n'ès pas le complice.

MÉRIONE. (*Arconte à Teucer.*)

On ne peut faire grace, & vôtre autorité
Contre un uſage antique, & par tout reſpecté
Oppoſerait, Seigneur, une force impuiſſante.

TEUCER.

Que je livre au trépas ſa jeuneſſe innocente!...

MÉRIONE.

Il faut du ſang au peuple, & vous le connaiſſez.
Ménagez ſes abus fuſſent-ils inſenſés.
La loi qui vous révolte eſt injuſte peut-être;
Mais en Crête elle eſt ſainte; & vous n'êtes pas maître
De ſécouer un joug dont l'état eſt chargé.
Tout pouvoir à ſa borne, & cède au préjugé.

TEUCER.

Quand il eſt trop barbare il faut qu'on l'aboliſſe.

MÉRIONE.

Reſpectons plus Minos.

TEUCER.

Aimons plus la juſtice.
Et pourquoi dans Minos voulez-vous révérer
Ce que dans Buſiris on vous vit abhorrer?
Oui, j'eſtime en Minos le guerrier politique,
Mais je déteſte en lui le maître tirannique.
Il obtint dans la Crête un abſolu pouvoir.
Je ſuis moins roi que lui; mais je crois mieux valoir.
En un mot, à mes yeux votre offrande eſt un crime.
(*à Victime.*)
Vien, ſuis-moi.

PHARÈS. (*ſe lève, les ſacrificateurs auſſi, & deſcendent de l'Eſtrade.*)

Qu'aux autels on traine la victime.

TEUCER.

Vous oſez!....

SCENE QUATRIEME.

Les Perſonnages précédents. UN HÉRAUT *arrive le caducée à la main. Le Roi, les Archontes, les Sacrificateurs ſont debout.*

LE HÉRAUT.

DE Cydon les nombreux députés
Ont marché vers nos murs, & s'y ſont préſentés.
De l'olivier ſacré, les branches pacifiques.
Simbole de concorde, ornent leurs mains ruſtiques.
Ils diſent que leur chef eſt parti de Cidon,
Et qu'il vient des captifs apporter la rançon.

PHARÈS.

Il n'eſt point de rançon quand le ciel fait connaître
Qu'il demande à nos mains un ſang dont il eſt maître.

TEUCER.

La loi veut qu'on diffère. Elle ne ſouffre pas
Que l'étendart de paix & celui du trépas
Etalent à nos yeux un coupable aſſemblage.
Aux droits des nations nous ferions trop d'outrage.
Nous devons diſtinguer (ſi nous avons des mœurs)
Le tems de la clémence, & le tems des rigueurs

C'eſt par-là que le ciel, ſi l'on en croit nos ſages,
Des malheureux humains attira les hommages.
Ce ciel peut-être enfin lui veut ſauver le jour. —
Allez, qu'on la remène en cette même tour
Que je tiens ſous ma garde & dont on l'a tirée
Pour être en holocauſte à vos glaives livrée. —
Sénat, vous apprendrez un jour à pardonner.

ASTÉRIE.

Je te rends grace, ô roi! ſi tu veux m'épargner.
Mon ſupplice eſt injuſte autant qu'épouvantable.
Et quoique j'y portaſſe un front inaltérable,
Quoiqu'aux lieux où le ciel a daigné me nourrir,
Nos premières leçons ſoient d'apprendre à mourir,
Le jour m'eſt cher... hélas, mais s'il faut que je meure,
C'eſt une cruauté que d'en différer l'heure.

(*On l'emmène*)

TEUCER.

Le conſeil eſt rompu. — Vous braves combattans,
Croyez que de Cydon les farouches enfans
Pouront mal aiſément déſarmer ma colère.
Si je vois en pitié cette jeune étrangère
Le glaive que je porte eſt toujours ſuſpendu
Sur ce peuple ennemi par qui j'ai tout perdu.
Je ſais qu'on doit punir comme on doit faire grace,
Protéger la faibleſſe, & réprimer l'audace.

Tels ſont mes ſentiments. Vous pouvez décider
Si j'ai droit à l'honneur d'oſer vous commander ;
Et ſi j'ai mérité ce trône qu'on m'envie.
Allez, blâmez le roi, mais aimez la patrie.
Servez-la. Mais ſurtout ſi vous craignez les Dieux,
Apprenez d'un monarque à les connaître mieux.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

DICTIME, GARDES, DATAME. & les Cydoniens dans le fond.

DICTIME.

OU ſont ces députés envoyés à mon maître?
Qu'on les faſſe approcher; — mais je les vois paraître. —
Quel eſt celui de vous dont Datame eſt le nom?

DATAME.

C'eſt moi.

DICTIME.

Quel eſt celui qui porte une rançon?
Et qui croit, par des dons aux Crétois inutiles,
Racheter des captifs enfermés dans nos villes?...

DATAME.

Nous ne rougiſſons pas de propoſer la paix.
Je l'aime; je la veux, ſans l'acheter jamais.
Le vieillard Azémon, que mon pays révère,
Qui m'inſtruiſit à vaincre, & qui me ſert de père,
S'eſt chargé, m'a-t-il dit, de mettre un digne prix

A nos concitoyens par les vôtres ſurpris.
Nous venons les tirer d'une infâme eſclavage.
Nous venons pour traiter.

DICTIME.

Eſt-il ici ?

DATAME.

Son âge
A retardé ſa courſe ; & je puis en ſon nom
De la belle Aſtérie annoncer la rançon.
Du ſommet des rochers, qui diviſent les nues,
J'ai volé, j'ai franchi des routes inconnues :
Tandis que ce vieillard, qui nous ſuivra de près,
A percé les détours de nos vaſtes forêts ;
Par le fardeau des ans ſa marche eſt rallentie.

DICTIME.

Il apporte, dis-tu, la rançon d'Aſtérie ?

DATAME.

Ouï. J'ignore à ton Roi ce qu'il peut préſenter :
Cydon ne produit rien qui puiſſe vous flatter.
Vous allez ravir l'or au ſein de la Colchide :
Le ciel nous a privés de ce métal perfide.
Dans nôtre pauvreté que pouvons nous offrir ?

DICTIME.

Vôtre cœur, & vos bras dignes de nous ſervir.

DATAME.

Il ne tiendrait qu'à vous. Longtems nos adverſaires,
Si vous l'aviez voulu, nous aurions été frères.
Ne prétendez jamais parler en Souverains.
Remettez, dès ce jour, Aſtérie en nos mains.

DICTIME.

Sais-tu quel eſt ſon ſort?

DATAME.

Elle me fut ravie.
A peine ai-je touché cette terre ennemie.
J'arrive; je demande Aſtérie à ton Roi,
A tes Dieux, à ton peuple, à tout ce que je voi.
Je viens ou la reprendre, ou périr avec elle.
Une Hélène coupable, une illuſtre infidelle
Arma dix ans vos Grecs indignement ſéduits:
Une cauſe plus juſte ici nous a conduits.
Nous vous redemandons la vertu la plus pure.
Rendez-moi mon ſeul bien; réparez mon injure.
Tremblez de m'outrager. Nous avons tous promis
D'être juſqu'au tombeau vos plus grands ennemis;
Nous mourrons dans les murs de vos cités en flammes
Sur les corps expirants de vos fils, de vos femmes.....

(à Dictime.)

Guerrier, qui que tu ſois, c'eſt à toi de ſavoir
Ce que peut le courage armé du déſeſpoir.
Tu nous connais : prévien le malheur de la Crète.

DICTIME.

Nous ſavons réprimer cette audace indiſcrete.
J'ai pitié de l'erreur qui paraît t'emporter.
Tu demandes la paix, & viens nous inſulter.
Calme tes vains tranſports. Apprend, jeune Barbare,
Que pour toi, pour les tiens, mon Prince ſe déclare ;
Qu'il épargne ſouvent le ſang qu'on veut verſer ;
Qu'il punit à regret ; qu'il ſait récompenſer ;
Qu'intrépide aux combats, clément dans la victoire,
Il préfère ſurtout la juſtice à la gloire.
Mérite de lui plaire.

DATAME.

Et quel eſt donc ce Roi ?
S'il eſt grand, s'il eſt bon ; que ne vient-il à moi ?
Que ne me parle-t-il ? ... La vertu perſuade.
Je veux l'entretenir.

DICTIME.

Le chef de l'Ambaſſade
Doit paraître au Sénat avec tes compagnons.

Il faut se conformer aux loix des nations.

DATAME.

Est-ce ici son palais ?

DICTIME.

Non: ce vaste édifice
Est le Temple, où des Dieux j'ai prié la justice
De détourner de nous les fléaux destructeurs,
D'éclairer les humains, de les rendre meilleurs.
Minos bâtit ces murs fameux dans tous les âges,
Et cent villes de Crête y portent leurs hommages.

DATAME.

Qui ? Minos. Ce grand fourbe, & ce roi si cruel !
Lui, dont nous détestons & le trône & l'autel ;
Qui les teignit de sang. Lui, dont la race impure,
(9) Par des amours affreux, étonna la nature.
Lui, qui du poids des fers nous voulut écraser.
Et qui donna des loix pour nous tyranniser !
Lui, qui du plus pur sang, que votre Grèce honore,
Nourrit sept ans ce monstre appellé Minotaure !
Lui, qu'enfin vous peignez, dans vos mensonges vains,
Au bord de l'Achéron, jugeant tous les humains ;
Et qui ne mérita par ses fureurs impies
Que d'éternels tourmens sous les mains des Furies ! —

Parle : eſt-ce là ton Sage, eſt-ce là ton Héros ?
Crois-tu nous effrayer à ce nom de Minos ?
Oh ! que la renommée eſt injuſte & trompeuſe !
Sa mémoire à la Grèce eſt encor précieuſe :
Ses loix & ſes travaux ſont par nous abhorrés.
On mépriſe en Cydon ce que vous adorez.
On y voit en pitié les fables ridicules
Que l'impoſture étale à vos peuples crédules.

DICTIME.

Tout peuple a ſes abus ; & les nôtres ſont grands :
Mais nous avons un Prince ennemi des Tyrans,
Ami de l'équité, dont les loix ſalutaires
Aboliront bientôt tant de loix ſanguinaires.
Prend confiance en lui. Sois ſûr de ſes bienfaits :
Je jure par les Dieux....

DATAME.

Ne jure point ; promets....
Promets nous que ton roi ſera juſte & ſincère ;
Qu'il rendra dès ce jour Aſtérie à ſon père....
De ſes autres bienfaits nous pouvons le quitter.
Nous n'avons rien à craindre & rien à ſouhaiter.
La nature pour nous fut aſſez bienfaiſante :
Aux creux de nos vallons ſa main toute-puiſſante
A prodigué ſes biens pour prix de nos travaux.
Nous poſſédons les airs, & la terre & les eaux :
Que nous faut-il de plus ? Brillez dans vos cent villes

De l'éclat fastueux de vos arts inutiles.
La culture des champs, la guerre sont nos arts;
L'enceinte des rochers a formé nos remparts.
Nous n'avons jamais eu, nous n'aurons point de maître.
Nous voulons des amis. — Méritez vous de l'être?

DICTIME.

Oui, Teucer en est digne; Oui peut-être aujourd'hui
En le connaissant mieux vous combattrez pour lui.

DATAME.

Nous!

DICTIME.

Vous-même. Il est temps que nos haines finissent,
Que pour leur intérêt nos deux peuples s'unissent:
Je ne te réponds pas que ta dure fierté
Ne puisse de mon roi blesser la dignité;
(à sa suite)
Mais il l'estimera. — Vous; allez: qu'on prépare
Ce que les champs de Crète ont produit de plus rare.
Qu'on traite avec respect ces guerriers généreux.
(Ils sortent.)
Puissent tous les Crétois penser un jour comme eux!
Que leur franchise est noble, ainsi que leur courage!
Le lion n'est point né pour souffrir l'esclavage.
De pareils Alliés sont de mauvais Sujets;
Leur mâle liberté peut servir nos projets.
J'aime mieux leur audace & leur candeur hautaine
Que les loix de la Crète, & tous les arts d'Athène.

SCENE

SCENE SECONDE.

TEUCER, DICTIME, GARDES.

TEUCER.

IL faut prendre un parti ; ma triſte nation
N'écoute que la voix de la ſédition.
Ce Sénat orgueilleux contre moi ſe déclare.
On affecte ce zèle implacable & barbare
Que toujours les méchans feignent de poſſéder,
A qui ſouvent les rois ſont contraints de céder.
J'entends de mes rivaux la funeſte induſtrie
Crier de tous côtés religion, patrie !
Tous prêts à m'accuſer d'avoir trahi l'état,
Si je m'oppoſe encore à cet aſſaſſinat.
Le nuage groſſit ; & je vois la tempête
Qui ſans doute à la fin tombera ſur ma tête.

DICTIME.

J'oſerais propoſer, dans ces extrémités,
De vous faire un appui des mêmes révoltés,
Des mêmes habitans de l'âpre Cydonie,
Dont nous pourions guider l'impétueux génie.
Fiers ennemis d'un joug qu'ils ne peuvent ſubir ;
Mais amis généreux, ils pouraient nous ſervir.
Il en eſt un ſecours, dont l'âme noble & fière

Connait l'humanité dans ſon audace altière :
Il a pris ſur les ſiens, égaux par la valeur,
Ce ſecret aſcendant que ſe donne un grand cœur.
Et peu de nos Crétois ont connu l'avantage
D'atteindre à ſa vertu, quoique dure & ſauvage.
Si de pareils ſoldats pouvaient marcher ſous vous,
On verrait tous ſes grands ſi puiſſants, ſi jaloux,
De votre autorité qu'ils oſent méconnaître
Porter le joug paiſible, & chérir un bon maître.
Nous voulions aſſervir des peuples généreux :
Feſons mieux: gagnons les: c'eſt-là régner ſur eux.

TEUCER.

Je le ſais. Ce projet peut ſans doute être utile ;
Mais il ouvre la porte à la guerre civile.
A ce remède affreux faut-il m'abandonner ?
Faut-il perdre l'état pour le mieux gouverner ?
Je veux ſauver les jours d'une jeune Barbare.
Du ſang des citoyens. Serai-je moins avare ?
Il le faut avouer : je ſuis bien malheureux !
N'ai-je donc des ſujets que pour m'armer contre eux ?
Pilote environné d'un éternel orage,
Ne pourrai-je obtenir qu'un illuſtre nauffrage ?
Ah ! je ne ſuis pas roi, ſi je ne fais le bien.

DICTIME.

Quoi donc ; contre les loix la vertu ne peut rien !

Le préjugé fait tout! Pharès impitoyable
Maintiendra, malgré vous, cette loi déteſtable!
Il domine au Sénat! On ne veut deſormais
Ni d'offres de rançon, ni d'accord, ni de paix!

TEUCER.

Quelque ſoit ſon pouvoir, & l'orgueil qui l'anime,
Va; le cruel du moins n'aura point ſa victime.
Va; dans ces mêmes lieux profanés ſi longtemps,
J'arracherai leur proie à ces monſtres ſanglants.

DICTIME.

Puiſſiez-vous accomplir cette ſainte entrepriſe!

TEUCER.

Il faut bien qu'à la fin le ciel la favoriſe.
Et lorſque les Crétois, un jour plus éclairés,
Auront enfin détruit ces attentats ſacrés,
(Car il faut les détruire, & j'en aurai la gloire.)
Mon nom reſpecté d'eux, vivra dans la mémoire.

DICTIME.

La gloire vient trop tard, & c'eſt un triſte ſort. —
Qui n'eſt de ſes bienfaits payé qu'après la mort,
Obtint-il des autels, eſt encor trop à plaindre.

TEUCER.

Je connais, cher ami, tout ce que je dois craindre;
Mais il faut bien me rendre à l'aſcendant vainqueur

Qui parle en sa défense & domine en mon cœur. —
Gardes, qu'en ma présence à l'instant on conduise
Cette Cydonienne entre nos mains remise. —
(Les Gardes sortent.)
Je prétends lui parler, avant que dans ce jour
On ose l'arracher du fond de cette Tour,
Et la rendre au cruel armé pour son supplice,
Qui presse au nom des Dieux ce sanglant sacrifice.
Demeure : la voici. Sa jeunesse, ses traits
Toucheraient tous les cœurs, hors celui de Pharès.

SCENE TROISIEME.

TEUCER, DICTIME, ASTÉRIE, GARDES.

ASTÉRIE.

QUe prétend-on de moi ! Quelle rigueur nouvelle,
Après votre promesse, à la mort me rappelle ?
Allume-t-on les feux qui m'étaient destinés ?
O roi ! vous m'avez plainte, & vous m'abandonnez.

TEUCER.

Non. Je veille sur vous ; & le ciel me seconde.

ASTÉRIE.

Pourquoi me tirez-vous de ma priſon profonde ?

TEUCER.

Pour vous rendre au climat qui vous donna le jour
Vous reverrez en paix votre premier ſéjour. —
Malheureuſe étrangère & reſpectable fille,
Que la guerre arracha du ſein de ſa famille,
Souvenez-vous de moi, loin de ces lieux cruels.
Soyez prête à partir. — Oubliez nos autels. —
Une eſcorte fidelle aura ſoin de vous ſuivre.
Vivez. — Qui mieux que vous a mérité de vivre ?

ASTÉRIE.

Ah! Seigneur! ah mon roi! je tombe à vos genoux.
Tout mon cœur qui m'échape à volé devant vous.
Image des vrais Dieux, qu'ici l'on deshonore,
Recevez mon encens : en vous je les adore.
Vous ſeul, vous m'arrachez aux monſtres infernaux,
Qui me parlant en Dieux, n'étaient que mes bourreaux.
Malgré ma juſte horreur de ſervir ſous un maitre,
Eſclave auprès de vous, je me plairais à l'être.

TEUCER.

Plus je l'entends parler, plus je ſuis attendri. —
Eſt-il vrai qu'Azémon, ce père ſi chéri,
Qui près de ſon tombeau, vous regrette & vous pleure,
Pour venir vous reprendre a quitté ſa demeure ?

ASTÉRIE.

On le dit. J'ignorais au fond de ma priſon
Ce qui s'eſt pu paſſer dans ma triſte maiſon.

TEUCER.

Savez-vous que Datame envoyé par un père
Venait nous propoſer un traité ſalutaire,
Et que des jours de paix pouvaient être accordés ?

ASTÉRIE.

Datame lui ! Seigneur ! que vous me confondez !
Il ſerait dans les mains du Sénat de la Crète ?
Parmi mes aſſaſſins ?

TEUCER.

Dans vôtre ame inquiete
J'ai porté, je le vois de trop ſenſibles coups.
Ne craignez rien pour lui. Serait-il vôtre époux?
Vous ſerait-il promis ? eſt-ce un parent, un frère ?
Parlez, ſon amitié m'en deviendra plus chère.
Plus on vous opprima, plus je veux vous ſervir.

ASTÉRIE.

De quelle ombre de joye hélas ! pui-je joüir ?
Qui vous porte à me tendre une main protectrice !
Quels dieux en ma faveur ont parlé ?

TEUCER.

La juſtice.

ASTÉRIE.

Les flambeaux de l'himen n'ont point brillé pour moi
Seigneur Datame, m'aime, & Datame à ma foi.
Nos ſerments ſont communs, & ce nœud vénérable
Eſt plus ſacré pour nous, eſt plus inviolable

Que tout cet appareil formé dans vos Etats
Pour asservir des cœurs qui ne se donnent pas.
Le mien n'est plus à moi. Le généreux Datame
Allait me rendre heureuse en m'obtenant pour femme,
Quand vos lâches soldats, qui dans les champs de Mars
N'oseraient sur Datame arrêter leurs regards,
Ont ravi, loin de lui, des enfans sans défense,
Et devant vos autels ont trainé l'innocence;
Ce sont là les lauriers dont ils se sont couverts.
Un Prêtre veut mon sang, & j'étais dans ses fers.

TEUCER.

Ses fers!... ils sont brisés, n'en soyez point en doute;
C'est pour lui qu'ils sont faits. Et si le ciel m'écoute,
Il peut tomber un jour aux pieds de cet autel
Où sa main veut sur vous porter le coup mortel.
Je vous rendrai l'époux dont vous êtes privée,
Et pour qui du trépas les Dieux vous ont sauvée.
Il vous suivra bientôt. Rentrez. Que cette Tour
De la captivité jusqu'ici le séjour,
Soit un rempart du moins contre la barbarie.
On vient. Ce serait peu d'assurer votre vie;
Et de tant d'attentats, de tant de cruauté
Je dois venger mes Dieux, vous, & l'humanité.

ASTÉRIE.

Je vous crois; & de vous je ne puis moins attendre.

SCENE QUATRIEME.

TEUCER, DICTIME, MÉRIONE.

MÉRIONE.

SEigneur, ſans paſſion pourrez-vous bien m'entendre?

TEUCER.

Parlez.

MÉRIONE.

Les factions ne me gouvernent pas.
Et vous ſavez aſſez que dans nos grands débats,
Je ne me ſuis montré le fauteur ni l'eſclave
Des ſanglants préjugés d'un peuple qui vous brave.
Je voudrais, comme vous, exterminer l'erreur
Qui ſéduit ſa faibleſſe, & nourrit ſa fureur.
Vous penſez arrêter d'une main courageuſe
Un torrent débordé dans ſa courſe orageuſe:
Il vous entraînera; je vous en averti.
Pharès a pour ſa cauſe un violent parti;
Et d'autant plus puiſſant contre le diadême
Qu'il croit ſervir le ciel, & vous venger vous-même.
» Quoi! dit-il, dans nos champs la fille de Teucer

„ A ſon père arrachée, expira ſous le fer;
„ Et du ſang le plus vil indignement avare,
„ Teucer dénaturé reſpecte une barbare!...
„ Lui ſeul eſt inhumain : ſeul, à la cruauté
„ Dans ſon cœur inſenſible il joint l'impiété.
„ Il veut parler en roi, quand Jupiter ordonne:
„ L'encenſoir du Pontife offenſe ſa couronne.
„ Il outrage à la fois la nature & le ciel,
„ Et contre tout l'Empire il ſe rend criminel... "
Il dit; & vous jugez ſi ces accens terribles
Retentiront longtemps ſur ces ames fléxibles,
Dont il peut exciter ou calmer les tranſports,
Et dont ſon bras puiſſant gouverne les reſſorts.

TEUCER.

Je vois qu'il vous gouverne, & qu'il ſçut vous ſéduire.
M'apportez-vous ſon ordre, & penſez-vous m'inſtruire?

MERIONE.

Je vous donne un conſeil.

TEUCER.

Je n'en ai pas beſoin.

MÉRIONE.

Il vous ferait utile.

TEUCER.

Epargnez-vous ce ſoin.

Je ſais prendre ſans vous conſeil de ma juſtice.

MERIONE.

Elle peut ſous vos pas creuſer un précipice.
Tout noble dans notre île a le droit reſpecté (10)
De s'oppoſer d'un mot à toute nouveauté.

TEUCER.

Quel droit !

MERIONE.

Notre pouvoir balance ainſi le vôtre.
Chacun de nos égaux eſt un frein l'un à l'autre.

TEUCER.

Oui, je le ſais ; tout noble eſt tyran tour-à-tour.

MERIONE.

De notre liberté condamnez-vous l'amour ?

TEUCER.

Elle a toujours produit le public eſclavage.

MERIONE.

Nul de nous ne peut rien, s'il lui manque un ſuffrage.

TEUCER.

La diſcorde éternelle eſt la loi des Crétois.

MERIONE.

Seigneur ; vous l'approuviez, quand de vous on fit choix.

TEUCER.

Je la blâmais dès lors. Enfin, je la déteſte:
Soyez ſûr qu'à l'état elle ſera funeſte.

MERIONE.

Au moins, juſqu'à ce jour elle en fut le ſoutien;
Mais vous parlez en Prince.

TEUCER.

En homme, en citoyen.
Et j'agis en guerrier, quand mon honneur l'exige.
A ce dernier parti gardez qu'on ne m'oblige.

MERIONE.

Vous pouriez hazarder, dans ces diſſentions,
Des véritables droits pour des prétentions!....
Conſultez mieux l'eſprit de notre République.

TEUCER.

Elle a trop conſulté la licence anarchique.

MERIONE.

Seigneur, entre elle & vous marchant d'un pas égal,
Autrefois vôtre ami, jamais votre rival;
Je vous parle en ſon nom.

TEUCER.

Je réponds, Mérione
Au nom de la nature, & pour l'honneur du trône.

MERIONE.

Nos loix...

TEUCER.

Laiſſez vos loix, elles me font horreur.
Vous devriez rougir d'être leur protecteur.

MERIONE.

Propoſez une loi plus humaine & plus ſainte,
Mais ne l'impoſez pas. Seigneur point de contrainte.
Vous révoltez les cœurs. Il faut perſuader.
La prudence & le temps pouront tout accorder.

TEUCER.

Que le prudent me quitte, & le brave me ſuive.
Il eſt temps que je régne & non pas que je vive.

MERIONE.

Régnez; mais redoutez les peuples & les grands.

TEUCER.

Ils me redouteront. Sachez que je prétends
Etre impunément juſte, & vous apprendre à l'être.
Si vous ne m'imitez, reſpectez votre maître. —
Et nous; allons, Dictime, aſſembler nos amis;
S'il en reſte à des rois inſultés, & trahis.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

DATAME, CYDONIENS.

DATAME.

Penſent-ils m'éblouir par la pompe roiale,
Par ce faſte impoſant que la richeſſe étale?
Croit-on nous amollir? ces palais orgueilleux
Ont de leur appareil effarouché mes yeux.
Ce fameux labirinthe, où la Grèce raconte
Que Minos autrefois enſevelit ſa honte
N'eſt qu'un repaire obſcur, un ſpectacle d'horreur.
Ce Temple où Jupiter avec tant de ſplendeur
Eſt deſcendu, dit-on, du haut de l'empirée,
(11) N'eſt qu'un lieu de carnage à ſa première entrée;
Et les fronts des bèliers égorgés & ſanglants
Sont de ces murs ſacrés les honteux ornements.
Ces nuages d'encens qu'on prodigue à toute heure
N'ont point purifié ſon infecte demeure.
Que tous ces monuments ſi vantés, ſi chéris,
Quand on les voit de près inſpirent de mépris!

UN CYDONIEN.

Cher Datame, eſt-il vrai qu'en ces pourpris funeſtes
On n'offre que du ſang aux puiſſances céleſtes ?
Eſt-il vrai que ces Grecs en tous lieux renommés
Ont immolé des Grecs aux dieux qu'ils ont formés?
La nature à ce point ſerait-elle égarée !

DATAME.

A des flots d'impoſteurs on dit qu'elle eſt livrée,
Qu'elle n'eſt plus la même, & qu'elle a corrompu
Ce doux préſent des Dieux, l'inſtinct de la vertu.
C'eſt en nous qu'il réſide; il ſoutient nos courages
Nous n'avons point de Temple en nos deſerts ſauvages ;
Mais nous ſervons le ciel & ne l'outrageons pas ;
Par des vœux criminels & des aſſaſſinats.
Puiſſions-nous fuir bientôt cette terre cruelle ;
Délivrer Aſtérie & partir avec elle !

LE CYDONIEN.

Rendons tous les captifs entre nos mains tombés,
Par notre pitié ſeule au glaive dérobés,
Eſclave pour eſclave ; & quittons la contrée
Où notre pauvreté qui dut être honorée,
N'eſt aux yeux des Crétois qu'un objet de dédain.
Ils deſcendaient vers nous par un accueil hautain.
Leurs bontés m'indignaient, regagnons nos aziles,
Fuyons leurs dieux, leurs mœurs & leurs bruiantes villes.

Ils ſont cruels & vains, polis & ſans pitié.
La nature entre nous mit trop d'inimitié.

DATAME.

Ah! ſurtout de leurs mains reprenons Aſtérie.
Pouriez-vous reparaître aux yeux de la patrie
Sans lui rendre aujourd'hui ſon plus bel ornement?
Son père eſt attendu de moment en moment;
En vain je la demande aux peuple de la Crête
Aucun n'a ſatisfait ma douleur inquiète,
Aucun n'a mis le calme en mon cœur éperdu.
Par des pleurs qu'il cachait un ſeul m'a répondu.
Que veulent, cher ami, ce ſilence & ces larmes?
Je voulais à Teucer apporter mes allarmes;
Mais on m'a fait ſentir que graces à leurs loix
Des hommes tels que nous n'approchent point les rois.
Nous ſommes leurs égaux dans les champs de Bellone.
Qui peut donc avoir mis entre nous & leur trône
Cet immenſe intervalle, & ravir aux mortels
Leur dignité première & leurs droits naturels?
Il ne fallait qu'un mot, la paix était jurée,
Je voyais Aſtérie à ſon époux livrée,
On payait ſa rançon, non du brillant amas
Des métaux précieux que je ne connais pas.
Mais des moiſſons, des fruits, des tréſors véritables

Qu'arrachent à nos champs nos mains infatigables.
Nous rendions nos captifs. Aſtérie avec nous
Revolait à Cydon dans les bras d'un époux.
Faut-il partir ſans elle, & venir la reprendre
Dans des ruiſſeaux de ſang & des monceaux de cendre ?

SCENE SECONDE.

Les Perſonnages prccédents, UN CYDONIEN arrivant.

LE CYDONIEN.

AH! ſavez-vous le crime ?...

DATAME.

O ciel! que me dis-tu?
Quel déſeſpoir eſt peint ſur ton front abattu ?
Parle, parle.

LE CYDONIEN.

Aſtérie.....

DATAME.

Eh bien ?.....

LE CYDONIEN.

Cet édifice,
Ce lieu qu'on nomme Temple eſt prêt pour ſon ſuplice.

DATAME.

Pour Aſtérie !

LE CYDONIEN.

Appren que dans ce même jour,
En cette même enceinte, en cet affreux ſéjour,
De je ne ſais quels grands la horde forcenée
Aux buchers dévorants l'a déja condamnée.
Ils appaiſent ainſi Jupiter offenſé.

DATAME.

Elle eſt morte !....

LE PREMIER CYDONIEN.

Ah ! grand Dieu !

LE SECOND CYDONIEN.

L'arrêt eſt prononcé
On doit l'exécuter dans ce Temple barbare
Voilà, chers compagnons la paix qu'on nous prépare.
Sous un couteau perfide & qu'ils ont conſacré
Son ſang offert aux Dieux va couler à leur gré ;
Et dans un ordre auguſte ils livrent à la flamme
Ces reſtes précieux adorés par Datame.

DATAME.

Je me meurs.

(*Il tombe entre les bras d'un Cydonien.*)

LE PREMIER CYDONIEN.

Peut-on croire un tel excès d'horreurs ?

UN CYDONIEN.

Il en eſt encor un bien cruel à nos cœurs
Celui d'être en ces lieux réduits à l'impuiſſance
D'aſſouvir ſur eux tous notre juſte vengeance,
De frapper ces tyrans de leurs couteaux ſacrés,
De noyer dans leurs ſang ces monſtres révérés.

DATAME (*revenant à lui.*)

Qui! moi! je ne pourais, ô ma chère Aſtérie
Mourir ſur les bourreaux qui t'arrachent la vie!...
Je le pourai ſans doute. — O mes braves amis
Montrez ces ſentimens que vous m'avez promis.
Périſſez avec moi. Marchons.

(*On entend une voix d'une des tours.*)

Datame! arrête!

DATAME.

Ciel!.... d'où part cette voix! quels Dieux ont ſur ma tête
Fait retentir au loin les ſons de ces accens?
Eſt-ce une illuſion qui vient troubler mes ſens?

La même voix.

Datame!...

DATAME.

C'eſt la voix d'Aſtérie elle-même! —
Ciel qui la fis pour moi, Dieu vengeur, Dieu ſuprême!
Ombre chère & terrible à mon cœur déſolé

Eſt-ce du ſein des morts qu'Aſtérie a parlé ?

UN CYDONIEN.

Je me trompe, ou du fond de cette tour antique
Sa voix faible & mourante à ſon amant s'explique.

DATAME.

Je n'entens plus ici la fille d'Azémon.
Serait-ce là ſa tombe ? Eſt-ce là ſa priſon ?
Les Crétois auraient-ils inventé l'une & l'autre ?

LE CYDONIEN.

Quelle horrible ſurpriſe eſt égale à la nôtre !

DATAME.

Des priſons ! eſt-ce ainſi que ces adroits tirans
Ont bâti pour régner les tombeaux des vivants !

UN CYDONIEN.

N'aurons-nous point de traits, d'armes & de machines !
Ne pourons-nous marcher ſur leurs vaſtes ruines!

DATAME (*avance vers la tour.*)

Quel nouveau bruit s'entend ? — Aſtérie ! — ah grands Dieux !
C'eſt elle, je la vois, elle marche en ces lieux. —
Mes amis, elle marche à l'affreux ſacrifice :
Et voilà les ſoldats armés pour ſon ſuplice.
Elle eſt entourée.

(*On voit dans l'enfoncement Aſtérie entourée de la garde que le roi Teucer lui avait donnée. Datame continue.*)

Allons, c'eſt à ſes pieds
Qu'il faut en la vengeant mourir ſacrifiés.

SCENE TROISIEME.

LES CYDONIENS, DICTIME.

DICTIME.

OÙ penſez-vous aller & qu'eſt-ce que vous faites ?
Quel tranſport vous égare, aveugles que vous êtes?
Dans leur courſe rapide ils ne m'écoutent pas.
Ah ! que de cette eſclave ils ſuivent donc les pas,
Qu'ils s'écartent ſurtout de ces autels horribles ;
Dreſſés par la vengeance à des Dieux inflexibles;
Qu'ils ſortent de la Crête. Ils n'ont vu parmi nous
Que de juſtes ſujets d'un éternel courroux.
Ils nous déteſteront ; mais ils rendront juſtice
A la main qui dérobe Aſtérie au ſuplice.
Ils aimeront mon roi dans leurs affreux deſerts...
Mais de quels cris ſoudains retentiſſent les airs !
Je me trompe, on de loin j'entends le bruit des armes.

Que ce jour eſt funeſte & fait pour les allarmes !
Ah ! nos mœurs & nos loix, & nos rites affreux
Ne pouraient nous donner que des jours malheureux !
Revolons vers le roi.

SCENE QUATRIEME.

TEUCER, DICTIME.

TEUCER.

Demeure cher Dictime.
Demeure. Il n'eſt plus tems de ſauver la victime.
Tous mes ſoins ſont trahis ; ma raiſon, ma bonté,
Ont en vain combattu contre la cruauté.
En vain bravant des loix la triſte barbarie
Au ſein de ſes foyers je rendais Aſtérie.
L'humanité plaintive implorant mes ſecours
Du fer déja levé défendait ſes beaux jours.
Mon cœur s'abandonnait à cette pure joie
D'arracher aux tirans leur innocente proie.
Datame a tout détruit.

DICTIME.

Comment ? quels attentats ?

TEUCER.

Ah ! les ſauvages mœurs ne s'adouciſſent pas,
Datame....

DICTIME.

Quelle eſt donc ſa fatale imprudence ?

TEUCER.

Il payra de ſa tête une telle inſolence.
Lui ! s'attaquer à moi tandis que ma bonté
Ne veillait, ne s'armait que pour ſa ſureté ;
Lorſque déja ma garde à mon ordre attentive
Allait loin de ce Temple enlever la captive !
Suivi de tous les ſiens il fond ſur mes ſoldats.
Quel eſt donc ce complot que je ne conçois pas ?
Etaient-ils contre moi tous deux d'intelligence?
Etait-ce là le prix qu'on dut à ma clémence ?
J'y cours ; le téméraire en ſa fougue emporté.
Oſe lever ſur moi ſon bras enſanglanté.
Je le preſſe, il ſuccombe, il eſt pris avec elle.
Ils périront ; voilà tout le fruit de mon zèle.
Je feſais deux ingrats. Il eſt trop dangereux
De vouloir quelquefois ſauver des malheureux.
J'avais trop de bonté pour un peuple farouche
Qu'aucun frein ne retient, qu'aucun reſpect ne touche,
Et dont je dois ſurtout à jamais me venger.
Où ma compaſſion m'allait-elle engager !

Je

Je trahiſſais mon ſang, je riſquais ma couronne,
Et pour qui ?

DICTIME.

Je me rends, & je les abandonne.
Si leur faute eſt commune ils doivent l'expier.
S'ils ſont tous deux ingrats il les faut oublier.

TEUCER.

Ce n'eſt pas ſans regret, mais la raiſon l'ordonne.

DICTIME.

L'inflexible équité, la majeſté du trône,
Ces parvis tout ſanglants, ces autels profanés,
Votre intérêt, la loi, tout les a condamnés.

TEUCER.

D'Aſtérie en ſecret la grace, la jeuneſſe,
Peut-être malgré moi me touche & m'intéreſſe.
Mais je ne dois penſer qu'à ſervir mon païs.
Ces ſauvages humains ſont mes vrais ennemis.
Oui, je réprouve encore une loi trop ſévère ;
Mais il eſt des mortels dont le dur caractère
Inſenſible aux bienfaits, intraitable, ombrageux
Exige un bras d'airain toujours levé ſur eux.
D'ailleurs, ai-je un ami dont la main téméraire
S'armât pour un barbare & pour une étrangère ?
Ils ont voulu périr. C'en eſt fait.—Mais du moins
Que mes yeux de leur mort ne ſoient pas les témoins !

SCENE CINQUIEME.

TEUCER, DICTIME, UN HÉRAUT.

TEUCER.

QUe ſont-ils devenus?

LE HERAUT.

Leur fureur inouïe;
D'un trépas mérité ſera bientôt ſuivie,
Tout le peuple à grand cris preſſe leur châtiment:
Le Sénat indigné s'aſſemble en ce moment.
Ils périront tous deux dans la demeure ſainte
Dont ils ont profané la redoutable enceinte.

TEUCER.

Ainſi l'on va conduire Aſtérie au trépas.

LE HERAUT.

Rien ne peut la ſauver.

TEUCER.

Je lui tendais les bras.
Ma pitié me trompait ſur cette infortunée.
Ils ont fait malgré moi leur noire deſtinée.
L'arrêt eſt-il porté?

LE HERAUT.

Seigneur, on doit d'abord

Livrer ſur nos autels Aſtérie à la mort.
Bientôt tout ſera prêt pour ce grand ſacrifice.
On réſerve Datame aux horreurs du ſuplice.
On ne veut point ſans vous juger ſon attentat :
Et la ſeule Aſtérie occupe le Sénat.

TEUCER.

C'eſt Datame en effet, c'eſt lui ſeul qui l'immole.
Mes efforts étaient vains & ma bonté frivole.
Revolons aux combats : c'eſt mon premier devoir.
C'eſt là qu'eſt ma grandeur, c'eſt là qu'eſt mon pouvoir ;
Mon autorité faible eſt ici déſarmée.
J'ai ma voix au Sénat, mais je régne à l'armée.

LE HERAUT.

Le père d'Aſtérie accablé par les ans
Les yeux baignés de pleurs arrive à pas peſants,
Se ſoutenant à peine, & d'une voix tremblante,
Dit qu'il apporte ici pour ſa fille innocente
Une juſte rançon dont il peut ſe flatter
Que votre cœur humain poura ſe contenter.

TEUCER,

Quelle ſimplicité dans ces mortels agreſtes !
Ce vieillard a choiſi des moments bien funeſtes.
De quel trompeur eſpoir ſon cœur s'eſt-il flatté ?
Je ne le verrai point. Il n'eſt plus de traité.

LE HÉRAUT.

Il a, ſi je l'en crois, des préſents à vous faire
Qui vous étonneront.

TEUCER.

Trop infortuné père!
Je ne puis rien pour lui. Dérobez à ſes yeux
Du ſang qu'on va verſer le ſpectacle odieux.

LE HÉRAUT.

Il inſiſte; il nous dit qu'au bout de ſa carrière
Ses yeux ſe fermeraient ſans peine à la lumière
S'il pouvait à vos pieds ſe jetter un moment.
Il demandait Datame avec empreſſement.

TEUCER.

Malheureux!

DICTIME.

Accordons, Seigneur à ſa vieilleſſe
Ce vain ſoulagement qu'exige ſa faibleſſe.

TEUCER.

Ah! quand mes yeux ont vu dans l'horreur des combats
Mon épouſe, & ma fille expirer dans mes bras,
Les conſolations dans ce moment terrible
Ne deſcendirent point dans mon ame ſenſible.
Je n'en avais cherché que dans mes vains projets
D'éclairer les humains, d'adoucir mes ſujets,

Et de civiliſer l'agreſte Cydonie.
Du ciel qui conduit tout la ſageſſe infinie
Réſerve, je le vois, pour de plus heureux tems
Le jour trop différé de ces grands changements.
Le monde avec lenteur marche vers la ſageſſe, (12)
Et la nuit des erreurs eſt encor ſur la Grèce. —
Que je vous porte envie, ô rois trop fortunés;
Vous qui faites le bien dès que vous l'ordonnés!
Rien ne peut captiver votre main bienfaiſante;
Vous n'avez qu'à parler, & la terre eſt contente.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

Le vieillard AZÉMON, *accompagné d'un Eſclave qui lui donne la main.*

AZÉMON.

QUoi ! nul ne vient à moi dans ces lieux ſolitaires !
Je ne retrouve point mes compagnons, mes frères.
Ces portiques fameux où j'ai cru que les rois
Se montraient en tout tems à leurs heureux Crétois
Et daignaient raſſurer l'étranger en allarmes,
Ne laiſſent voir au loin que des ſoldats en armes.
Un ſilence profond régne ſur ces remparts.
Je laiſſe errer en vain mes avides regards.
Datame qui devait dans cette cour ſanglante
Précéder d'un vieillard la marche faible & lente,
Datame devant moi ne s'eſt point préſenté.
On n'offre aucun azile à ma caducité.
Il n'en eſt pas ainſi dans notre Cydonie,
Mais l'hoſpitalité loin des cours eſt bannie.

O mes concitoyens ſimples & généreux
Dont le cœur eſt ſenſible autant que valeureux,
Que pourez-vous penſer quand vous ſaurez l'outrage
Dont la fierté Crétoiſe a pu flétrir mon âge!
Ah! ſi le roi ſavait ce qui m'amène ici,
Qu'il ſe repentirait de me traiter ainſi!
Une route pénible & la triſte vieilleſſe
De mes ſens fatigués accable la faibleſſe.
(Il s'aſſied.)
Goûtons ſous ces Cyprès un moment de repos.
Le ciel bien rarement l'accorde à nos travaux.

SCENE SECONDE.

AZÉMON ſur le devant, TEUCER dans le fond précédé du HÉRAUT.

AZÉMON *(au Héraut.)*

IRai-je donc mourir aux lieux qui m'ont vu naître,
Sans avoir dans la Crète entretenu ton maître?

LE HÉRAUT.

Etranger malheureux je t'annonce mon roi,
Il vient avec bonté; parle raſſure-toi.

AZÉMON.

Va, puiſqu'à ma priere il daigne condeſcendre ;
Qu'il rende grace aux Dieux de me voir, de m'entendre.

TEUCER.

Eh bien, que prétends-tu, vieillard infortuné ?
Quel démon deſtructeur à ta perte obſtiné,
Te force à déſerter ton païs, ta famille
Pour être ici témoin du malheur de ta fille ?

AZÉMON (*s'étant levé.*)

Si ton cœur eſt humain, ſi tu veux m'écouter,
Si le bonheur public a de quoi te flatter,
Elle n'eſt point à plaindre ; & graces à mon zèle
Un heureux avenir ſe déploiera pour elle.
Je viens la racheter.

TEUCER.

Appren que déſormais,
Il n'eſt plus de rançon, plus d'eſpoir, plus de paix.
Quitte ce lieu terrible. Une ame paternelle
Ne doit point habiter cette terre cruelle.

AZÉMON.

Va, crain que je ne parte.

TEUCER.

Ainſi donc de ſon ſort
Tu ſeras le témoin, tes yeux verront ſa mort !

AZÉMON.

Elle ne mourra point. Datame a pu t'inſtruire
Du deſſein qui m'amène & qui dut le conduire.

TEUCER.

Datame de ta fille a cauſé le trépas.
Loin de l'affreux bucher précipite tes pas.
Retourne malheureux, retourne en ta patrie,
Achève en gémiſſant les reſtes de ta vie.
La mienne eſt plus cruelle, & tout roi que je ſuis
Les dieux m'ont éprouvé par de plus grands ennuis.
Ton peuple a maſſacré ma fille avec ſa mère.
Tu reſſens comme moi la douleur d'être père.
Va, quiconque a vécu dut apprendre à ſouffrir;
On voit mourir les ſiens avant que de mourir.
Pour toi, pour ton païs Aſtérie eſt perdue.
Sa mort par mes bontés fut en vain ſuſpendue.
La guerre recommence; & rien ne peut tarir
Les nouveaux flots de ſang déja prêts à courir.

AZÉMON.

Je pleurerais ſur toi plus que ſur ma patrie,
Si tu laiſſais trancher les beaux jours d'Aſtérie.
Elle vivra, crois-moi; j'ai des gages certains
Qui toucheraient les cœurs de tous ſes aſſaſſins.

TEUCER.

Ah! père infortuné quelle erreur te tranſporte!

AZÉMON.

Quand tu contempleras la rançon que j'aporte,
Sois sûr que ces tréfors à tes yeux préfentés
Ne mériteront pas d'en être rebutés;
Ceux qu'Achille reçut du fouverain de Troye
N'égalaient pas les dons que mon païs t'envoye.

TEUCER.

Ceffe de t'abufer; remporte tes préfents.
Puiffent les dieux plus doux conſoler tes vieux ans!
Mon père, à tes foyers j'aurai ſoin qu'on te guide.

SCENE TROISIEME.

TEUCER, DICTIME, AZÉMON, LE HÉRAUT, GARDES.

DICTIME.

AH! quittez les parvis de ce temple homicide.
Seigneur, du ſacrifice on fait tous les apprets.
Ce ſpectacle eſt horrible & la mort eſt trop près.
Le ſeul aſpect des rois ailleurs ſi favorable
Porte par tout la vie, & fait grace au coupable.
Vous ne verriez ici qu'un appareil de mort.
D'un barbare étranger on va trancher le ſort.
Mais vous ſavez quel ſang d'abord on ſacrifie,
Quel zèle a préparé cet holocauſte impie.

Comme on eſt aveuglé ! mes raiſons ni mes pleurs
N'ont pu de notre loi ſuſpendre les rigueurs.
Le peuple impatient de cette mort cruelle
L'attend comme une fête auguſte & ſolemnelle.
L'autel de Jupiter eſt orné de feſtons.
On y porte à l'envi ſon encens & ſes dons.
Vous entendrez bientôt la fatale trompette.
A ce lugubre ſon qui trois fois ſe répète
Sous le fer conſacré la victime à genoux.....
Pour la derniere fois, Seigneur, retirons nous.
Ne ſouillons point nos yeux d'un culte abominable.

TEUCER.

Hélas ! je pleure encor ce vieillard vénérable.
Va, ſurtout, qu'on ait ſoin de ſes malheureux jours
Dont la douleur bientôt va terminer le cours.
Il eſt père ; & je plains ce ſacré caractère.

AZÉMON.

Je te plains encor plus ;— & cependant j'eſpère.

TEUCER.

Fui malheureux, te dis-je.

AZÉMON (*l'arrêtant.*)

Avant de me quitter
Ecoute encor un mot. Tu vas donc préſenter
D'Aſtérie à tes Dieux les entrailles fumantes ?
De tes prêtres Crétois les mains toutes ſanglantes

Vont chercher l'avenir dans ſon ſein déchiré?
Et tu permets ce crime?

TEUCER.

Il m'a déſeſpéré.
Il m'accable d'effroi, je le hais, je l'abhorre,
J'ai cru le prévenir, je le voudrais encore.
Hélas! je prenais ſoin de ſes jours innocents:
Je rendais Aſtérie à ſes triſtes parents.
Je ſens quelle eſt ta perte & ta douleur amère. —
Ç'en eſt fait.

AZÉMON.

Tu voulais la remettre à ſon père!
Va, tu la lui rendras.

(*Deux Cydoniens apportent une caſſette couverte de lames d'or.* Azémon *continue.*)

Enfin donc en ces lieux
On apporte à tes pieds ces dons dignes des dieux.

TEUCER.

Que voi-je!

AZÉMON.

Ils ont jadis embelli tes demeures,
Ils t'ont appartenu. — Tu gémis & tu pleures. —
Ils ſont pour Aſtérie, il faut les conſerver.
Tremble malheureux roi, tremble de t'en priver.
Aſtérie eſt le prix qu'il eſt tems que j'obtienne.

Elle n'eſt point ma fille. — Appren qu'elle eſt la tienne.

TEUCER.

O ciel !

DICTIME.

O providence !

AZÉMON.

Oui, reçois de ma main
Ces gages, ces écrits témoins de ſon deſtin.

(*Il tire de la caſſette un écrit qu'il donne à Teucer qui l'examine en tremblant.*)

Ce Pyrope éclatant qui brilla ſur ſa mère,
Quand le ſort des combats à nous deux ſi contraire
T'enleva ton épouſe & qu'il la fit périr,
Voilà cette rançon que je venais t'offrir.
Je te l'avais bien dit : elle eſt plus précieuſe
Que tous les vains tréſors de ta cour ſomptueuſe.

TEUCER (*s'écriant.*)

Ma fille !

DICTIME.

Juſtes Dieux !

TEUCER (*embraſſant Azémon.*)

Ah ! mon libérateur ! —
Mon père ! mon ami ! mon ſeul conſolateur !

AZÉMON.

De la nuit du tombeau mes mains l'avaient ſauvée;
Comme un gage de paix je l'avais élevée;
Je l'ai vu croître en grace, en beautés, en vertus
Je te la rends. Les Dieux ne la demandent plus.

TEUCER (*à Dictime.*)

Ma fille! — Allons, ſuis moi.

DICTIME.

Quels moments!

TEUCER.

Ah! peut-être
On l'entraîne à l'autel, & déja le grand prêtre....
Gardes qui me ſuivez, ſecondez votre roi. —
(*On entend la trompette.*)
Ouvrez vous Temple horrible! (*) ah! qu'eſt-ce que je voi!
Ma fille!

PHARÈS.

Qu'elle meure!

TEUCER.

Arrête! qu'elle vive!

(*) Il enfonce la porte, le Temple s'ouvre. On voit Pharès entourré de ſacrificateurs. Aſtérie eſt à genoux aux pieds de l'Autel. Elle ſe retourne vers Pharès en étendant la main & en le regardant avec horreur: & Pharès la glaive à la main eſt prêt à frapper.

AZÉMON.

Astérie !

PHARÈS (*à Teucer.*)

Oses-tu délivrer ma captive !

TEUCER.

Misérable ! oses-tu lever ce bras cruel ! —
Dieux ! béniſſez les mains, qui briſent votre autel,
C'était l'autel du crime.

(*Il renverſe l'autel, & tout l'appareil du ſacrifice.*)

PHARÈS.

Ah ! ton audace impie.
Sacrilége tiran ſera bientôt punie.

ASTÉRIE (*à Teucer.*)

Sauveur de l'innocence, auguſte protecteur,
Eſt-ce vous dont le bras équitable & vengeur
De mes jours malheureux a réuni la trame !
Ah ! ſi vous les ſauvez, ſauvez ceux de Datame ;
Etendez juſqu'à lui vos ſecours bienfaiſants.
Je ne ſuis qu'une eſclave.

DICTIME.

O bienheureux moments !

TEUCER.

Vous eſclave ! ô mon ſang ! ſang des rois ! fille chère !
Ma fille ! ce vieillard t'a rendue à ton père.

ASTÉRIE.

Qui! moi?

TEUCER.

Mêle tes pleurs aux pleurs que je répands.
Goûte un destin nouveau dans mes embrassements.
Image de ta mère à mes vieux ans rendue
Joins ton ame étonnée à mon ame épendue.

ASTÉRIE.

O mon roi!

TEUCER.

Dis mon père — il n'est point d'autre nom.

ASTÉRIE.

Hélas! est-il bien vrai généreux Azémon?

AZÉMON.

J'en atteste les Dieux.

TEUCER.

Tout est connu.

ASTÉRIE.

Mon père!

TEUCER (*à ses Gardes.*)

Qu'on délivre Datame en ce moment prospère. —
Vous, écoutez.

ASTÉRIE.

O ciel! ô destins inouïs!
Oui, si je suis à vous, Datame est votre fils.

Je

Je vois, je reconnais votre ame paternelle.

DICTIME.

Seigneur, voyez déja la faction cruelle
Dans le ond de ce Temple environner Pharès.
Déja de la vengeance ils font tous les apprêts :
On court de tous côtés. Des troupes fanatiques
Vont le fer dans les mains inonder ces portiques.
Regardez Mérione, on marche autour de lui ;
Tout votre ami qu'il eſt il paraît leur appui.
Eſt-ce là ce héros que j'ai vu devant Troye ?
Quelle fureur aveugle à mes yeux ſe déploye ?
L'infléxible Pharès a-t-il dans tous les cœurs
Des poiſons de ſon ame allumé les ardeurs ?
Il n'entendit jamais la voix de la nature.
Il va vous accuſer de fraude, d'impoſture.
Datame en ſa puiſſance & de ſes fers chargé
A reçu ſon arrêt, & doit être égorgé.

ASTÉRIE.

Datame ! ah ! prévenez le plus grand de ſes crimes.

TEUCER.

Va, ni lui, ni ſes Dieux n'auront plus de victimes.
Va, l'on ne verra plus de pareils attentats.

DICTIME.

Tranquile, il frappe mit votre fille en vos bras.

Et le peuple à genoux témoin de ſon ſuplice
Des Dieux dans ſon trépas bénirait la juſtice.

TEUCER.

Quand il ſaura quel ſang ſa main voulut verſer,
Le barbare, croi-moi, n'oſera m'offenſer.
Quoique Datame ait fait je veux qu'on le révère.
Tout prend dans ce moment un nouveau caractère.
Je ferai reſpecter les droits des nations.

DICTIME.

Ne vous attendez pas dans ces émotions
Que l'orgueil de Pharès s'abaiſſe à vous complaire.
Il atteſte les loix, mais il prétend les faire.

TEUCER.

Il y va de ſa vie. Et j'aurais de ma main
Dans ce Temple, à l'autel immolé l'inhumain,
Si le reſpect des Dieux n'eut vaincu ma colère.
Je n'étais point armé contre le ſanctuaire;
Mais tu verras qu'enfin je ſais être obéi.
S'il ne me rend Datame il en ſera puni,
Dut ſous l'autel ſanglant tomber mon trône en cendre.
(*à Aſtérie.*)
Je cours y donner ordre, & vous pouvez m'attendre.

ASTÉRIE.

Seigneur ! — ſauvez Datame, — approuvez notre amour.
Mon ſort eſt en tout tems de vous devoir le jour.

TEUCER (*au Héraut.*)

Prends ſoin de ce vieillard qui lui ſervit de père
Sur les ſauvages bords d'une terre étrangère.
Veille ſur elle.

AZÉMON.

O roi ! ce n'eſt qu'en ton païs
Que ton cœur paternel aura des ennemis. —
(*Teucer ſort avec Dictime & ſes Gardes.*)
O toi Divinité qui régis la nature,
Tu n'a pas foudroyé cette demeure impure
Qu'on oſe nommer Temple, & qu'avec tant d'horreur
Du ſang des nations on ſouille en tout honneur !
C'eſt en ces lieux de mort, en ce repaire infâme
Qu'on allait immoler Aſtérie & Datame !
Providence éternelle as-tu veillé ſur eux
Leur as-tu préparé des deſtins moins affreux ?
Nous n'avons point d'autels où le faible t'implore ; (13)
Dans nos bois, dans nos champs je te vois, je t'adore ;
Ton Temple eſt comme toi dans l'univers entier.
Je n'ai rien à t'offrir, rien à ſacrifier.

C'eſt toi qui donnes tout. Ciel! protège une vie
Qu'à celle de Datame hélas, j'avais unie!

ASTÉRIE.

S'il nous faut périr tous, ſi tel eſt notre ſort
Nous ſavons vous & moi comme on brave la mort.
Vous me l'avez appris; vous gouvernez mon ame;
Et je mourrai du moins entre vous & Datame.

ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

TEUCER, AZÉMON, ASTÉRIE, MÉRIONE, LE HÉRAUT, Suite.

TEUCER (*au Héraut.*)

ALlez, dites leur bien que dans leur arrogance
Trop longtems pour faibleſſe ils ont pris ma clémence.
Que de leurs attentats mon courage eſt laſſé,
Que cet autel affreux par mes mains renverſé
Eſt mon plus digne exploit & mon plus grand trophée.
Que de leurs factions enfin l'hydre étouffée,
Sur mon trône avili, ſur ma triſte maiſon
Ne diſtilera plus les flots de ſon poiſon.
Il faut changer de loix, il faut avoir un maître.—
(*Le Héraut ſort.*)
(*à Mérione.*)
Et vous qui ne ſavez ce que vous devez être,
Vous qui toujours douteux entre Pharès & moi,
Vous êtes cru trop grand pour ſervir votre roi,

Prétendez-vous encor, orgueilleux Mérione
Que vous pouvez abattre ou ſoutenir mon trône?
Ce roi dont vous oſez vous montrer ſi jaloux
Pour vaincre & pour régner n'a pas beſoin de vous.
Votre audace aujourd'hui doit être détrompée.
Ou pour, ou contre moi tirez enfin l'épée.
Il faut dans le moment les armes à la main
Me combattre, ou marcher ſous votre ſouverain.

MÉRIONE.

S'il faut ſervir vos droits, ceux de votre famille,
Ceux qu'un retour heureux accorde à votre fille,
Je vous offre mon bras, mes tréſors & mon ſang.
Mais ſi vous abuſez de ce ſuprême rang,
Pour fouler à vos pieds les loix de la patrie,
Je la défends Seigneur, au péril de ma vie.
Père & monarque heureux, vous avez réſolu
D'uſurper malgré nous un empire abſolu,
De courber ſous le joug de la grandeur ſuprême
Les miniſtres des Dieux, & les grands, & moi-même.
Des vils Cydoniens vous oſez vous ſervir
Pour opprimer la Crête & pour nous aſſervir.
Mais de quelque grand nom qu'en ces lieux on vous nomme
Sachez que tout l'état l'emporte ſur un homme.

TEUCER.

Tout l'état eſt dans moi. — Fier & perfide ami,
Je ne vous connais plus que pour mon ennemi :
Courez à vos tirans.

MERIONE.

Vous le voulez ?

TEUCER.

J'eſpère
Vous punir tous enſemble. Oui marchez téméraire,
Oui, combattez ſous eux, je n'en ſuis point jaloux
Je les mépriſe aſſez pour les joindre avec vous.

(*Mérione ſort.*)

(*à Azémon.*)

Et toi, cher étranger, toi, dont l'ame héroïque
M'a forcé malgré moi d'aimer ta République,
Toi, ſans qui j'euſſe été dans ma triſte grandeur,
Un exemple éclatant d'un éternel malheur ;
Toi par qui je ſuis père, atten ſous ces ombrages,
Ou le comble, ou la fin de mes ſanglants outrages.
Va, tu me reverras mort ou victorieux.

(*Il ſort.*)

AZÉMON.

Ah ! tu deviens mon roi. — Rendez-moi, juſtes Dieux,

Avec mes premiers ans la force de le suivre !
Que ce héros triomphe ou je cesse de vivre !
Datame & tous les siens, dans ces lieux rassemblés
N'y seraient-ils venus que pour être immolés !
Que devient Astérie ? — Ah ! mes douleurs nouvelles
Me font encor verser des larmes paternelles.

SCENE SECONDE.

ASTÉRIE, AZÉMON, GARDES.

ASTÉRIE.

Ciel ! où porter mes pas & quel sera mon sort !

AZÉMON.

Garde toi d'avancer vers les champs de la mort.
Ma fille ! — de ce nom mon amitié t'appelle ;
Digne sang d'un vrai roi, fuis l'enceinte cruelle,
Fuis le Temple exécrable où les couteaux levés
Allaient trancher les jours que j'avais conservés.
Tremble

ASTÉRIE.

Qui moi trembler ! vous qui m'avez conduite,
Ce n'était pas ainsi que vous m'aviez instruite.
Le roi, Datame & vous, vous êtes en danger,

C'eſt moi ſeule, c'eſt moi qui dois le partager.

AZÉMON.

Ton père le défend.

ASTÉRIE.

Mon devoir me l'ordonne.

AZÉMON.

Sans armes & ſans force, hélas! tout m'abandonne.
Aux combats autrefois ces lieux m'ont vu courir :
Va, nous ne pouvons rien.

ASTÉRIE (*voulant ſortir.*)

Ne puis-je pas mourir?

AZÉMON (*ſe mettant au devant d'elle.*)

Tu n'en fus que trop près.

ASTÉRIE.

Cette mort que j'ai vue,
Sans doute était horrible à mon ame abattue,
Inutile aux héros qui vivait dans mon cœur;
J'expirais en victime & tombais ſans honneur.
La mort avec Datame eſt du moins généreuſe;
La gloire adoucira ma deſtinée affreuſe :
Les filles de Cydon toujours dignes de vous
Suivent dans les combats leurs parents, leurs époux;
Et quand la main des dieux me donne un roi pour père,
Quand je connais mon ſang, faut-il qu'il dégénère?
Les plaintes, les regrets & les pleurs ſont perdus.
Reprenez avec moi vos antiques vertus;

Et s'il en eſt beſoin raffermiſſez mon ame.
J'ai honte de pleurer ſans ſécourir Datame.

SCENE TROISIEME.

Les Perſonnages précédents, DATAME.

DATAME.

IL apporte à tes pieds ſa joye & ſa douleur.

ASTÉRIE.

Que dis-tu?

AZEMON.

Quoi mon fils?

ASTÉRIE.

Teucer n'eſt pas vainqueur!

DATAME.

Il l'eſt, n'en doutez pas; je ſuis le ſeul à plaindre

ASTÉRIE.

Vous vivez tous les deux. Qu'aurais-je encor à craindre?
O ciel! ô providence enfin triomphe auſſi
De tous ces Dieux affreux que l'on adore ici.

DATAME.

Il avait à combattre en ce jour mémorable
Des tirans de l'état le parti redoutable,
Les Arcontes, Pharès, un peuple furieux
Qui trahiſſant ſon père a cru ſervir ſes Dieux.

Nous entendions leurs cris tels que sur nos rivages
Les sifflements des vents appellent les orages ;
Et nous étions réduits au désespoir honteux
De ne pouvoir mourir en combattant contre eux.
Teucer a pénétré dans la prison profonde
Où cachés aux rayons du grand astre du monde
On nous avait chargés du poids honteux des fers,
Pour être avec toi-même en sacrifice offerts,
Ainsi que leurs agneaux, leurs beliers, leurs génisses,
Dont le sang, disent-ils, plaît à leurs Dieux propices.
Il nous arme à l'instant. Je reprends mon carquois,
Mes dards, mes javelots dont ma main tant de fois
Moissonna dans nos champs leur troupe fugitive.
Bientôt de ses Crétois une foule craintive
Fuit, & laisse un champ libre au héros que je sers.
La foudre est moins rapide en traversant les airs.
Il vole à ce grand chef, à ce fier Mérione,
Il l'abbat à ses pieds ; aux fers on l'abandonne.
On l'enchaîne à mes yeux. Ceux qui le glaive en main
Couraient pour le venger l'accompagnent soudain.
Je les vois sous mes coups roulans dans la poussiere.
Tout couvert de leur sang je vole au sanctuaire,
A cette enceinte horrible & si chère aux Crétois,
Où de leur Jupiter les détestables loix

Avaient proſcrit ta tête en holocauſte offerte,
Où des voiles de mort indignement couverte
On t'a vue à genoux le front ceint d'un bandeau
Prête à verſer ton ſang ſous les coups d'un boureau.
Ce boureau ſacrilège était Pharès lui-même ;
Il conſervait encor l'autorité ſuprême
Qu'un délire ſacré lui donna ſi long-tems
Sur les ſerfs odieux de ce Temple habitans.
Ils l'entouraient en foule ardents à le défendre,
Appellant Jupiter qui ne peut les entendre ;
Et pouſſant juſqu'au ciel des heurlements affreux.
Je les écarte tous, je vole au milieu d'eux,
Je l'atteins, je le perce, il tombe & je m'écrie
Barbare je t'immole à ma chère Aſtérie.
De ma juſte vengeance & d'amour tranſporté
J'ai traîné juſqu'à toi ſon corps enſanglanté ;
Tu peux le voir, tu peux jouïr de ta victime ;
Tandis que tous les ſiens étonnés de leur crime
Sont tombés en ſilence, & ſaiſis de terreur,
Le front dans la pouſſiere aux pieds de leur vainqueur.

AZEMON.

Mon fils ! je meurs content.

ASTERIE.

O nouvelle patrie !
Ce jour eſt donc pour moi le plus beau de ma vie !
Cher amant ! cher époux !

DATAME.

J'ai ton cœur, j'ai ta foi,
Mais ce jour de ta gloire eſt horrible pour moi.

ASTÉRIE.

Eſt-il quelque danger que mon amant redoute ?
Non, Datame eſt heureux.

DATAME.

Je l'euſſe été ſans doute,
Lorſque dans nos forêts & parmi nos égaux
Ton grand cœur attendri donnait à mes travaux
Sur cent autres guerriers la noble préférence,
Quand ta main fut le prix de ma perſévérance,
Je me croyais à toi. La fille d'Azémon
Pouvait avec plaiſir s'honorer de mon nom.
Tu le ſais, digne ami, ta bonté paternelle
Encourageait l'amour qui m'enflamma pour elle.

AZÉMON.

Et je dois l'approuver encor plus que jamais.

ASTÉRIE.

Tes exploits, mon eſtime, & tes nouveaux bienfaits,
Seraient-ils un obſtacle au ſuccès de ta flamme ?
Qui dans le monde entier peut m'ôter à Datame ?

DATAME.

Au ſortir du combat, à ton père, à ton roi

J'ai demandé ta main, j'ai réclamé ta foi,
Non pas comme le prix de mon faible ſervice,
Mais comme un bien ſacré fondé ſur la juſtice,
Un bien qui m'appartient puiſque tu l'as promis.
Sanglant environné de morts & d'ennemis
Je vivais, je mourais pour la ſeule Aſtérie.

ASTÉRIE.

Eh bien eſt-il en Crète une ame aſſez hardie
Pour t'oſer diſputer l'objet de ton amour?

DATAME.

Ceux qu'on appelle grands dans cette étrange cour;
Et qui ſemblent prétendre à cet honneur inſigne,
Déclarent qu'un ſoldat ne peut en être digne. —
S'ils oſaient devant moi....

AZEMON.

Reſpectable ſoldat
Aſtérie eſt ta femme, ou Teucer eſt ingrat.

ASTERIE.

Il ne peut l'être.

DATAME.

On dit que dans cette contrée
La majeſté des rois ſerait deshonorée.
Je ne m'attendais pas que d'un pareil affront
Dans les champs de la Crète on put couvrir mon front.

ASTERIE.

Il fait rougir le mien.

DATAME.

La main d'une princeſſe
Ne peut favoriſer qu'un prince de la Grèce.
Voilà leurs loix, leurs mœurs.

ASTERIE.

Elles ſont à mes yeux
Ce que la Crête entiere a de plus odieux.
De ces fameuſes loix qu'on vante avec étude
La premiere en ces lieux ſerait l'ingratitude ?...
La loi qui m'immolait à leurs Dieux en fureur
Ne fut pas plus injuſte, & n'eut pas moins d'horreur.
Je reſpecte mon père, & je me ſens peut-être
Digne du ſang des rois où j'ai puiſé mon être.
Je l'aime; il m'a deux fois ici donné le jour.
Mais je jure par lui, par toi, par mon amour,
Que s'il tentait la foi que ce cœur t'a donnée,
Si du plus grand des rois il m'offrait l'himenée,
Je lui préférerais Datame & mes déſerts.
Datame eſt mon ſeul bien dans ce vaſte univers.
Je foulerais aux pieds trône, ſceptre, couronne.
Datame eſt plus qu'un roi.

SCENE

SCENE DERNIERE.

Les Perſonnages précédents, TEUCER, MÉRIONE enchaîné, Cydoniens, Soldats, Peuple.

TEUCER.

TOn père te le donne,
Il eſt à toi. Nos loix ſe taiſent devant lui.

ASTÉRIE.

Ah! vous ſeul êtes juſte.

TEUCER.

Oui, tout change aujourd'hui.
Oui, je détruis en tout l'antique barbarie.
Commençons tous les trois une nouvelle vie.
Qu'Azémon ſoit témoin de vos nœuds éternels,
Ma main va les former à de nouveaux autels.
Soldats, livrés ce Temple aux fureurs de la flamme:
(*On voit le Temple en feu, & une partie qui tombe dans le fond du théâtre.*)
Pour mon digne héritier reconnaiſſez Datame.
Reconnaiſſez ma fille & ſervez nous tous trois
Sous de plus juſtes Dieux, ſous de plus ſaintes loix.
(*à Aſtérie.*)
Le peuple en apprenant de qui vous êtes née

En

En détestant la loi qui vous a condamnée
Eperdu, consterné, rentre dans son devoir;
Abandonne à son Prince un suprême pouvoir. (14)
(*à Mérione.*)
Vis, mais pour me servir, superbe Mérione.
Ton Maitre t'a vaincu, ton maitre te pardonne.
La cabale & l'envie avaient pu t'éblouir;
Et ton seul châtiment sera de m'obéir. —

Braves Cydoniens goûtez des jours prospères:
Libres, ainsi que moi, ne soyez que mes frères:
Aimez les loix, les arts; ils vous rendront heureux. —

Honte du genre humain, sacrifices affreux,
Périsse pour jamais votre indigne mémoire,
Et qu'aucun monument n'en conserve l'histoire! —

Nobles, soyez soumis & gardez vos honneurs. —
Prêtres, & grands, & peuple, adouciſſez vos mœurs.
Servez Dieu désormais dans un plus digne Temple,
Et que la Grèce instruite imite votre exemple.

DATAME.

Demi Dieu sur la terre, ô grand homme! ô grand roi!
Règne, règne à jamais sur mon peuple & sur moi.
Je ne méritais pas le trône où l'on m'appelle;
Mais j'adore Astérie, & me crois digne d'elle.

FIN.

NOTES.

(1.) *Ils n'ont choisi des Rois que pour les outrager.*

Il ne faut pas s'imaginer qu'il y eut en Grèce un seul roi despotique. La tirannie Asiatique était en horreur, ils étaient les premiers Magistrats comme encor aujourd'hui vers le septentrion nous voyons plusieurs Monarques assujettis aux loix de leur République. On trouve une grande preuve de cette vérité dans l'Œdipe de Sophocle; quand Œdipe en colère contre Créon crie, *Thèbes*, Créon dit, *Thèbes, il n'est permis comme à vous de crier* Thèbes, Thèbes. Et il ajoute, *qu'il serait bien fâché d'être Roi, que sa condition est beaucoup meilleure que celle d'un Monarque, qu'il est plus libre & plus heureux.* Vous verrez les mêmes sentiments dans l'Electre d'Euripide, dans les Suppliantes, & dans presque toutes les Tragédies grecques. Leurs auteurs étaient les interprètes des opinions & des mœurs de toute la nation.

(2) *En pleurant sur un fils par lui-même immolé.*

Le parricide consacré d'Idoménée en Crête, n'est pas le premier exemple de ces sacrifices abo-

minables qui ont ſouillé autrefois preſque toute la terre. Voyez les notes ſuivantes.

Page 5 Lig. 18.

Ont vu d'un œil tranquile égorger Polixène.

Les poëtes & les hiſtoriens diſent qu'on immola Polixène aux mânes d'Achille ; & Homère décrit le divin Achille ſacrifiant de ſa main douze citoyens Troyens aux mânes de Patrocle. C'eſt à peu près l'hiſtoire des premiers barbares que nous avons trouvés dans l'Amérique ſeptentrionale. Il paraît par tout ce qu'on nous raconte des anciens tems de la Grèce, que ſes habitans n'étaient que des ſauvages ſuperſtitieux & ſanguinaires, chez leſquels il y eut quelques *Bardes* qui chantèrent des dieux ridicules & des guerriers très groſſiers vivants de rapine. Mais ces *Bardes* étalèrent des images frappantes & ſublimes, qui ſubjuguent toujours l'imagination.

(NB. Le Lecteur s'appercevra aiſément qu'on a oublié un numero à cette Note.)

(3) *Elle eſt encor barbare.*

Il faut bien que les peuples d'occident, à commencer par les Grecs, fuſſent des barbares du

tems de la guerre de Troye. Euripide dans un fragment qui nous eſt reſté de la tragédie des Crétois, dit que dans leur île les prêtres mangeaient de la chair crue aux fêtes nocturnes de Bacchus. On ſait d'ailleurs que dans pluſieurs de ces antiques orgies Bacchus était ſurnommé mangeur de chair crue.

Mais ce n'était pas ſeulement dans l'uſage de cette nourriture que conſiſtait alors la barbarie grecque. Il ne faut qu'ouvrir les poëmes d'Homère pour voir combien les mœurs étaient féroces.

C'eſt d'abord un grand Roi qui refuſe avec outrage de rendre à un prêtre ſa fille dont ce prêtre apportait la rançon; c'eſt Achille qui traite ce Roi de lâche & de chien. Diomède bleſſe Vénus & Mars qui revenaient d'Ethiopie où ils avaient ſoupé avec tous les Dieux. Jupiter qui a déja pendu ſa femme une fois, la menace de la pendre encore. Agamemnon dit aux Grecs aſſemblés, que *Jupiter machine contre lui la plus noire des perfidies.* Si les Dieux ſont perfides que doivent être les hommes!

Et que dirons-nous de la généroſité d'Achille envers Hector? Achille invulnérable à qui les Dieux ont fait une armure défenſive très inutile; Achille ſécondé par Minerve, dont Platon fit de-

puis le *Logos* divin, le Verbe; Achille qui ne tue Hector que parce que la sageſſe fille de Jupiter, le *Logos*, a trompé ce héros par le plus infâme menſonge, & par le plus abominable preſtige. Achille enfin ayant tué ſi aiſément pour tout exploit le pieux Hector, ce Prince mourant prie ſon vainqueur de rendre ſon corps ſanglant à ſes parents, Achille lui répond, *je voudrais te hacher par morceaux & te manger tout cru.* Cela pourait juſtifier les prêtres Grétois, s'ils n'étaient pas faits pour ſervir d'exemple.

Achille ne s'en tient pas là; il perce les talons d'Hector, y paſſe une lâniere, & le traîne ainſi par les pieds dans la campagne. Homère ne dormait pas quand il chantait ces exploits de Cannibales; il avait la fievre chaude; & les Grecs étaient atteints de la rage.

Voilà pourtant ce qu'on eſt convenu d'admirer de l'Euphrate au mont Atlas, parce que ces horreurs abſurdes furent célébrées dans une langue harmonieuſe qui devint la langue univerſelle.

(4) *Ces durs Cydoniens.*

La petite province de Cydon eſt au nord de l'île de Crète. Elle défendit longtems ſa liberté, & fut enfin aſſujettie par les Crétois, qui le fu-

rent enſuite à leur tour par les Romains, par les Empereurs Grecs, par les Sarrazins, par les Croiſés, par les Vénitiens, par les Turcs. Mais par qui les Turcs le ſeront-ils ?

(5) *Le Temple de Gortine.*

La ville de Gortine était la capitale de la Crête, où l'on avait élevé le fameux Temple de Jupiter.

(6) *De ſept ans en ſept ans.*

Le but de cette tragédie eſt de prouver qu'il faut abolir une loi, quand elle eſt injuſte.

L'Hiſtoire ancienne, c'eſt-à-dire la Fable, a dit depuis longtems que ce grand légiſlateur Minos, propre fils de Jupiter, & tant loué par le divin Platon avait inſtitué des ſacrifices de ſang humain.

Ce bon & ſage légiſlateur immolait tous les ans ſept jeunes Athéniens : du moins Virgile le dit :

In foribus lethum Androgeo tùm pendere pœnas
Cecropidæ juſſi, miſerum ſeptena quot annis
Corpora natorum.

Ce qui eſt aujourd'hui moins rare qu'un tel ſacrifice, c'eſt qu'il y a vingt opinions différentes de nos profonds Scholiaſtes ſur le nombre des

victimes & ſur le temps où elles étaient ſacrifiées au monſtre prétendu, connu ſous le nom de Minotaure, monſtre qui était évidemment le petit-fils du ſage Minos.

Quelqu'ait été le fondement de cette fable, il eſt très vraiſemblable qu'on immolait des hommes en Crète, comme dans tant d'autres contrées. Sanchoniaton, cité par Euſèbe, * prétend que cet acte de religion fut inſtitué de temps immémorial. Ce Sanchoniaton vivait longtemps avant l'époque où l'on place Moyſe, & huit cent ans après Thaut, l'un des légiſlateurs de l'Egypte, dont les Grecs firent depuis le premier Mercure.

Voici les paroles de Sanchoniaton traduites par Philon de Biblos, rapportées par Euſèbe.

„ Chez les anciens, dans les grandes calamités, les chefs de l'état achetaient le ſalut du peuple en immolant aux dieux vengeurs les plus chers de leurs enfans. Ilous (ou Chronos ſelon les Grecs, ou Saturne que les Phéniciens appellent Iſraël, & qui fut depuis placé dans le ciel) ſacrifia ainſi ſon propre fils dans un grand danger où ſe trouvait la Ré-

(*) Préparation Evangélique. Livre premier.

„ publique. Ce fils s'appellait Jeüd : il l'avait „ eu d'une fille nommée Annobret ; & ce nom „ de Jeüd ſignifie en Phénicien *premier-né.* “

Telle eſt la première offrande à l'Etre éternel dont la mémoire ſoit reſtée parmi les hommes ; & cette première offrande eſt un parricide.

Il eſt difficile de ſavoir préciſément ſi les Bracmanes avaient cette coutume avant les peuples de Phénicie & de Syrie ; mais il eſt malheureuſement certain que dans l'Inde, ces ſacrifices ſont de la plus haute antiquité, & qu'ils n'y ſont pas encor abolis de nos jours, malgré les efforts des Mahométans.

Les Anglais, les Hollandais, les Français, qui ont déſerté leur pays pour aller commercer & s'égorger dans ces beaux Climats, ont vu très ſouvent de jeunes veuves riches & belles ſe précipiter par dévotion ſur le bucher de leurs maris, en repouſſant leurs enfans qui leur tendaient les bras, & qui les conjuraient de vivre pour eux. C'eſt ce que la femme de l'Amiral Rouſſel vit il n'y a pas longtems ſur les bords du Gange. *Tantùm relligio potuit ſuadere malorum !*

Les Egyptiens ne manquaient pas de jetter en cérémonie une fille dans le Nil, quand ils crai-

gnaient que ce fleuve ne parvint pas à la hauteur néceſſaire.

Cette horrible coutume dura juſqu'au règne de Ptolomée Lagus; elle eſt probablement auſſi ancienne que leur religion & leurs temples. Nous ne citons pas ces coutumes de l'antiquité pour faire parade d'une ſcience vaine; mais c'eſt en gémiſſant de voir que les ſuperſtitions les plus barbares ſemblent un inſtinct de la nature humaine; & qu'il faut un effort de raiſon pour les abolir.

TAYLOR INST. OXFORD

Lycaon & Tantale ſervant aux dieux leurs enfans en ragout, étaient deux pères ſuperſtitieux qui commirent un parricide par pieté. Il eſt beau aux mythologiſtes d'avoir imaginé que les dieux punirent ce crime, au lieu d'agréer cette offrande.

S'il y a quelque fait avéré dans l'hiſtoire ancienne, c'eſt la coutume de la petite nation connue depuis en Paleſtine ſous le nom de Juifs. Ce peuple, qui emprunta le langage, les rites & les uſages de ſes voiſins, non ſeulement immola ſes ennemis aux différentes divinités qu'il adora, juſqu'à la tranſmigration de Babilone; mais il immola ſes enfans mêmes. Quand une nation avoue qu'elle a été très longtemps coupable de ces abominations, il n'y a pas moyen

de disputer contre elle ; il faut la croire.

Outre le sacrifice de Jephté qui est assez connu, les Juifs avouent qu'ils brulaient leurs fils & leurs filles en l'honneur de leur Dieu Moloc dans la vallée de Tophet. Moloc signifie à la lettre le Seigneur : *ædificaverunt excelsa in Tophet, quæ est in valle filiorum Hennon, ut incenderent filios suos & filias suas igne.* (*) „ Ils ont bâti des „ hauts lieux en Tophet, qui est dans la vallée „ des enfans d'Hennon, pour y mettre en cen„ dre leurs fils & leurs filles par le feu.

Si les Juifs jettaient souvent leurs enfans dans le feu pour plaire à la Divinité, ils nous apprennent aussi qu'ils les faisaient mourir quelquefois dans l'eau. Ils leur écrasaient la tête à coups de pierre au bord des ruisseaux : (a) „ Vous „ immolez aux Dieux vos enfans dans des tor„ rens sous des pierres.

Il s'est élevé une grande dispute entre les savans sur le premier sacrifice de trente-deux filles offert au Dieu Adonaï, après la bataille gagnée par la Horde juïve sur la Horde madianite dans

(*) Jérémie Chap. VIII. ℣. 13.
(a) Isaïe Chap. XLVII.

le petit déſert de Madian Arabe ſous le commandement d'Eléazar du temps de Moyſe. On ne ſait pas poſitivement en quelle année.

Le livre ſacré, intitulé (b) *les Nombres*, nous dit que les Juifs, ayant tué dans le combat tous les mâles de la Horde madianite & cinq Rois de cette Horde, avec un Prophète; & Moyſe leur ayant ordonné après la bataille de tuer toutes les femmes, toutes les veuves, & tous les enfans à la mammelle, on partagea enſuite le butin qui était de *quarante-mille*, *neuf-cent livres en or*, à compter le *ſicle* à ſix francs de notre monnoie d'aujourd'hui : plus, ſix-cent ſoixante & quinze mille brebis, ſoixante & douze mille bœufs, ſoixante & un mille ânes, trente-deux mille filles vierges; le tout étant, le reſte des dépouilles; & les vainqueurs étant au nombre de douze mille, dont il n'y en eut pas un de tué.

Or du butin partagé entre tous les Juifs, il y eut trente-deux filles pour la part du Seigneur.

Pluſieurs commentateurs ont jugé que cette part du Seigneur fut un holocauſte, un ſacrifice de ces trente-deux filles; puiſqu'on ne peut dire qu'on

(b) Nombres Chap. XXX.

qu'on les voua aux autels, attendu qu'il n'y eut jamais de religieuſes chez les Juifs ; & que s'il y avait eu des vierges conſacrées en Iſraël, on n'aurait pas pris des Madianites pour le ſervice de l'autel : car il eſt clair que ces Madianites étaient impurs, puiſqu'ils n'étaient pas Juifs. On a donc conclu que ces trente-deux filles avaient été immolées. C'eſt un point d'hiſtoire que nous laiſſons aux doctes à diſcuter.

Ils ont prétendu auſſi que le maſſacre de tout ce qui était en vie dans Jérico fut un véritable ſacrifice. Car ce fut un anathême, un vœu, une offrande ; & tout ſe fit avec la plus grande ſolemnité. Après ſept proceſſions auguſtes autour de la ville pendant ſept jours, on fit ſept fois le tour de la ville, les Lévites portant l'arche d'alliance, & devant l'arche ſept autres prêtres ſonnant du cornet. A la ſeptième proceſſion de ce ſeptième jour, les murs de Jérico tombèrent d'eux-mêmes. Les Juifs immolèrent tout dans cette cité, vieillards, enfans, femmes ; filles, animaux de toute eſpèce, comme il eſt dit dans l'hiſtoire de Joſué.

Le maſſacre du roi Agag fut ~~inconteſtablement~~ un ſacrifice, puiſqu'il fut immolé par le prêtre Sa-

muel qui le dépeça en morceaux avec un couperet, malgré la promeſſe & la foi du roi Saül qui l'avait reçu à rançon comme ſon priſonnier de guerre.

Vous verrez dans l'eſſai ſur l'hiſtoire de l'eſprit & des mœurs des nations, les preuves que les Gaulois & les Teutons, ces Teutons dont Tacite fait ſemblant d'aimer tant les mœurs honnêtes, feſaient de ces exécrables ſacrifices auſſi communément qu'ils couraient au pillage, & qu'ils s'enivraient de mauvaiſe bierre.

La déteſtable ſuperſtition de ſacrifier des victimes humaines ſemble être ſi naturelle aux peuples ſauvages, qu'au rapport de Procope un certain Théodebert, petit-fils de Clovis, & Roi du pays Meſſin, immola des hommes pour avoir un heureux ſuccès dans une courſe qu'il fit en Lombardie pour la piller. Il ne manquait que des Bardes Tudeſques pour chanter de tels exploits.

Ces ſacrifices du Roi Meſſin étaient probablement un reſte de l'ancienne ſuperſtition des Francs ſes ancêtres. Nous ne ſavons que trop à quel point cette exécrable coutume avait prévalu chez les anciens *Welches* que nous appellons *Gaulois*; c'était-là cette ſimplicité, cette bonne foi, cette naïveté Gauloiſe que nous avons

tant vantée. C'était le bon temps, quand des *Druïdes*, ayant pour Temples des forêts, brûlaient les enfans de leurs concitoyens dans des ſtatues d'oſier plus hideuſes que ces Druïdes mêmes.

Les Sauvages des bords du Rhin avaient auſſi des eſpèces de *Druïdeſſes*, des Sorcières ſacrées, dont la dévotion conſiſtait à égorger ſolemnellement des petits garçons & des petites filles dans de grands baſſins de pierre, dont quelques uns ſubſiſtent encore, & que le Profeſſeur Schœflin a deſſinés dans ſon *Alzatia illuſtrata*. Ce ſont là les monumens de cette partie du monde: ce ſont là nos antiquités. Les Phidias, les Praxiteles, les Scopas, les Mirons en ont laiſſé de différentes.

Jules Céſar ayant conquis tous ces pays ſauvages voulut les civiliſer. Il défendit aux Druïdes ces actes de dévotion ſous peine d'être brûlés eux-mêmes, & fit abattre les forêts où ces homicides religieux avaient été commis. Mais ces prêtres perſiſtèrent dans leurs rites. Ils immolèrent en ſecret des enfans, diſant qu'il vaut mieux obéïr à Dieu qu'aux hommes; que Céſar n'était grand Pontife qu'à Rome; que la religion Druïdique était la ſeule véritable, & qu'il n'y avait point de ſalut ſans brûler de petites filles dans

de l'ozier, ou ſans les égorger dans des grandes cuves.

Nos ſauvages ancêtres, ayant laiſſé dans nos climats la mémoire de ces coutumes, l'inquiſition n'eut par de peine à les renouveller. Les buchers qu'elle alluma furent de véritables ſacrifices. Les cérémonies les plus auguſtes de la religion, proceſſions, autels, bénédictions, encens, prières, hymnes chantées à grands chœurs, tout y fut employé, & ces hymnes étaient les propres cantiques de ces mêmes infortunés que nous appellons nos pères & nos maîtres.

Ce ſacrifice n'avait nul rapport à la juriſprudence humaine. Car aſſurément ce n'était pas un crime contre la ſocieté de manger, dans ſa maiſon, les portes bien fermées, d'un agneau cuit avec des laitues amères, le 14 de la lune de mars. Il eſt clair qu'en cela on ne fait de mal à perſonne. Mais on péchait contre Dieu, qui avait aboli cette ancienne cérémonie par l'organe de ſes nouveaux miniſtres.

On voulait donc venger Dieu, en brûlant ces Juifs entre un autel & une chaire de vérité dreſſés exprès dans la place publique. L'Eſpagne bénira dans les ſiècles à venir celui qui a émouſſé le couteau ſacré & ſacrilège de l'inquiſition. Un

tems viendra enfin où l'Eſpagne aura peine à croire que l'inquiſition ait exiſté.

Pluſieurs moraliſtes ont regardé la mort de Jean Hus & de Jérome de Prague comme le plus pompeux ſacrifice qu'on ait jamais fait ſur la terre. Les deux victimes furent conduites au bucher ſolemnel par un Electeur Palatin, & par un Electeur de Brandebourg: quatre-vingt Princes ou Seigneurs de l'Empire y aſſiſtèrent. L'Empereur Sigiſmond brillait au milieu d'eux, *comme le Soleil au milieu des aſtres*, ſelon l'expreſſion d'un ſavant Prélat Allemand. Des Cardinaux, vétus de longues robes trainantes; teintes en pourpre, rebraſſées d'hermine, couverts d'un immenſe chapeau auſſi de pourpre auquel pendaient quinze houpes d'or, ſiégeaient ſur la même ligne que l'Empereur, au deſſus de tous les Princes. Une foule d'Evêques & d'Abbés étaient au deſſous, ayant ſur leurs têtes de hautes mîtres étincelantes de pierres précieuſes. Quatre-cent Docteurs ſur un banc plus bas tenaient des livres à la main: vis-à-vis on voyait ving-ſept Ambaſſadeurs de toutes les Couronnes de l'Europe, avec tout leur cortège. Seize mille Gentilshommes rempliſſaient les gradins hors de rang, deſtinés pour les curieux,

Dans

Dans l'arène de ce vaſte cirque étaient placés cinq-cent joueurs d'inſtrumens qui ſe faiſaient entendre alternativement avec la pſalmodie. Dix-huit mille prêtres de tous les pays de l'Europe écoutaient cette harmonie ; & ſept-cent dix-huit courtiſannes magnifiquement parées, entre-mêlées avec eux, (quelques auteurs diſent dix-huit cent,) compoſaient le plus beau ſpectacle que l'eſprit humain ait jamais imaginé.

Ce fut dans cette auguſte aſſemblée qu'on brûla *Jean* & *Jérome* en l'honneur du même Jéſus-Chriſt qui ramenait la brebis égarée ſur ſes épaules. Et les flammes en s'élevant, dit un auteur du temps, allèrent réjouir le ciel empirée.

Il faut avouer, après un tel ſpectacle, que lorſque le Picard *Jean Chauvin* offrit le ſacrifice de l'Eſpagnol Michel Servet, dans une pile de fagots verds, c'était donner les marionettes après l'Opéra.

Tous ceux qui ont immolé ainſi d'autres hommes, pour avoir eu des opinions contraires aux leurs, n'ont pu certainement les ſacrifier qu'à Dieu. Que Polieucte & Néarque, animés d'un zèle indiſcret, aillent troubler une fête qu'on célèbre pour la proſpérité de l'Empereur ; qu'ils briſent les autels, les ſtatues, dont les débris écraſent les femmes & les enfans ; ils

ne ſont coupables qu'envers les hommes qu'ils ont pu tuer ; & quand on les condamne à mort, ce n'eſt qu'un acte de juſtice humaine. Mais quand il ne s'agit que de punir des dogmes erronés, des propoſitions mal ſonnantes, c'eſt un véritable ſacrifice à la Divinité.

On pourait encor regarder comme un ſacrifice notre St. Barthelemi (dont nous célébrons l'anniverſaire dans cette année centenaire 1772), s'il y avait eu plus d'ordre & plus de dignité dans l'exécution.

Ne fut-ce pas un vrai ſacrifice que la mort d'Anne Dubourg Prêtre & Conſeiller au Parlement, également reſpecté dans ces deux miniſtères ? N'a-t-on pas vu d'autres barbaries plus atroces, qui ſoulèveront longtems les eſprits attentifs & les cœurs ſenſibles dans l'Europe entière ? N'a-t-on pas vu dévouer à une mort affreuſe & à la torture plus cruelle que la mort deux enfans qui ne méritaient qu'une correction paternelle ? Si ceux qui ont commis cette atrocité ont des enfans, s'ils ont eu le loiſir de réfléchir ſur cette horreur, ſi les reproches qui ont frappé leurs oreilles de toutes parts ont pu amolir leurs cœurs, peut-être verſeront-ils quelques larmes en liſant cet écrit ? Mais auſſi n'eſt-il pas juſte que les auteurs de cet

horrible assassinat public soient à jamais en exécration au genre humain.

(7) ..... *n'accepta point le sang d'Iphigénie.*

Plusieurs anciens auteurs assurent qu'Iphigénie fut en effet sacrifiée : d'autres imaginèrent la fable de Diane & de la biche. Il est encor plus vraisemblable que dans ces temps barbares un père ait sacrifié sa fille, qu'il ne l'est qu'une Déesse, nommée Diane, ait enlevé cette victime, & mis une biche à sa place ; mais cette fable prévalut : elle eut cours dans toute l'Asie comme dans la Grèce, & servit de modèle à d'autres fables.

(8) *S'il naquit parmi vous, s'il lança le tonnerre.*

Les Crétois disaient Minos fils de Dieu, comme les Thébains disaient Bacchus & Hercule fils de Dieu, comme les Argiens le disaient de Castor & de Pollux, les Romains de Romulus, comme enfin les Tartares l'ont dit de Gengiskan, comme toute la fable l'a chanté de tant de héros & de législateurs, ou de gens qui ont passé pour tels.

Les doctes ont examiné sérieusement si Jupi-

ter le maître des Dieux & le père de Minos était né véritablement en Crète, & si ce Jupiter avait été enterré à Gortis, ou Gortine, ou Cortine.

C'est dommage que Jupiter soit un nom latin. Les doctes ont prétendu encor que ce nom latin venait de Jovis, dont on avait fait Jovis pater, Jov piter, Jupiter, & que ce Jov venait de Jeova, ou Hiao, ancien nom de Dieu en Syrie, en Egypte, en Phénicie.

Ceux qu'on appelle Théologiens, dit Ciceron, comptent trois Jupiter, deux d'Arcadie & un de Crète. (*) *Principio Joves tres numerant ii qui theologi appellantur.*

Il est à remarquer que tous les peuples qui ont admis ce Jupiter, ce *Jov*, l'ont tous armé du tonnerre. Ce fut l'attribut réservé au Souverain des Dieux en Asie, en Grèce, à Rome; non pas en Egypte, parce qu'il n'y tonne presque jamais. La théologie dont parle Ciceron ne fut pas établie par les philosophes. Celui qui a dit

Primus in orbe Deos fecit timor ardica cælo
fulmina cum caderent.

n'a pas eu tort. Il y a bien plus de gens qui

(*) *De naturâ Deorum.* Liv. 3.

craignent qu'il n'y en a qui raiſonnent & qui aiment. S'ils avaient raiſonné, ils auraient conçu que Dieu l'auteur de la nature envoye la roſée comme le tonnerre & la grêle; qu'il a fait des loix ſuivant leſquelles le temps eſt ſerein dans un canton tandis qu'il eſt orageux dans un autre; & que ce n'eſt point du tout par mauvaiſe humeur qu'il fait tomber la foudre à Babilone tandis qu'il ne la lance jamais ſur Memphis. La réſignation aux ordres éternels & immuables de la Providence univerſelle eſt une vertu; mais l'idée qu'un homme frappé du tonnerre eſt puni par les Dieux, n'eſt qu'une puſillanimité ridicule.

(9) *Par des amours affreux étonna la nature.*

Nonſeulement Platon & Ariſtote atteſtent que Minos ce Lieutenant de police des enfers autoriſa l'amour des garçons; mais les avantures de ſes deux filles ne ſuppoſent pas qu'elles euſſent reçu une excellente éducation. N'admirez-vous pas les Scoliaſtes qui pour ſauver l'honneur de Paſiphaé, imaginèrent qu'elle avait été amoureuſe d'un gentilhomme Crétois nommé Tauros, que Minos fit mettre à la Baſtille de Crète ſous la garde de Dédale ?

Mais n'admirez-vous pas d'avantage les Grecs

qui imaginèrent la fable de la vache d'airain ou de bois, dans laquelle Paſiphaé s'ajuſta ſi bien que le vrai taureau dont elle était folle y fut trompé ?

Ce n'était pas aſſez de mouler cette vache, il fallait qu'elle fut en chaleur, ce qui était difficile. Quelques commentateurs de cette fable abominable, ont oſé dire que la Reine fit entrer d'abord une geniſſe amoureuſe dans le creux de cette ſtatue, & ſe mit enſuite à ſa place. L'amour eſt ingénieux; mais voilà un bien exécrable emploi du génie. Il eſt vrai qu'à la honte, non pas de l'humanité, mais d'une vile eſpèce d'hommes brute & dépravée, ces horreurs ont été trop communes, témoin le fameux *novimus & qui te*, de Virgile, témoin le bouc qui eut les faveurs d'une belle Egyptienne de Mendès, lorſqu'Hérodote était en Egypte; témoin les loix juives portées contre les hommes & les femmes qui s'accouplent avec les animaux, & qui ordonnent qu'on brûle l'homme & la bête : témoin la notorieté publique de ce qui ſe paſſe encor en Calabre. Témoin l'avis nouvellement imprimé d'un bon Prêtre Luthérien de Livonie, qui exhorte les jeunes garçons de Livonie & d'Eſtonie à ne plus tant fréquenter les geniſſes, les ânеſſes, les brebis & les chèvres.

La grande difficulté eſt de ſavoir au juſte ſi ces conjonctions affreuſes ont jamais pu produire quelques monſtres. Le grand nombre des amateurs du merveilleux, qui prétendent avoir vu des fruits de ces accouplements, & ſurtout des ſinges avec les filles, n'eſt pas une raiſon invincible pour qu'on les admette ; ce n'eſt pas non plus une raiſon abſolue de les rejetter. Nous ne connaiſſons pas aſſez tout ce que peut la nature. Saint Jérôme rapporte des hiſtoires de Centaures & de Satyres dans ſon livre des Pères du deſert. Saint Auguſtin dans ſon trente-troiſième ſermon à ſes frères du deſert, a vu des hommes ſans tête qui avaient deux gros yeux ſur leur poitrine, & d'autres qui n'avaient qu'un œil au milieu du front ; mais il faudrait avoir une bonne atteſtation pour toute l'hiſtoire de Minos, de Paſiphaé, de Théſée, d'Ariane, de Dédale & d'Icare. On appellait autrefois eſprits forts, ceux qui avaient quelques doutes ſur cette tradition.

On prétend qu'Euripide compoſa une Tragédie de Paſiphaé. Elle eſt du moins comptée parmi celles qui lui ſont attribuées, & qui ſont perdues. Le ſujet était un peu ſcabreux ; mais quand on a lu Poliphème on peut croire que Paſiphaé fut miſe ſur le théâtre.

(10) *Tout noble dans notre île a le droit respecté, &c.*

C'eſt le *liberum veto* des Polonais ; droit cher & fatal, qui a cauſé beaucoup plus de malheurs qu'il n'en a prévenu. C'était le droit des tribuns de Rome ; c'était le bouclier du peuple entre les mains de ſes Magiſtrats. Mais quand cette arme eſt entre les mains de quiconque entre dans une aſſemblée, elle peut devenir une arme offenſive trop dangereuſe, & faire périr toute une République. Comment a-t-on pu convenir qu'il ſuffirait d'un yvrogne pour arrêter les délibérations de cinq ou ſix mille ſages ? Suppoſé qu'un pareil nombre de ſages puiſſe exiſter. Le feu Roi de Pologne Staniſlas Leskſinky dans ſon loiſir en Lorraine écrivit ſouvent contre ce *liberum veto* & contre cette anarchie dont il prévit les ſuites. Voici les paroles mémorables qu'on trouve dans ſon livre intitulé *la voix du Citoyen* imprimé en 1749. „ Notre tour viendra ſans doute, où nous ſerons „ la proye de quelque fameux conquérant. Peut-„ être même les Puiſſances voiſines s'accorderont-„ elles à partager nos Etats : " (page 19.) la prédiction vient de s'accomplir. Le démembrement de la Pologne eſt le châtiment de l'anarchie affreuſe dans laquelle un Roi ſage, humain, éclairé, pacifique, a été aſſaſſiné dans ſa Capitale, & n'a

échappé à la mort que par un prodige. Il lui reſte un Royaume plus grand que la France, & qui pourra devenir un jour floriſſant ſi on peut y détruire l'anarchie, comme elle vient d'être détruite dans la Suède, & ſi la liberté peut y ſubſiſter avec la Royauté.

(11) *N'eſt qu'un lieu de carnage.*

C'était à l'entrée du Temple qu'on tuait les victimes. Le ſanctuaire était réſervé pour les oracles, les conſultations & les autres ſimagrées. Les bœufs, les moutons, les chèvres étaient immolés dans le *Péniptère.*

Ces Temples des anciens, excepté ceux de Venus & de Flore, n'étaient au fond que des boucheries en colonnades. Les aromates qu'on y brûlait étaient abſolument néceſſaires pour diſſiper un peu la puanteur de ce carnage continuel. Mais quelque peine qu'on prit pour jetter au loin les reſtes des cadavres, les boyaux, la fiente de tant d'animaux, pour laver le pavé couvert de ſang, de fiel, d'urine & de fange; il était bien difficile d'y parvenir.

L'hiſtorien Flavian Joſeph dit qu'on immola deux cent cinquante mille victimes en deux heures de tems à la Pâque qui précéda la priſe de Jéruſalem. On ſait combien ce Joſeph était exa-

gérateur ; quelles ridicules hiperboles il employa pour faire valoir ſa miſérable nation ; quelle profuſion de prodiges impertinents il étala ; avec quel mépris ces menſonges furent reçus par les Romains ; comme il fut relancé par Appion, &. comme il répondit par de nouvelles hiperboles à celles qu'on lui reprochait. On a remarqué qu'il aurait fallu plus de cinquante mille Prêtres bouchers pour examiner, pour tuer en cérémonie, pour dépecer, pour partager tant d'animaux. Cette exagération eſt inconcevable ; mais enfin il eſt certain que les victimes étaient nombreuſes dans cette boucherie comme dans toutes les autres. L'uſage de reſerver les meilleurs morceaux pour les Prêtres était établi par toute la terre connue, excepté dans les Indes & dans les pays au de-là du Gange. C'eſt ce qui a fait dire à un célèbre poëte Anglais.

The prieſts eat roſt-beef, and the people ſtare.

Les prêtres ſont à table, & le ſot peuple admire.

On ne voyait dans les temples que des étaux, des broches, des grils, des couteaux de cuiſine, des écumoires, de longues fourchettes de fer, des cueillers ou des cueillieres à pot, de grandes jarres pour mettre la graiſſe, & tout ce qui peut inſpirer le dégout & l'horreur.

Rien ne contribuait plus à perpétuer cette dureté & cette atrocité de mœurs, qui porta enfin les hommes à ſacrifier d'autres hommes & juſqu'à leurs propres enfans. Mais les ſacrifices de l'inquiſition dont nous avons tant parlé, ont été cent fois plus abominables. Nous avons ſubſtitué les bourreaux aux bouchers.

Au reſte, de toutes les groſſes maſſes appellées *Temples* en Egypte & à Babilone, & du fameux temple d'Ephèſe regardé comme la merveille des temples, aucun ne peut être comparé en rien à St. Pierre de Rome, pas même à St. Paul de Londres, pas même à Ste. Geneviève de Paris que bâtit aujourd'hui Mr. Souflot, & auquel il deſtine un dôme plus ſvelte que celui de St. Pierre, & d'un artifice admirable. Si les anciennes nations revenaient au monde, elles préféreraient ſans doute les belles muſiques de nos Egliſes à des boucheries, & les Sermons de Tillotſon & de Maſſillon à des augures.

(12) *Le monde avec lenteur marche vers la ſageſſe.*

A ne juger que par les apparences, & ſuivant les faibles conjectures humaines, par quelle multitude épouvantable de ſiècles & de révolutions n'a-t-il pas fallu paſſer avant que nous

euſſions un langage tolérable, une nourriture facile, des vêtements & des logements commodes! nous ſommes d'hier & l'Amérique eſt de ce matin.

Nôtre Occident n'a aucun monument antique. Et que ſont ceux de la Syrie, de l'Egypte, des Indes, de la Chine. Toutes ces ruines ſe ſont élevées ſur d'autres ruines. Il eſt très vraiſemblable que l'île Atlantide (dont les îles Canaries ſont des reſtes), étant engloutie dans l'Océan, fit refluer les eaux vers la Grèce, & que vingt déluges locaux détruiſirent tout vingt fois avant que nous exiſtaſſions. Nous ſommes des fourmis qu'on écraſe ſans ceſſe & qui ſe renouvellent. Et pour que ces fourmis rebâtiſſent leur habitation, & pour qu'elles inventent quelque choſe qui reſſemble à une police & à une morale, que de ſiècles de barbarie! quelle province n'a pas ſes ſauvages!

Tout philoſophe peut dire

In qua ſcribebat barbara terra fuit.

(13) *Nous n'avons point d'autels où le faible t'implore.*

Pluſieurs peuples furent longtemps ſans Temples & ſans autels, & ſurtout les peuples *No-*

mades. Les petites Hordes errantes qui n'avaient point encor de ville forte, portaient de village en village leurs Dieux dans des coffres sur des charettes trainées par des bœufs, ou par des ânes, ou sur le dos des chameaux, ou sur les épaules des hommes. Quelquefois leur autel était une pierre, un arbre, une pique.

Les Iduméens, les peuples de l'Arabie-Pétrée, les Arabes du desert de Syrie, quelques Sabéens portaient dans des cassettes les représentations grossières d'une étoile.

Les Juifs, très longtemps avant de s'emparer de Jérusalem, eurent le malheur de porter sur une charette l'idole du Dieu *Moloc*, & d'autres idoles dans le desert: *portatis tabernaculum Moloc vestri*, (*a*) & *imaginem Idolorum vestrorum sidus Dei vestri, quæ fecistis vobis.*

Il est dit dans l'histoire des *Juges* qu'un Jonatham, fils de Gersom fils aîné de Moyse, fut le Prêtre d'une idole portative, que la Tribu de Dan (*b*) avait dérobée à la Tribu d'Ephraïm.

Les petits peuples n'avaient donc que des Dieux de campagne; (s'il est permis de se ser-

(*a*) Amos v. 26.

(*b*) Juges Ch. XVIII.

vir de ce mot), tandis que les grandes nations s'étaient signalées, depuis plusieurs siècles, par des temples magnifiques. Hérodote vit l'ancien temple de Tyr, qui était bâti douze cent ans avant celui de Salomon. Les temples d'Egypte étaient beaucoup plus anciens. Platon, qui voyagea longtems dans ce pays, parle de leurs statues qui avaient dix mille ans d'antiquité. Ainsi que nous l'avons déja remarqué ailleurs, sans pouvoir trouver de raisons dans les livres profanes, ni pour le nier, ni pour le croire.

Voici les propres paroles de Platon au second livre des loix. „ Si on veut y faire attention on „ trouvera en Egypte des ouvrages de peinture „ & de sculpture, faits depuis dix mille ans qui „ ne sont pas moins beaux que ceux d'aujour- „ d'hui, & qui furent exécutés précisément sui- „ vant les mêmes règles; quand je dis dix mille „ ans, ce n'est pas une façon de parler; c'est „ dans la vérité la plus exacte.

Ce passage de Platon qui ne surprit personne en Grèce, ne doit point nous étonner aujourd'hui. On sait que l'Egypte a des monuments de sculpture & de peinture qui durent depuis plus de quatre mille ans au moins. Et dans un climat si sec & si égal ce qui a subsisté quarante siècles en peut subsister cent humainement parlant.

Les chrétiens qui dans les premiers temps étaient des hommes ſimples retirés de la foule, ennemis des richeſſes & du tumulte ; des eſpèce de Thérapeutes, d'Eſſeniens, de Caraïtes, de Bracmanes, (ſi on peut comparer le ſaint au profane) les chrétiens, dis-je, n'eurent ni Temples, ni autels pendant plus de cent quatre-vingt ans. Ils avaient en horreur l'eau luſtrale, l'encens, les cierges, les proceſſions, les habits pontificaux. Ils n'adoptèrent ces rîtes des nations ne les épurèrent & ne les ſanctifièrent qu'avec le temps. *Nous ſommes partout, excepté dans les Temples*, dit Tertulien. Athénagore, Origène, Tatien, Théophile, déclarent qu'il ne faut point de Temples aux chrétiens. Mais celui de tous qui en rend raiſon avec le plus d'énergie eſt *Minutius Felix*, écrivain du troiſième ſiècle de notre ère vulgaire.

„ *Putatis autem nos occultare quod colimus, ſi*
„ *delubra & aras non habemus ? Quod enim ſi-*
„ *mulacrum Deo fingam, cum ſi rectè exiſtimes ſit*
„ *Dei homo ipſe ſimulacrum ? Templum quod*
„ *extruam, cùm totus hic mundus ejus opere fa-*
„ *bricatus eum capere non poſſit, & cùm homo*
„ *latius maneam, intra unam ædiculam vim tan-*
„ *ta majeſtatis includam ? Nonne meliùs in noſtra*

„ *dedicandus eſt mente, in noſtro imo conſecrandus*
„ *eſt pectore ?*

„ Penſez-vous que nous cachions l'objet de
„ notre culte pour n'avoir ni Autel ni Temple ?
„ Quelle image pourions-nous faire de Dieu,
„ puiſqu'aux yeux de la raiſon l'homme eſt l'i-
„ mage de Dieu même ! Quel Temple lui élève-
„ rai-je lorſque le monde qu'il a conſtruit ne
„ peut le contenir ? Comment enfermerai-je la
„ majeſté de Dieu dans une maiſon quand j'y
„ ſuis trop au large, moi qui ne ſuis qu'un
„ homme ! Ne vaut-il pas mieux lui dédier un
„ Temple dans notre eſprit, & le conſacrer
„ dans le fond de notre cœur ? "

Cela prouve que nonſeulement nous n'avions alors aucun Temple, mais que nous n'en voulions point ; & qu'en cachant aux Gentils nos cérémonies & nos prières, nous n'avions aucun objet de nos adorations à dérober à leurs yeux.

Les chrétiens n'eurent donc des Temples que vers le commencement du régne de Dioclétien, ce héros guerrier & philoſophe qui les protégea dix-huit années entières ; mais ſéduit enfin & devenu perſécuteur. Il eſt probable qu'ils auraient pu obtenir longtems auparavant du Sénat & des Empereurs, la permiſſion d'ériger des Temples, comme les Juifs avaient celle de bâtir des Synagogues

gogues à Rome. Mais il eſt encor plus probable que les Juifs qui payaient très chérement ce droit, empêchèrent les chrétiens d'en jouïr. Ils les regardaient comme des Diſſidents, comme des frères dénaturés, comme des branches pourries de l'ancien tronc. Ils les perſécutaient, les calomniaient avec une fureur implacable.

Aujourd'hui pluſieurs ſocietés chrétiennes n'ont point de temples; tels ſont les primitifs nommés Quakres, les Anabatiſtes, les Dunkards, les Pietiſtes, les Moraves & d'autres. Les primitifs même de Penſilvanie n'y ont point érigé de ces temples ſuperbes qui ont fait dire à Juvenal

Dicite pontifices in ſancto quid facit aurum?

& qui ont fait dire à Boileau avec plus de hardieſſe & de ſévérité.

Le Prélat par la brigue aux honneurs parvenu
Ne ſçut plus qu'abuſer d'un ample revenu;
Et pour toute vertu fit au dos d'un caroſſe
A côté d'une mître armorier ſa croſſe.

Mais Boileau en parlant ainſi ne penſait qu'à quelques prélats de ſon tems, ambitieux ou avares, où perſécuteurs. Il oubliait tant d'Evêques

généreux, doux, modeſtes, indulgents, qui ont été les exemples de la terre.

Nous ne prétendons pas inférer delà que l'Egypte, la Caldée, la Perſe, les Indes ayent cultivé les arts depuis les milliers de ſiècles que tous ces peuples s'attribuent. Nous nous en rapportons à nos Livres ſacrés, ſur leſquels il ne nous eſt pas permis de former le moindre doute.

(14) *Un ſuprême pouvoir.*

On n'entend pas ici par ſuprême pouvoir cette autorité arbitraire, cette tirannie que le jeune Guſtave troiſième, ſi digne de ce grand nom de Guſtave, vient d'abjurer & de proſcrire ſolemnellement en rétabliſſant la concorde, & en feſant régner les loix avec lui. On entend par ſuprême pouvoir, cette autorité raiſonnable fondée ſur les loix mêmes & tempérée par elles, cette autorité juſte & modérée qui ne peut ſacrifier la liberté & la vie d'un citoyen à la méchanceté d'un flatteur, qui ſe ſoumet elle-même à la juſtice, qui lie inſéparablement l'intérêt de l'état à celui du trône; qui fait d'un royaume une grande famille gouvernée par un père. Celui qui donnerait une autre idée de la monarchie ſerait coupable envers le genre-humain.

FIN DES NOTES.

NOUVELLES PIECES DÉTACHÉES,

Corrigées & augmentées.

AVIS DE L'EDITEUR.

Nous avons crû pour faire un petit Volume devoir donner l'Epitre à Boileau, *l'*Epitre à Horace *& quelques autres Pièces utiles, corrigées & augmentées.*

ÉPITRE
A BOILEAU,
OU
MON TESTAMENT.

BOILEAU, correct auteur de quelques bons écrits,
Zoïle de Quinault, & flateur de Louis;
Mais oracle du goût dans cet art difficile,
Où s'égayait Horace, où travaillait Virgile;
Dans la cour du Palais je naquis ton voiſin,
De ton ſiècle brillant mes yeux virent la fin;
Siècle de grands talents, bien plus que de lumière,
Dont Corneille, en bronchant, ſçut ouvrir la carrière.
Je vis le jardinier de ta maiſon d'Auteuil,
Qui chez toi, pour rimer, planta le chévrefeuil: (1)
Chez ton neveu Dongois (2) je paſſai mon enfance,

Bon bourgeois, qui ſe crut un homme d'importance.
Je veux t'écrire un mot ſur tes ſots ennemis,
A l'hôtel Rambouillet contre toi réunis (3);
Qui voulaient pour loyer de tes rimes ſincères,
Couronné de lauriers t'envoyer aux galères.
Ces petits beaux eſprits craignaient la vérité,
Et du ſel de tes vers la piquante âcreté.
Loüis avait du goût, Louis aimait la gloire,
Il voulut que ta Muſe aſſurât ſa mémoire :
Et ſatirique heureux par ton Prince avoué,
Tu pus cenſurer tout, pourvu qu'il fût loué.

Bientôt les courtiſans, ces *ſinges de leur maître*,
Sçurent tes vers par cœur, & crurent s'y connaître:
On admira dans toi juſqu'au ſtyle un peu dur
Dont tu défiguras le vainqueur de Namur;
Et ſur l'amour de Dieu ta triſte pſalmodie,
Du haineux Janſéniſte en ſon temps applaudie;
Et l'équivoque même enfant plus ténébreux,
D'un père ſans vigueur avorton malheureux.
Des Muſes dans ce tems au pied du trône aſſiſes
On aimait les talents, on paſſait les ſottiſes.
Un maudit Ecoſſais, chaſſé de ſon pays,
Vint changer tout en France & gâta nos eſprits.
L'eſpoir trompeur & vain, l'avarice au teint blême,
Sous l'Abbé Terraſſon (4) calculant ſon ſiſtême,

Répandaient à grands flots leurs papiers impoſteurs,
Vuidaient nos coffres forts & corrompaient nos mœurs.
Plus de goût, plus d'eſprit : la ſombre Arithmétique
Succéda dans Paris à ton art poëtique.
Le Duc & le Prélat, le Guerrier, le Docteur,
Liſaient pour tous écrits des billets au porteur.
On paſſa du Permeſſe au rivage du Gange.
Et le ſacré vallon fut la place du change.
Le Ciel nous envoya dans ces tems corrompus
Le ſage & doux paſteur des brebis de Fréjus,
Économe ſenſé, renfermé dans lui-même,
Et qui n'affecta rien que le pouvoir ſuprême.
La France était bleſſée : il laiſſa ce grand corps,
Reprendre un nouveau ſang, raffermir ſes reſſorts,
Se rétablir lui-même en vivant de régime.
Mais ſi Fleury fut ſage, il n'eut rien de ſublime.
Il fut loin d'imiter la grandeur des Colberts,
Il négligeait les arts, il aimait peu les vers.
(Pardon, ſi contre moi ſon ombre s'en irrite)
Mais il fut en ſecret jaloux de tout mérite.
Je l'ai vu refuſer, poliment inhumain,
Une place à Racine (5) à Crébillon du pain.
Tout empira depuis. Deux partis fanatiques,
De la droite raiſon rivaux évangeliques,

Et des dons de l'eſprit dévots perſécuteurs,
S'acharnaient à l'envi ſur les pauvres Auteurs.
Du fauxbourg Saint Médard les dogues aboyèrent,
Et les renards d'Ignace avec eux ſe gliſſèrent.
J'ai vu ces factions ſemblables aux brigands
Raſſemblés dans un bois pour voler les paſſants,
Et combattant entr'eux pour diviſer leur proye;
De leur guerre inteſtine ils m'ont donné la joye.
J'ai vu l'un des partis de mon pays chaſſé,
Maudit comme les Juifs & comme eux diſperſé,
L'autre plus mépriſé tombant dans la pouſſière
Avec Guyon, (6) Fréron, Nonnote & Sorinière,
Mais parmi ces faquins l'un ſur l'autre expirants,
Au milieu des billets exigés des mourants,
Dans cet amas confus d'opprobre & de miſère,
Qui diſtingue mon ſiècle & fait ſon caractère,
Quels chants pouvaient former les enfans des neuf ſœurs?
Sous un Ciel orageux, dans ces tems deſtructeurs,
Des chantres de nos bois les voix ſont étouffées.
Aux ſiècles des Midas, on ne voit point d'Orphées,
Tel qui dans l'art d'écrire eût pu te défier,
Va compter dix pour cent chez Rabot le banquier:
De dépit & de honte il a briſé ſa lyre.
Ce tems eſt, réponds-tu, très bon pour la ſatyre.
Mais quoi, puis-je en mes vers aiguiſant un bon mot,

Affliger ſans raiſon l'amour propre d'un ſot?
Des Cotins de mon tems pourſuivre la racaille,
Et railler un pédant dont tout Paris ſe raille ?
Non, ma muſe m'appelle à de plus hauts emplois,
A chanter la vertu j'ai conſacré ma voix.
Vainqueur des préjugés que l'imbécille encenſe,
J'oſe aux perſécuteurs prêcher la tolérance;
Je dis au riche avare, aſſiſte l'indigent;
Au miniſtre des loix, protège l'innocent;
Au docteur tonſuré, ſois humble & charitable,
Et garde-toi ſurtout de damner ton ſemblable.
Malgré ſoixante hivers eſcortés de ſeize ans, (7)
Je fais au monde encore entendre mes accens.
Du fond de mes déſerts, aux malheureux propice,
Pour Sirven opprimé je demande juſtice; (8)
Je l'obtiendrai ſans doute, & cette même main
Qui ranima la veuve & vengea l'orphelin,
Soutiendra juſqu'au bout la famille éplorée
Qu'un vil juge a proſcrite & non deshonorée.
Ainſi je fais trembler dans mes derniers momens,
Et les pédants jaloux, & les petits tirans.
J'oſe agir ſans rien craindre ainſi que j'oſe écrire.
Je fais le bien que j'aime; & voilà ma ſatyre.
Je vous ai confondus, vils calomniateurs,
Déteſtables cagots, infâmes délateurs,
Je vais mourir content. Le ſiècle qui doit naître
De vos traits empeſtés me vengera peut-être.

Oui, déja St. Lambert en bravant vos clameurs,
Sur ma tombe qui s'ouvre a répandu des fleurs;
Aux ſons harmonieux de ſon luth noble & tendre,
Mes manes conſolés chez les morts vont deſcendre.
Nous nous verrons, Boileau, tu me préſenteras
Chapelain, Scudéry, Perrin, Pradon, Coras;
Je pourais t'amener enchaînez ſur mes traces
Nos Zoïles honteux, ſucceſſeurs des Garaſſes. (9)
Minos entr'eux & moi va bientôt prononcer:
Des ſerpens d'Alecton nous les verrons feſſer;
Mais je veux avec toi baiſer dans l'Eliſée
La main qui nous peignit l'épouſe de Théſée.
J'embraſſerai Quinault, en duſſes-tu crever.
Et ſi ton goût ſévère a pu déſaprouver
Du brillant Torquato le ſéduiſant ouvrage
Entre Homère & Virgile il aura mon hommage.
Tandis que j'ai vécu, l'on m'a vu hautement
Aux badauts effarés dire mon ſentiment;
Je veux le dire encor dans ces royaumes ſombres:
S'ils ont des préjugés, j'en guérirai les ombres.
A table avec Vendôme & Chapelle & Chaulieu
M'enivrant du nectar qu'on boit en ce beau lieu;
Secondé de Ninon dont je fus légataire,
J'adoucirai les traits de ton humeur auſtère.
Partons. Depêche-toi, curé, de mon hameau,
Viens de ton eau bénite aſperger mon caveau.

NOTES
SUR L'EPITRE
A BOILEAU.

(1) *Antoine gouverneur de mon jardin d'Auteuil*
Qui dirige chez moi l'if & le chévrefeuil.

La maiſon était fort vilaine & le jardin auſſi.

(2) Boileau a dit quelque part. *Monſieur Dongois mon illuſtre neveu.* C'était un greffier du parlement qui demeurait dans la cour du palais avec toute la famille de Boileau.

(3) *A l'hôtel Rambouillet.* L'hôtel Rambouillet ſe déchaîna longtems contre Boileau qui avait accablé dans ſes ſatyres Chapelain très eſtimé & recherché dans cette maiſon ; mauvais poëte à la vérité, mais homme fort ſavant, & ce qui eſt étonnant, bon critique. Cotin non moins plat poëte, & de plus plat prédicateur, mais homme de lettres, & aimable dans la ſocieté : d'autres encor, dont aucun ne lui avait donné le moindre ſujet de plainte. Il n'en eſt pas de même de

notre auteur. Il n'a jamais rendu ridicules que ceux qui l'ont attaqué : & en cela il a très bien fait, & nous l'exhortons à continuer.

(4) *Sous l'Abbé Terraſſon.* L'Abbé Terraſſon, traducteur de Diodore de Sicile, philoſophe & ſavant, mais entêté du ſiſtême de Laſs, il fit imprimer le 21 Juin 1720 une brochure dans laquelle il démontrait que les billets de banque étaient fort préférables à l'argent, parce que le billet avait un prix invariable. Les colporteurs qui débitaient ſa brochure, criaient en même tems un arrêt qui réduiſait les billets à moitié. Il fut ruiné par ce ſiſtême même qu'il avait tant prêché. Ce fut lui, qui dans le tems où l'on rembourſait en papier toutes les rentes, propoſa à Laſs de rembourſer la religion catholique. Laſs lui répondit que l'égliſe n'était pas ſi ſotte, & qu'il lui fallait de l'argent comptant.

(5) Louis Racine fils du grand Racine.

(6) *Avec Guion, &c.* Guion auteur de pluſieurs libelles comme de l'oracle des philoſophes. Fréron eſt connu. Nonnote eſt ainſi que Fréron, un ex-jéſuite, & un folliculaire. Sorinière, nous ne ſavons quel eſt cet auteur.

(7) *Eſcortez de 16 ans.* L'Auteur aurait dû

dire 17, mais apparemment dix-ſept aurait gâté le vers.

(8) *Pour Sirven, &c.* Sirven eſt cet homme ſi innocent & ſi connu dont Mr. de VOLTAIRE prit la défenſe. Les juges l'avaient condamné lui & ſa femme au dernier ſupplice. Le procureur fiſcal de cette juriſdiction, nommé *Trinquet* donna les concluſions ſuivantes: *Je requiers que l'accuſé dûëment atteint & convaincu de parricide ſoit banni pour dix ans.* Ce Trinquet était ivre ſans doute quand il conclut ainſi: mais les juges! & c'eſt de pareils imbéciles barbares que dépend la vie des hommes! A la fin Mr. de Voltaire eſt venu à bout de faire rendre juſtice à toute cette famille.

(9) *Nos Zoïles honteux, ſucceſſeurs des Garaſſes.* Garaſſe jéſuite fameux par l'excès de ſes bétiſes & de ſes fureurs. Il fut le délateur & le calomniateur de Théophile auquel il penſa en couter la vie, dans un tems où il y avait beaucoup de juges auſſi abſurdes que Garaſſe.

ÉPITRE
A HORACE.

J'Oujours ami des vers & du diable pouſſé,
Au rigoureux Boileau j'écrivis l'an paſſé.
Je ne ſais ſi ma Lettre aurait pu lui déplaire
Mais il me répondit par un plat ſecretaire,
Dont l'écrit froid & long déja mis en oubli
Ne fut jamais connu que de l'abbé Mabli.

Je t'écris aujourd'hui voluptueux Horace,
A toi qui reſpiras la moleſſe & la grace,
Qui facile en tes vers, & gai dans tes diſcours
Chantas les doux loiſirs, les vins & les amours;
Et qui connus ſi bien cette ſageſſe aimable
Que n'eut point de Quinaut le rival intraitable.

Je ſuis un peu faché pour Virgile & pour toi,
Que tout deux nés romains vous flattiez tant un Roi.
Mon Féderic du moins, né Roi très légitime,
Ne doit point ſes grandeurs aux baſſeſſes du crime.
Ton maître était un fourbe, un tranquile aſſaſſin,
Pour voler ſon tuteur il lui perça le ſein;

Il trahit Cicéron père de la patrie;
Amant inceſtueux de ſa fille Julie
De ſon rival Ovide il proſcrivit les vers,
Et fit tranſir ſa muſe aux milieu des déſerts.
Je ſais que prudemment ce politique octave
Payait l'heureux encens d'un plus adroit eſclave.
Féderic exigeait des ſoins moins complaiſants.
Nous ſoupions avec lui ſans lui donner d'encens;
De ſon goût délicat la fineſſe agréable
Feſait ſans nous gêner les honneurs de ſa table;
Nul Roi ne fut jamais plus fertile en bons mots
Contre les préjugés, les fripons & les ſots.
Maupertuis gâta tout. L'orgueil philoſophique
Aigrit de nos beaux jours la douceur pacifique.
Le plaiſir s'envola, je partis avec lui.

Je cherchai la retraite. On diſait que l'ennui
De ce repos trompeur eſt l'inſipide frère.
Oui, la retraite pèſe à qui ne ſait rien faire;
Mais l'eſprit qui s'occupe y goûte un vrai bonheur.
Tibur était pour toi la cour de l'Empereur;
Tibur dont tu nous fais l'agréable peinture,
Surpaſſa les jardins vantés par Epicure.
Je crois Ferney plus beau. Les regards étonnés
Sur cent vallons fleuris doucement promenés
De la mer de Genève admirent l'étendue,
Et les Alpes de loin s'élevant dans la nue
D'un long amphithéatre enferment ces coteaux,

Où le pampre en feſtons rit parmi les ormeaux.
Là, quatre Etats divers arrêtent ma penſée.
Je vois de ma terraſſe à l'équerre tracée
L'indigent ſavoyard utile en ſes travaux
Qui vient couper mes bleds pour payer ſes impots.
Des riches Genevois les campagnes brillantes,
Des Bernois valeureux les cités floriſſantes,
Enfin cette Comté, franche aujourd'hui de nom,
Qu'avec l'or de Louis conquit le grand Bourbon:
Et du bord de mon lac à tes rives du Tibre,
Je te dis, mais tout bas, heureux un peuple libre!

Je le ſuis en ſecret dans mon obſcurité,
Ma retraite & mon âge ont fait ma ſureté.
D'un pédant d'Anniki j'ai confondu la rage,
J'ai ri de ſa ſottiſe: & quand mon hermitage
Voyait dans ſon enceinte arriver à grands flots
De cent divers païs les belles, les héros,
Des rimeurs, des ſavants, des têtes couronnées,
Je laiſſais du vilain les fureurs acharnées
Heurler d'une voix rauque au bruit de mes plaiſirs.
Mes ſages voluptés n'ont point de repentirs.
J'ai fait un peu de bien; c'eſt mon meilleur ouvrage.
Mon ſéjour eſt charmant, mais il était ſauvage.

Depuis

Depuis le grand Edit (1) inculte, inhabité
Ignoré des humains dans ſa triſte beauté ;
La nature y mourait, je lui portai la vie ;
J'oſai ranimer tout. Ma pénible induſtrie
Raſſembla des colons par la miſère épars.
J'appellai les métiers qui précèdent les arts,
Et pour mieux cimenter mon utile entrepriſe.
J'unis le proteſtant avec ma ſainte Egliſe.

Toi qui vois d'un même œil frère Ignace & Calvin,
Dieu tolérant, Dieu bon, tu bénis mon deſſein ;
André Ganganelli ton ſage & doux vicaire,
Sait m'approuver en roi s'il me blâme en ſaint père.
L'ignorance en frémit : & Nonotte hébèté

(1) A la révocation de l'Edit de Nantes, tous les principaux habitans du petit pays de Gex paſſèrent à Genève & dans les terres helvétiques. Cette langue de terre qui eſt dans la plus belle ſituation de l'Europe fut déſerte ; elle ſe couvrit de marais, il y eut quatre-vingt charues de moins, plus d'un village fut réduit à une ou deux maiſons, tandis que Genève par ſa ſeule induſtrie, & preſque ſans territoire a ſçu acquérir plus de quatre millions de rentes en contracts ſur la France, ſans compter ſes manufactures & ſon commerce.

S'indigne en ſon taudis de ma félicité.

Ne me demande pas ce que c'eſt qu'un Nonotte,
Un Ignace, un Calvin, leur cabale bigotte,
Un prêtre roi de Rome, un Pape, un vice-Dieu,
Qui deux clefs à la main commande au même lieu
Où tu vis le Sénat aux genoux de Pompée,
Et la terre en tremblant par Céſar uſurpée.
Aux champs Eliſiens tu dois en être inſtruit.
Vingt ſiècles deſcendus dans l'éternelle nuit
T'ont dit comme tout change, & par quel ſort bizare
Le laurier des Trajans fit place à la Thiare;
Comment ce fou d'Ignace étrillé dans Paris,
Fut mis au rang des ſaints, même des beaux
eſprits,
Comment il en déchut; & par quel avanture
Nous vint l'Abbé Nonotte après l'Abbé Depure.

Ce monde, tu le ſais, eſt un mouvant tableau,
Tantôt gai, tantôt triſte, éternel & nouveau.
L'Empire des Romains finit par Auguſtule;
Aux horreurs de la fronde a ſuccédé la bulle;
Tout paſſe, tout périt hors ta gloire & ton nom.
C'eſt là le ſort heureux des vrais fils d'Apollon.
Tes vers en tout pays ſont cités d'âge en âge.

Hélas! je n'aurai point un pareil avantage.
Notre langue un peu ſèche & ſans inverſions

Peut-elle ſubjuguer les autres nations ?
Nous avons la clarté, l'agrément, la juſteſſe.
Mais égalerons-nous l'Italie & la Grèce ?
Eſt-ce aſſez en effet d'une heureuſe clarté
Et ne péchons-nous pas par l'uniformité ?
Sur vingt tons différents tu ſçus monter ta lyre ;
J'entends ta Lalagé, je vois ſon doux ſourire ;
Je n'oſe te parler de ton Ligurinus ;
Mais j'aime ton Mécène, & ris de Catius.
Je vois de tes rivaux l'importune phalange
Sous tes traits redoublés enterrés dans la fange.
Que pouvaient contre toi ces ſerpents ténébreux ?
Mécène & Pollion te défendaient contre eux.
Il n'en eſt pas ainſi chez nos Welches modernes.

Un vil tas de grimauts, de rimeurs ſubalternes,
A la Cour quelquefois ont trouvé des prôneurs ;
Ils font dans l'antichambre entendre leurs clameurs.
Souvent en balayant dans une ſacriſtie,
Ils traitent un grand Roi d'hérétique & d'impie.
L'un dit que mes écrits à Cramer (2) bien vendus

(2) Parmi les calomnies dont on a régalé l'auteur ſelon l'uſage établi, on a imprimé dans vingt libelles qu'il avait gagné quatre ou cinq cent mille francs à vendre ſes ouvrages. C'eſt beaucoup. Mais auſſi d'autres Ecrivains ont aſſuré qu'après ſa mort ſes écrits n'auraient plus de débit, & cela les conſole.

Ont fait dans mon épargne entrer cent mille écus.
L'autre que j'ai traité la Genèſe de fable,
Que je n'aime point Dieu, mais que je crains le Diable.
Soudain Fréron l'imprime; & l'Avocat Marchand (3)
Prétend que je ſuis mort, & fait mon teſtament.
Un autre moins plaiſant, mais plus hardi fauſſaire
Avec deux faux témoins s'en va chez un Notaire,
Au mépris de la langue, au mépris de la hart
Rédiger mon ſymbole en patois ſavoyard. (4)

Ainſi, lorſqu'un pauvre homme au fond de ſa chaumière
En dépit de Tiſſot (5) finiſſait ſa carrière,

---

(3) Marchand, Avocat de Paris, s'eſt amuſé à faire le prétendu teſtament de l'auteur, & pluſieurs perſonnes y ont été trompées.

(4) Il y eut en effet le 15 Avril 1769 une déclaration faite par devant Notaire, d'une prétendue profeſſion de foi, que des poliſſons inconnus diſaient avoir entendu prononcer. Les fauſſaires qui rédigèrent cette pièce écrite d'un ſtile ridicule, ne pouſſèrent pas leur inſolence juſqu'à prétendre qu'elle fut ſignée par l'auteur.

(5) Célèbre Médecin de Lauſanne, capitale du pays Roman.

On vit avec ſurpriſe une troupe de rats
Pour lui ronger les pieds ſe gliſſer dans ſes draps.

Chaſſons loin de chez moi tous ces rats du Parnaſſe ;
Jouïſſons, écrivons, vivons mon cher Horace.
J'ai déja paſſé l'âge où ton grand protecteur
Ayant joué ſon role en excellent acteur,
Et ſentant que la mort aſſiégeait ſa vieilleſſe,
Voulut qu'on l'applaudit lorſqu'il finit ſa pièce.
J'ai vécu plus que toi, mes vers dureront moins ;
Mais au bord du tombeau je mettrai tous mes ſoins
A ſuivre les leçons de ta philoſophie,
A mépriſer la mort en ſavourant la vie,
A lire tes écrits pleins de grace & de ſens,
Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les ſens.

Avec toi l'on apprend à ſouffrir l'indigence,
A jouir ſagement d'une honnête opulence,
A vivre avec ſoi-même, à ſervir ſes amis,
A ſe moquer un peu de ſes ſots ennemis,
A ſortir d'une vie ou triſte ou fortunée
En rendant grace aux Dieux de nous l'avoir donnée.

Auſſi, lorſque mon poulx inégal & preſſé
Feſait peur à Tronchin près de mon lit placé,
Quand la vieille Atropos aux humains ſi ſévère

Approchait ces ciseaux de ma trame legère,
Il a vu de quel air je prenais mon congé.
Il sait si mon esprit, mon cœur était changé.
Hubert (6) me faisait rire avec ses pasquinades;
Et j'entrais dans la tombe au son de ses aubades.

Tu dus finir ainsi. Tes maximes, tes vers,
Ton esprit juste & vrai, ton mépris des enfers, (7)
Tout m'assure qu'Horace est mort en honnête homme.
Le moindre citoyen mourait ainsi dans Rome.
Là, jamais on ne vit Mr. l'Abbé Grizel
Ennuyer un malade au nom de l'Eternel,
Et fatiguant en vain ses oreilles lassées
Troubler d'un sot effroi ses dernières pensées.

Voulant réformer tout, nous avons tout perdu.
Quoi donc! un vil mortel un ignorant tondu,
Au chevet de mon lit viendra sans me connaître
Gourmander ma faiblesse & me parler en maître!

---

(6) Neveu de la célèbre Mademoiselle Hubert, auteur *de la religion essentielle à l'homme*, livre très profond. Mr. Hubert avait le talent de faire des portraits en caricature, & même de les faire en papier avec des ciseaux.

(7) On devait sans doute mépriser les enfers des Payens qui n'étaient que des fables ridicules, mais l'auteur ne méprise pas les enfers des chrétiens qui sont la vérité même constatée par l'Eglise.

Ne ſuis-je pas en droit de rabaiſſer ſon ton
En lui feſant moi-même un plus ſage ſermon?
A qui ſe porte bien qu'on prêche la morale.
Mais il eſt ridicule en notre heure fatale
D'ordonner l'abſtinence à qui ne peut manger.
Un mort dans ſon tombeau ne peut ſe corriger.
Profitons bien du tems ; ce ſont là tes maximes.

Cher Horace, plains moi de les tracer en rimes.
La rime eſt néceſſaire à nos jargons nouveaux,
Enfans demi polis des Normands & des Goths;
Elle flatte l'oreille, & ſouvent la céſure
Plaît, je ne ſais comment en rompant la meſure.
Des beaux vers pleins de ſens le lecteur eſt charmé.
Corneille, Deſpréaux & Racine ont rimé.
Mais j'apprens qu'aujourd'hui Melpomène propoſe
D'abaiſſer ſon cothurne & de parler en proſe.

RÉPONSE D'HORACE A MONSIEUR DE VOLTAIRE.

PAR Mr. DE LA H....

AU plus gai des vieillards, au plus grand des Poëtes,
A l'Orphée attendu dans nos belles retraites,
Des Champs Elyſiens, ſalut, paix & longs jours.

Tous nos morts beaux eſprits, hier en grand concours,
Sont venus m'annoncer ton Epitre charmante,
Du feu de ton printemps encore étincelante.
Car nous aimons tes vers, & toujours tes Ecrits
Ont charmé l'Elyſée auſſi bien que Paris.
Nous avons admiré ta Muſe octogénaire,
Son humeur enjouée & ſa marche légère.

Il n'eſt donné qu'à toi de croître à ſon déclin.
D'être au ſoir de ſes ans ce qu'on eſt au matin,
D'être un prodige en tout. Lachéſis étonnée,
Compoſant de tes jours la trame fortunée,
Voit leur brillant tiſſu, dont l'or devrait pâlir,
Rajeuni ſous ſes doigts, s'étendre & s'embellir.
Et comment, dans cet âge où la froide vieilleſſe
Ote à tous nos reſſorts leur flexible ſoupleſſe,
Ou les organes durs & les ſens engourdis,
Par un ſentiment prompt ne ſont plus avertis,
As-tu donc conſervé ce goût, cette harmonie,
Cette facilité, la grace du génie,
Ces mouvements, ces traits, ce naturel heureux,
Et des tons différens l'accord ingénieux?

Nous avions grand beſoin de cet Ecrit aimable,
Que nous daigne envoyer ta Muſe inépuiſable.
Vos modernes eſprits, vantés dans vos Journaux,
Avec peu de reſpect ont traité nos Héros.
Des ſoupers du Sophi (1) l'admirateur groteſque,
Hériſſant de grands mots ſon cyniſme burleſque,

(1) M. L** fameux par ſes métaphores, s'écrie quelque part avec un enthouſiaſme très plaiſant; *Vive le Sophi! vive le grand homme qui mange avec ſes amis! qui ſatisfait, par le plus délicieux de tous les mélanges, ſon appétit & ſon cœur!*

Inſulte Monteſquieu, dénigre Cicéron.
On écrit à Racine en ſtyle de Pradon.
Des dogmes de Queſnel un triſte proſélyte
En bourgeois du Marais a fait parler Tacite.
La Fontaine ſe plaint, que rêvant un beau jour
A** près de Pſyché crut remplacer l'Amour.
Deſpréaux, plus fâché qu'il ne put jamais l'être,
A ſu qu'Aliboron l'oſait nommer ſon maître (1).
Il ne s'attendait pas à ce ton familier :
Il ne veut point, dit-il, d'un ſi ſot écolier.
Il ne veut point ſur-tout de ce *plat Secrétaire*,
Sous un nom qu'il dément très mal-adroit fauſſaire.
Il oſe t'aſſurer, ſans trop de vanité,
Que ſon ſtile à ce point n'eſt pas encor gâté.

Mais moi, quoique ta main legère & délicate
Ait brûlé ſur ma tombe un encens qui me flatte,
Je pourrais cependant me plaindre un peu de toi.
Pourquoi me reprocher d'être flatteur d'un Roi (2)?

---

(1) Mr. Fréron qui aime beaucoup les figures de Rhétorique, quoiqu'il n'ait été que Régent de ſixième, répète ſouvent dans ſes feuilles, *Mânes de Deſpréaux ! O mon Maître !* &c.

(2) Le Gouvernement d'Auguſte fondé ſur les Loix, partagé avec le Sénat, conſervant toutes les formes républicaines, pouvait s'appeller *une Magiſtrature ſuprême*, bien plutôt qu'*une Royauté*. Ses ſucceſſeurs en firent un deſpotiſme abominable.

D'un Roi ! de ce nom ſeul mon ombre eſt offenſée ;
L'oreille d'un Romain en eſt toujours bleſſée.
Ce nom ſeul fit jadis ſous cent coups de poignard,
Au milieu du Sénat, tomber le grand Céſar.
Octave Triumvir fut un tyran coupable ;
Mais il fut quarante ans Magiſtrat équitable.
J'ai loué ſes vertus & non pas ſes forfaits.
Il fut mon bienfaiteur, je chantai ſes bienfaits ;
J'applaudis à ſes loix, je louai ſa police ;
Je célébrai, peut-être avec quelque juſtice,
Cet eſprit qui joignait tant de talents divers,
Qui commandait au monde, & ſe connut en vers.
Que dis-je ? il poſſéda cet art ſi difficile.
Que ſes vers ſont touchants, quand il pleure Virgile !
C'eſt un Dieu qui l'inſpire, ou bien c'eſt l'amitié :
Quel tribut par les Grands plus rarement payé ?
Trop heureux les mortels, quand leur maître eſt ſenſible,
Quand ſon orgueil eſt noble & n'eſt pas inflexible,
Qu'il aime les neufs Sœurs, leurs jeux & leurs concerts,
Le ſon de la louange eſt celui des beaux vers !
Qui veut être loué mérite un jour de l'être.

Qui l'a mieux ſçu que toi ? qui l'a mieux fait connaître ?

Quel homme vers la gloire & l'immortalité,
D'un plus rapide élan fut jamais emporté ?
Ton génie a voulu, dans ſes vaſtes ouvrages,
Embraſſer tous les arts, dominer tous les âges.
Par-tout il jette au loin des rayons éclatants,
Que n'éteindra jamais le long oubli des temps.
Les morts, tu le ſais bien, parlent ſans flatterie;
Ils ſont ſans préjugés, comme ſans jalouſie;
Et Voltaire vivant eſt jugé dans ces lieux,
Comme il doit l'être un jour par nos derniers neveux.
Français, Grec ou Romain, ici chacun t'admire:
A l'Elyſée en pleurs Racine a lu Zaïre;
Corneille a cru revivre en écoutant Brutus;
Sophocle & Cicéron, embellis & vaincus,
Se retrouvent plus grands ſous ton pinceau tragique,
Et ta Jeanne a charmé le Chantre d'Angélique.
Plutarque revoyant la liſte de ſes Rois,
Cherche à qui comparer ton Héros Suédois.
Que tes vers ont flatté le bon goût de Virgile !
Souvent avec Homère il parle de ton ſtyle:
Ils diſent qu'en effet, pour les vaincre tous deux,
Il ne t'a rien manqué que leur langue & leurs Dieux.

J'ai moins écrit que toi, j'ai voulu moins de gloire.

J'arrivai moins brillant au Temple de Mémoire.
J'aimai les voluptés, les jeux & le loisir :
J'eus des moments d'étude, & des jours de plaisir.
Né sous un Ciel heureux, j'en sentis l'influence :
J'abandonnai ma vie à la molle indolence ;
Et mon goût pour les Arts, mes faciles talents,
Variaient mon bonheur & servaient mes penchants.
Je reçus Apollon comme on reçoit à table
Un ami qui nous plaît, un convive agréable,
Non comme un Maître dur qui se fait obéir.
Il vint charmer ma vie, & non pas l'asservir.
Souvent à Tivoli, dans mon champêtre asyle,
Ou sous le frais abri des bois de Lucrétile,
Quand j'attendais Glycère au déclin d'un beau jour,
Couché sur des carreaux disposés pour l'amour,
Tandis que la vapeur des parfums d'Arabie
Pénétrait & mes sens & mon ame amollie ;
Qu'au loin, des instruments l'accord mélodieux
Portait à mon oreille un bruit voluptueux ;
Alors dans les transports d'un aimable délire,
Inspiré tout-à-coup je demandais ma lyre.
Je chantais l'espérance & les doux souvenirs,
Le doux refus qui trompe & nourrit les desirs,
La piquante gaieté, la naïve tendresse.
Je vis dans l'Art des vers que nous apprit la Grèce,

Un langage enchanteur dans l'Olympe inventé,
Fait pour parler aux Dieux ou bien à la Beauté.

Quelquefois, élevant ma voix & ma penſée,
Emule audacieux de Pindare & d'Alcée,
Je montai dans l'Olympe ouvert à mes accents;
Ou, choqué des travers & des vices du temps,
J'exerçai ſur les ſots ma gaieté ſatyrique :
J'eſquiſſai même un jour un Code poëtique.
Mais la gloire & les arts ne bornaient point mes vœux ;
Le plaiſir fut toujours le premier de mes Dieux.

Octave, qui goûta mon heureux caractère,
M'offrit auprès de lui le rang de Secrétaire.
Je refuſai ſon offre ; il n'en fut point bleſſé.
Accueilli dans ſa Cour, à ſa table placé,
Je ne lui voulus point aſſujettir ma vie :
Il aurait dérobé mes moments à Lydie,
A Philis, à Chloé, qui valaient mieux que lui :
L'eſclavage bientôt eût amené l'ennui.
J'aimais beaucoup Octave, & plus l'indépendance.

Voltaire, je le ſais, eut plus de complaiſance;
A la Cour autrefois il attacha ſon ſort.
Nous connaiſſons ici ton *Salomon du Nord*,
Et ſa proſe éloquente, & ſes rimes hardies.
D'Argens, qu'il déſolait par ſes plaiſanteries,

Ne nous vanta pas moins ſon ton, ſes agréments,
Sa chère un peu guerriere & ſes ſoupers charmants;
Où ceſſant d'être Roi, pour être plus aimable,
Laiſſait la Liberté préſider à ſa table,
Frédéric n'avait plus d'ennemis que les ſots,
Et même contre lui permettait les bons mots.
Il avait bien raiſon; dans le rang qu'il occupe,
Faut-il de ſa grandeur être toujours la dupe?
De la ſocieté perdre tous les appas?
L'étiquette eſt l'eſprit de ceux qui n'en ont pas.
La dignité ſouvent maſque l'inſuffiſance;
On s'enferme avec art dans un noble ſilence:
Mais qui ſait bien répondre, encourage à parler.

Vos jours étaient ſi beaux! qui pouvait les troubler?
C'eſt donc ce Maupertuis, ce bizarre génie,
Géomètre chagrin que tourmentait l'envie;
Qui, des biens & des maux ſombre calculateur,
Jadis ſi triſtement nous parla du bonheur?
Il fut jaloux & vain: mais, pardonne à ſes mânes.
Pardonne à ce ramas de détracteurs profanes,
Dont le nom par toi ſeul, juſqu'à nous eſt venu.
Quant à Monſieur Fréron, il nous eſt plus connu:
Au *Bedlam* (1) de Pluton fuſtigés par Mégère,

(1) Nom de l'*Hôpital des Fous* de Londres.

Viſé, Gâcon, Zoïle, attendent leur confrère.
Quel ſiècle n'a pas vu de ces obſcurs pédants,
Condamnés au malheur de haïr les talents,
Qui flattent tour-à-tour l'envie & la ſottiſe?
Quelquefois on les lit; toujours on les mépriſe.
Laiſſe ces vils ſerpents qui ſiffient ſur tes pas:
Alors que Linus chante, on ne les entend pas.
Et qui n'adore point ta muſe enchantereſſe?
Tu crains d'être au deſſous de Rome & de la Grèce,
De vivre moins que moi dans la poſtérité:
C'eſt bien là d'un Français l'aimable urbanité.
Jadis, je l'avouerai, j'eus moins de modeſtie,
Je promis à mes vers une éternelle vie:
Et ſi j'en crois les tiens, je me ſuis peu mépris.
Mon nom eſt sûr de vivre alors que tu m'écris.
Tu m'as cité ſouvent: c'eſt mon plus bel éloge.

Mais toi qui, des confins du pays Allobroge
Sais occuper l'Europe attentive à tes chants,
Eſt-ce à toi de douter, dans tes ſuccès brillants,
Du pouvoir d'une langue à jamais conſacrée,
Dont tu pourrais toi ſeul garantir la durée?
Ah! trop heureux Français! vous faites plus que nous.
Quand la terre aſſervie était à nos genoux,
La langue des Vainqueurs devint celle du monde:
En chefs-d'œuvre des arts la France plus féconde,

Par

Par l'attrait des talents, par le charme des vers,
Sans l'avoir ſubjugué, régne ſur l'univers.
Vos drames éloquents, honneur de Melpomène,
Monuments qui manquaient à la grandeur Romaine,
Charment vingt nations avides d'en jouir;
Et vos voiſins jaloux vous doivent leur plaiſir.
Faut-il à votre gloire encore un nouveau titre?
Des intérêts des Rois votre langue eſt l'arbitre:
Diſputant contre Orlof, l'Orateur du Divan,
Oſman plaide en français les droits de ſon Sultan;
Et dans Fokiani, le Turc & la Ruſſie
Décident en français des deſtins de l'Aſie.

A tant de gloire encor que peut-on ajouter?
Qu'on la maintienne au moins, en ſachant t'imiter
Qu'on ſe garde à jamais de bannir de la ſcène
Ce langage des Dieux qu'adopta Melpomène.
Pour la premiére fois je t'écris dans le tien;
Daigne d'un étranger excuſer l'entretien:
Et ſi j'ai bégayé la langue de Voltaire,
Je vais le lire encor pour apprendre à mieux faire.

ÉPITRE

A L'AUTEUR

DU NOUVEAU LIVRE

DES TROIS IMPOSTEURS.

INsipide écrivain qui crois à tes lecteurs
Préſenter les portraits de tes trois impoſteurs, (1)
D'où vient que ſans eſprit tu fais le quatrième?
Pourquoi pauvre ennemi de l'eſſence ſuprême,
Confonds-tu Mahomet avec le Créateur;
Et les œuvres de l'homme avec Dieu ſon auteur?...
Corrige le valet, mais reſpecte le maître;
Dieu ne doit point pâtir des ſottiſes du prêtre:
Reconnaiſſons ce Dieu quoique très mal ſervi.
De lézards & de rats mon logis eſt rempli,
Mais l'architecte exiſte; & quiconque le nie
Sous le manteau du ſage eſt atteint de manie.
Conſulte Zoroaſtre, & Licurgue & Solon,
Et le martyr Socrate & le grand Cicéron;
Ils ont adoré tous un Maître, un Juge, un Père.
Ce ſiſtème ſublime à l'homme eſt néceſſaire.
C'eſt le ſacré lien de la ſocieté,

Le premier fondement de la ſainte équité,
Le frein du ſcélerat, l'eſpérance du juſte.
Si les cieux dépouillés de ſon empreinte auguſte
Pouvaient ceſſer jamais de le manifeſter,
Si Dieu n'exiſtait pas, il faudrait l'inventer.
Que le ſage l'annonce; & que les Rois le craignent.
Rois, ſi vous m'opprimez, ſi vos grandeurs dédaignent
Les pleurs de l'innocent que vous faites couler,
Mon vengeur eſt au ciel: apprenez à trembler.
Tel eſt au moins le fruit d'une utile croyance.
Mais toi, raiſonneur faux, dont la triſte imprudence
Dans le chemin du crime oſe les raſſurer,
De tes beaux argumens quel fruit peux-tu tirer?...
Tes enfans à ta voix ſeront-ils plus dociles?
Tes amis au beſoin plus ſûrs & plus utiles:
Ta femme plus honnête, & ton nouveau fermier.
Pour ne pas croire en Dieu va-t-il mieux te payer?
Ah! laiſſons aux humains la crainte & l'eſpérance.
Tu m'objectes en vain l'hypocrite inſolence
De ces fiers charlatans aux honneurs élevés,
Nouris de nos travaux, de nos pleurs abreuvés;
Des Céſars avilis la grandeur uſurpée,
Un prêtre au Capitole où triompha Pompée,
Des faquins en ſandale excrément des humains,
Trempant dans notre ſang leurs déteſtables mains;

Cent villes à leur voix couvertes de ruines,
Et de Paris ſanglant les horribles matines.
Je connais mieux que toi ces affreux monumens;
Je les ai ſous ma plume expoſés cinquante ans.
Mais de ce fanatiſme ennemi formidable,
J'ai fait adorer Dieu quand j'ai vaincu le diable.
Je diſtinguai toujours de la religion
Les malheurs qu'aporta la ſuperſtition.
L'Europe m'en ſçut gré; vingt têtes couronnées
Daignèrent applaudir mes veilles fortunées,
Lorſque l'Abbé *François* (2) m'injuriait en vain.

J'ai fait plus en mon tems que Luther & Calvin.
On les vit oppoſer par une erreur fatale
Les abus aux abus, le ſcandale au ſcandale;
Parmi les factions ardents à ſe jetter
Ils condamnaient le Pape, & voulaient l'imiter.
L'Europe par eux tous fut longtems déſolée.
Ils ont troublé la terre & je l'ai conſolée.
J'ai dis aux diſputans, l'un ſur l'autre acharnés,
Ceſſez impertinents, ceſſez infortunés;
Très ſots enfans de Dieu, chériſſez vous en frères:
Et ne vous mordez plus pour d'abſurdes chimères.
Les gens de bien m'ont cru: les fripons écraſés
En ont pouſſé des cris du ſage mépriſés;
Et dans l'Europe enfin l'heureux tolérantiſme,
De tout eſprit bien fait devient le catéchiſme.

Je vois venir de loin ces tems, ces jours ſereins,
Où la Philoſophie éclairant les humains,
Doit les conduire en paix aux pieds du commun maître.
Le fanatiſme affreux tremblera d'y paraître:
On aura moins de dogme avec plus de vertu.

Si quelqu'un d'un emploi veut être revêtu,
Il n'amènera plus deux témoins à ſa ſuite, (3)
Jurer quelle eſt ſa foi, mais quelle eſt ſa conduite.
A l'attrayante ſœur d'un gros bénéficier,
Un amant Huguenot poura ſe marier.
Des tréſors de Lorette amaſſés pour Marie,
On verra l'indigence habillée & nourie.
Les enfants de Sara, que nous traitons de chiens,
Mangeront du jambon fumé par des Chrétiens.
Le Turc ſans s'informer ſi l'Iman lui pardonne,
Chez l'Abbé Tamponet ira boire en Sorbonne. (4)
Mes neveux ſouperont ſans rancune & gayement,
Avec les héritiers des frères Pompignan.
Ils pouront pardonner au pincé la Blétrie (5)
D'avoir coupé trop tôt la trame de ma vie.
Entre les beaux eſprits on verra l'union;
Mais qui poura jamais ſouper avec Fréron? (6)

NOTES SUR L'EPITRE DES TROIS IMPOSTEURS.

(1) *Crayonner les portraits de tes trois impoſteurs.* Ce livre des trois impoſteurs eſt un très mauvais ouvrage, plein d'un athéiſme groſſier, ſans eſprit & ſans philoſophie.

(2) *Lorſque l'Abbé François m'injuriait en vain.* L'Abbé François eſt le même écrivain dont il eſt parlé dans l'épitre à Mr. d'Alembert; c'eſt un chien de baſſe cour qui aboye; & qui aurait voulu mordre.

(3) *Il n'aménera plus deux témoins à ſa ſuite.* En France pour être reçu Procureur, Notaire, Greffier, il faut deux témoins, qui dépoſent de la catholicité du récipiendaire.

(4) *Chez l'Abbé Tamponet ira boire en Sorbonne.* Tamponet était en effet docteur de Sorbonne.

(5) *Ils pouront pardonner au pincé la Blétrie.* La Blétrie à fait une vie de Julien qui a eu du ſuccès, mais ſa traduction de Tite-Live a paru d'un ſtile ridicule. Il avait apparemment fait paſſer notre auteur pour mort.

(6) *Mais qui pourra jamais ſouper avec Fréron?* Notre auteur ſe plaît à mettre Fréron partout. Il ne fallait pas que ce Fréron l'attaquât, & ſe jouât à ſon maître.

AVIS

AVIS
DE L'EDITEUR.

UNe Copie corrigée & augmentée de la Loi Naturelle nous étant parvenue, nous avons cru faire plaiſir aux amateurs de réimprimer ce Poëme.

Il fut autrefois condamné par les intrigues d'un convulſionaire. En effet cet ouvrage était ſage, utile au genre humain, & agréable aux gens de goût.

De plus, il était dédié à un Roi philoſophe, législateur, hiſtorien de ſa patrie, le premier homme de l'Europe pour la tactique qu'il enſeigna par la théorie & par les faits, enfin poëte diſtingué dans une langue qui n'eſt pas la ſienne. Il fallait bien que des pédants inſolents & fanatiques oſaſſent le proſcrire.

Comme nous ſavons que ce Souverain très ſupérieur à Auguſte par ſes talents, quoique très inférieur par l'étendue de ſa puiſſance, a conſervé une correſpondance littéraire avec nôtre Auteur, nous avons cru ne point manquer de reſpect à l'un, & ne point déplaire à l'autre en plaçant ici ce Poëme intéreſſant que l'amour de la vérité

à dédié autrefois au génie, & qui a fait heurler le Gazetier Eccléſiaſtique dans ſon repaire.

La Religion Naturelle eſt faite pour être jointe à la Tragédie des loix de Minos, l'une eſt le commentaire de l'autre. Cette Tragédie étale les horreurs de l'eſprit humain perverti par le fanatiſme; & ce Poëme fait pour le Roi de Pruſſe il y a plus de vingt années, montre les avantages de l'eſprit humain éclairé par la raiſon, & guidé par cette ſage tolérance, l'unique lien de la ſocieté & la première conſolation des hommes, par cette tolérance contre laquelle les plus imbéciles fanatiques n'oſent plus aujourd'hui s'élever, grace aux écrits de nôtre Auteur.

LA LOI NATURELLE,

POÈME

EN QUATRE PARTIES.

AU ROI DE PRUSSE.

EXORDE.

O Vous, dont les exploits, le règne & les ouvrages (*)
Deviendront la leçon des héros & des ſages,

(*) Nous ſavons que ce Poëme, qu'on regarde comme le meilleur ouvrage de notre Auteur, fut fait vers l'an 1751, chez madame la Margrave de Bareith, ſœur du Roi de Pruſſe. Je ne ſais quels pédants eurent depuis l'atrocité imbécile de le condamner. Ces vils tirans de l'eſprit qui avaient alors trop de crédit, ont été punis depuis de toutes leur inſolences.

Qui voyez d'un même œil les caprice du ſort,
Le trône, & la cabane, & la vie & la mort;
Philoſophe intrépide, affermiſſez mon ame,
Couvrez-moi des rayons de cette pure flâme,
Qu'allume la raiſon, qu'éteint le préjugé.
Dans cette nuit d'erreurs où le monde eſt plongé,
Apportons, s'il ſe peut, une faible lumière.
Nos premiers entretiens, notre étude première,
Etaient, je m'en ſouviens, Horace avec Boileau.
Vous y cherchiez le vrai, vous y goûtiez le beau:
Quelques traits échapés d'une utile morale,
Dans leurs piquants écrits brillent par intervalle.
Pope a creuſé dit-on, ce qu'ils ont effleuré.
D'un eſprit plus hardi, d'un pas plus aſſuré,
Il porta le flambeau dans l'abîme de l'être,
Et l'homme avec lui ſeul apprit à ſe connaître.
L'art des vers en effet utile au genre-humain.
S'il eſt ſouvent frivole, eſt quelquefois divin.
Qu'importe aux bons eſprits que le flateur d'Octave
Paraſite diſcret, non moins qu'adroit eſclave,
Du lit de ſa Glycère, ou de Ligurinus,
En proſe meſurée inſulte à Criſpinus?
Que Boileau répandant plus de ſel que de grace,
Veuille outrager Quinault, penſe avilir le Taſſe;
Qu'il peigne de Paris les triſtes embarras,
Ou qu'il décrive en vers un fort mauvais repas?
Il faut d'autres objets à votre intelligence.

De l'eſprit qui vous meut vous rechercher l'eſſence,
Son principe, ſa fin, mais ſurtout ſon devoir.
Voyons ſur ce grand point ce qu'on a pû ſavoir;
Ce que l'erreur fait croire aux docteurs de vulgaire,
Et ce que vous inſpire un Dieu qui vous éclaire.
Dans le fond de nos cœurs il faut chercher ſes traits :
Si Dieu n'eſt pas dans nous, il n'exiſta jamais.
Ne pouvons-nous trouver l'auteur de notre vie
Qu'au labyrinthe obſcur de la théologie ?
Origène & Jean Scot ſont chez vous ſans crédit:
La nature en ſait plus qu'ils n'en ont jamais dit.
Ecartons ces romans qu'on appelle ſyſtèmes;
Et pour nous élever deſcendons dans nous-mêmes.

PREMIERE PARTIE.

DIEU *a donné aux hommes les idées de la juſtice, & la conſcience pour les avertir, comme il leur a donné tout ce qui leur eſt néceſſaire. C'eſt là cette loi naturelle ſur laquelle la religion eſt fondée. C'eſt ce ſeul principe qu'on dévelope ici. L'on ne parle que de la loi naturelle, & non de la religion & de ſes auguſtes myſtères.*

SOit (*) qu'un être inconnu, par lui ſeul exiſtant,
Ait tiré depuis peu l'univers du néant,
Soit qu'il ait arrangé la matière éternelle;
Qu'elle nage en ſon ſein, ou qu'il règne loin d'elle;
Que l'ame, ce flambeau ſouvent ſi ténébreux,
Ou ſoit un de nos ſens, ou ſubſiſte ſans eux:
Vous êtes ſous la main de ce maître inviſible.

Mais du haut de ſon trône obſcur, inacceſſible,
Quel hommage, quel culte exige-t-il de vous?
De ſa grandeur ſuprême indignement jaloux,
Des louanges, des vœux, flatent-ils ſa puiſſance?
Eſt-ce le peuple altier, conquérant de Biſance,

(*a*) Voyez la note à la fin du Poëme.

Le tranquille Chinois, le Tartare indomté,
Qui connait ſon eſſence, & ſuit ſa volonté?
Différens dans leurs mœurs, ainſi qu'en leur hommage,
Ils lui font tenir tous un différent langage.
Tous ſe ſont donc trompés. Mais détournons les yeux
De cet impur amas d'impoſteurs odieux: (*)
Et ſans vouloir ſonder, d'un regard téméraire,
De la loi des chrétiens l'ineffable myſtère,
Sans expliquer en vain ce qui fut révélé,
Cherchons par la raiſon ſi Dieu n'a point parlé.

La nature a fourni d'une main ſalutaire
Tout ce qui dans la vie à l'homme eſt néceſſaire,
Les reſſorts de ſon ame, & l'inſtinct de ſes ſens.
Le ciel à ſes beſoins ſoumet les élémens.
Dans les plis du cerveau la mémoire habitante
Y peint de la nature une image vivante.
Chaque objet de ſes ſens prévient ſa volonté.
Le ſon dans ſon oreille eſt par l'air apporté.
Sans efforts & ſans ſoins ſon œil voit la lumière.
Sur ſon Dieu, ſur ſa fin, ſur ſa cauſe première
L'homme eſt-il ſans ſecours à l'erreur attaché?

(*) Il faut diſtinguer Confutzée, qui s'en eſt tenu à la religion naturelle, & qui a fait tout ce qu'on peut faire ſans révélation.

Quoi ! le monde eſt viſible, & Dieu ſerait caché !
Quoi ! le plus grand beſoin que j'aye en ma miſère,
Eſt le ſeul qu'en effet je ne peux ſatisfaire !
Non : le Dieu qui m'a fait, ne m'a point fait en vain.
Sur le front des mortels il mit ſon ſceau divin.
Je ne puis ignorer ce qu'ordonna mon maître ;
Il m'a donné ſa loi, puiſqu'il m'a donné l'être.
Sans doute il a parlé ; mais c'eſt à l'univers.
Il n'a point de l'Egypte habité les déſerts,
Delphes, Delos, Ammon, ne ſont pas ſes aſyles,
Il ne ſe cacha point aux antres des Sybilles ;
La morale uniforme en tout tems, eu tout lieu,
A des ſiècles ſans fin parle au nom de ce Dieu.
C'eſt la loi de Trajan, de Socrate, & la vôtre.
De ce culte éternel la nature eſt l'apôtre,
Le bon ſens la reçoit, & les remords vengeurs.
Nés de la conſcience, en ſont les défenſeurs :
Leur redoutable voix partout ſe fait entendre.
Penſez-vous en effet que ce jeune Alexandre,
Auſſi vaillant que vous, mais bien moins modéré,
Teint du ſang d'un ami trop inconſidéré,
Ait pour ſe repentir conſulté des augures ?
Ils auraient dans leurs eaux lavé ſes mains impures ;
Ils auraient à prix d'or abſous bientôt le roi.
Sans eux, de la nature il écouta la loi ;
Honteux, déſeſpéré d'un moment de furie,
Il ſe jugea lui-même indigne de la vie.
Cette loi ſouveraine à la Chine, au Japon,

Inſpira Zoroaſtre, illumina Solon.
D'un bout du monde à l'autre elle parle, elle crie;
ADORE UN DIEU, SOIT JUSTE, ET CHÉRIS TA PATRIE.
Ainſi le froid Lappon crut un être éternel.
Il eut de la juſtice un inſtinct naturel;
Et le nègre vendu ſur un lointain rivage,
Dans les nègres encor aima ſa noire image.
Jamais un parricide, un calomniateur,
N'a dit tranquillement, dans le fond de ſon cœur:
„ Qu'il eſt beau, qu'il eſt doux d'accabler l'innocence,
„ De déchirer le ſein qui nous donna naiſſance!
„ Dieu juſte, Dieu parfait! que le crime a d'appas!
Voilà ce qu'on dirait, mortels, n'en doutez pas,
S'il n'était une loi terrible, univerſelle,
Que reſpecte le crime en s'élevant contre elle.
Eſt-ce nous qui créons ces profonds ſentimens?
Avons-nous fait notre ame? avons-nous fait nos ſens!
L'or qui nait au Pérou, l'or qui nait à la Chine,
Ont la même nature, & la même origine:
L'artiſan les façonne, & ne peut les former.
Ainſi l'être éternel, qui nous daigne animer,
Jetta dans tous les cœurs une même ſemence.
Le ciel fit la vertu, l'homme en fit l'apparence.
Il peut la revêtir d'impoſture & d'erreur:
Il ne peut la changer; ſon juge eſt dans ſon cœur

SECONDE PARTIE.

Réponſe aux objections contre les principes d'une morale univerſelle. Preuve de cette vérité.

J'Entends avec Cardan, Spinoſa qui murmure.
Ces remords, me dit-il, ces cris de la nature,
Ne ſont que l'habitude, & les illuſions,
Qu'un beſoin mutuel inſpire aux nations.

Raiſonneur malheureux; ennemi de toi-même,
D'où nous vient ce beſoin? pourquoi l'être ſuprême
Mit-il dans notre cœur à l'intérêt porté
Un inſtinct qui nous lie à la ſociété?
Les loix que nous faiſons, fragiles, inconſtantes,
Ouvrages d'un moment, ſont partout différentes.
Jacob chez les Hébreux put épouſer deux ſœurs;
David, ſans offenſer la décence & les mœurs,
Flatta de cent beautés la tendreſſe importune;
Le pape au vatican n'en peut careſſer une.
Là, le père à ſon gré choiſit ſon ſucceſſeur;
Ici, l'heureux ainé de tout eſt poſſeſſeur.
Un Polaque à mouſtache, à la démarche altière,
Peut arrêter d'un mot ſa république entière.
L'empereur ne peut rien ſans ſes chers électeurs.

L'An-

L'Anglais a du crédit, le pape a des honneurs :
Uſages, intérêts, culte, loix, tout diffère :
Qu'on ſoit juſte, il ſuffit, le reſte eſt arbitraire. (*)

Mais tandis qu'on admire & ce juſte & ce beau,
Londre immole ſon roi par la main d'un bourreau.
Du Pape Borgia le bâtard ſanguinaire
Dans les bras de ſa ſœur aſſaſſine ſon frère.
Là, le froid Hollandais devient impétueux,
Il déchire en morceaux deux frères vertueux.
Plus loin la Brinvilliers, dévote avec tendreſſe,
Empoiſonne ſon père en courant à confeſſe.
Sous le fer du méchant le juſte eſt abattu.

Hé bien! conclurez-vous qu'il n'eſt point de vertu?
Quand des vents du midi les funeſtes haleines
De ſemences de mort ont inondé nos plaines,
Direz-vous que jamais le ciel en ſon courroux
Ne laiſſa la ſanté ſéjourner parmi nous?
Tous les divers fléaux dont le poids nous accable,
Du choc des élémens effet inévitable,
Des biens que nous goûtons corrompent la douceur;

(*) Il eſt évident que cet *arbitraire* ne regarde que les choſes d'inſtitution, les loix civiles, la diſcipline, qui changent tous les jours ſelon le beſoin & ſelon la prudence des chefs de l'Egliſe. Voyez la Note à la fin de ce 2d. Chant.

Mais tout eſt paſſager, le crime & le malheur.
De nos deſirs fougueux la tempete fatale
Laiſſe au fond de nos cœurs la règle & la morale.
C'eſt une ſource pure: en vain dans ſes canaux
Les vents contagieux en ont troublé les eaux;
En vain ſur la ſurface une fange étrangère
Apporte en bouillonnant un limon qui l'altère;
L'homme le plus injuſte, & le moins policé,
S'y contemple aiſément quand l'orage eſt paſſé.
Tous ont reçu du ciel, avec l'intelligence,
Ce frein de la juſtice & de la conſcience.
De la raiſon naiſſante elle eſt le premier fruit;
Dès qu'on la peut entendre, auſſi-tôt elle inſtruit:
Contrepoids toûjours promt à rendre l'équilibre
Au cœur plein de déſirs, aſſervi, mais né libre,
Arme que la nature a mis entre notre main;
Qui combat l'intérêt par l'amour du prochain.
De Socrate en un mot c'eſt là l'heureux génie;
C'eſt là ce Dieu ſecret qui dirigeait ſa vie,
Ce Dieu qui juſqu'au bout préſidait à ſon ſort,
Quand il but ſans pâlir la coupe de la mort.
Quoi! cet eſprit divin n'eſt-il que pour Socrate?
Tout mortel a le ſien qui jamais ne le flate.
Néron cinq ans entiers fut ſoumis à ſes loix,
Cinq ans des corrupteurs il repouſſa la voix.
Marc-Aurèle appuyé ſur la philoſophie,
Porta ce joug heureux tout le tems de ſa vie.

Julien s'égarant dans ſa religion,
Infidèle à la foi, fidèle à la raiſon,
Scandale de l'égliſe, & des rois le modèle,
Ne s'écarta jamais de la loi naturelle.

On inſiſte, on me dit; L'enfant dans ſon berceau
N'eſt point illuminé par ce divin flambeau;
C'eſt l'éducation qui forme ſes penſées,
Par l'exemple d'autrui ſes mœurs lui ſont tracées;
Il n'a rien dans l'eſprit, il n'a rien dans le cœur;
De ce qui l'environne il n'eſt qu'imitateur;
Il répète les noms de devoir, de juſtice,
Il agit en machine: & c'eſt par ſa nourrice
Qu'il eſt Juif ou Payen, fidèle ou Muſulman,
Vétu d'un juſte-au-corps, ou bien d'un doliman.

Oui, de l'exemple en nous je ſais quel eſt l'empire.
Il eſt des ſentimens que l'habitude inſpire.
Le langage, la mode, & les opinions,
Tous les dehors de l'ame, & ſes préventions,
Dans nos faibles eſprits ſont gravés par nos pères,
Du cachet des mortels impreſſions légères.
Mais les premiers reſſorts ſont faits d'un autre main;
Leur pouvoir eſt conſtant, leur principe eſt divin.
Il faut que l'enfant croiſſe, afin qu'il les exerce;
Il ne les connait pas ſous la main qui le berce.

Le moineau dans l'inſtant qu'il a reçu le jour,
Sans plumes dans ſon nid peut-il ſentir l'amour?
Le renard en naiſſant va-t-il chercher ſa proie?
Les inſectes changeans, qui nous filent la ſoie,
Les eſſains bourdonnans de ces filles du ciel,
Qui paitriſſent la cire & compoſent le miel,
Si-tôt qu'ils ſont éclos forment-ils leur ouvrage?
Tout meurit par le tems, & s'accroit par l'uſage.
Chaque être a ſon objet; & dans l'inſtant marqué
Il marche vers le but par le ciel indiqué.

De ce but, il eſt vrai, s'écartent nos caprices.
Le juſte quelquefois commet des injuſtices.
On fuit le bien qu'on aime, on hait le mal qu'on fait.
De ſoi-même en tout tems quel cœur eſt ſatisfait?

L'homme (on nous l'a tant dit) eſt une énigme obſcure;
Mais en quoi l'eſt-il plus que toute la nature?
Avez-vous pénétré, philoſophes nouveaux,
Cet inſtinct ſûr & prompt qui ſert les animaux?
Dans ſon germe impalpable avez-vous pû connaître
L'herbe qu'on foule aux pieds, & qui meurt pour renaître?
Sur ce vaſte univers un grand voile eſt jetté;
Mais dans les profondeurs de cette obſcurité,

Si la raiſon nous luit, qu'avons-nous à nous plaindre?
Nous n'avons qu'un flambeau, gardons-nous de l'éteindre.

Quand de l'immenſité Dieu peupla les déſerts,
Alluma des ſoleils & ſouleva des mers;
Demeurez, leur dit-il, dans vos bornes preſcrites.
Tous les mondes naiſſans connurent leurs limites.
Il impoſa des loix à Saturne, à Vénus,
Aux ſeize orbres divers dans nos cieux contenus,
Aux élémens unis dans leur utile guerre,
A la courſe des vents, aux fléches du tonnerre,
A l'animal qui penſe, & né pour l'adorer,
Au vers qui nous attend, né pour nous dévorer.
Et vous avez l'audace en vos viſions folles,
Orgueilleux excréments du bourbier des écoles
D'ajouter vos décrets (*) aux volontés des cieux!
Imbécilles tirans qui nous parlez en dieux,
Vous commandez aux rois proſternez dans la poudre.
Ah l'inſecte rampant doit-il lancer la foudre!

(*) On ne doit entendre par ce mot *Décrets* que les opinions paſſagères des hommes qui veulent donner leurs ſentimens particuliers pour des loix générales.

GRANDE NOTE

DE L'EDITEUR, SUR CES VERS.

Qu'on ſoit juſte, il ſuffit, le reſte eſt arbitraire. (*)

Page 161 Ligne 3.

C'eſt-à-dire, il eſt arbitraire, il eſt égal pour le ſalut d'être dévot à St. François, ou à St. Dominique, d'aller en pélérinage à nôtre Dame de Lorette ou à nôtre Dame des neiges, d'avoir pour directeur un carme ou un capucin, de réciter le roſaire ou l'oraiſon des trente jours. Mais il n'eſt point arbitraire, il n'eſt point égal ſans doute, d'être Catholique apoſtolique romain, ou de ſervir Dieu dans une autre religion. Nous ſavons bien, nous l'avons dit & nous le confirmons avec plaiſir, que le Roi & la Reine d'Angleterre, la Chambre des Pairs & des Communes, en un mot les trois Royaumes & leurs Colonies, ſont damnés à toute éternité, puiſqu'ils ne ſont pas Catholiques apoſtolique romains; qu'il en eſt de même du Roi de Dannemark, du Roi de Suède, du Roi de Pruſſe, de l'Impératrice de Ruſſie, & de tous les

Monarques de la terre qui ſont hors de nôtre giron. Cette vérité eſt inconteſtable.

Cependant, frère Nonotte & frère Patouillet, ci-devant ſoi-diſant jéſuites, ſe ſont portés pour délateurs de nôtre modeſte Auteur, & ils l'ont déféré à Rome à Mr. le ſecrétaire des Brefs, comme nous l'avons dit. Ils l'ont accuſé d'avoir cru dans le fond de ſon cœur, qu'il était égal d'être jéſuite, ou janſeniſte, ou turc. Et comme ſouvent les puiſſances belligérantes ſont des trêves pour courir ſus à l'ennemi commun, ils ſe ſont réunis cette fois-ci pour accabler nôtre pauvre Auteur, qui voudrait que tous les hommes vécuſſent en frères, ſi faire ſe peut.

ADDITION DE L'AUTEUR.

Mr. le Maréchal de R******** me gronde toujours de ce que mes Commentateurs font revenir tant de fois ſur la ſcène l'ami Fréron, l'ami Patouillet & l'ami Nonotte. Mais je le ſuplie de conſidérer que je ſuis attaqué continuellement dans ce que j'ai de plus cher au monde, par des hommes de la plus profonde érudition, du plus grand mérite & du plus grand crédit, ſur qui l'univers a les yeux. Il eſt certain que ces grands hommes paſſeront à la poſtérité avec la théologie du reverend père Viret. Mon nom

ſera porté par eux peut-être dans deux jours, & pour deux jours au tribunal ſouverain de cette poſtérité. Il faut bien que j'aye un avocat. Damilaville & Thiriot avaient entrepris ma défenſe: ils ſont morts, & Dieu ſait où ils ſont. Il ne me reſte plus que l'avocat du diable.

Voici au fond dequoi il s'agit. Frère Nonotte a voulu me faire cuire en ce monde, comme on voulut faire cuire frère Guignard, frère Girard, frère Malagrida, frère Mathos, frère Aléxandre, & tant d'autres frères; & comme de fait on en a cuit quelques-uns. Non content de cette charité, il veut m'envoyer en enfer; & qui pis eſt, il veut que tous les ſiècles à venir lui donnent la préférence ſur moi. Ah! c'en eſt trop. Paſſe pour être damné.

Mais cette poſtérité équitable devant laquelle nous plaidons, que dira-t'elle de tout cela? rien.

NOTE DE L'EDITEUR.

Le reverend père Nonotte dont nôtre Auteur reconnait le crédit immenſe égal à ſon érudition, a été en effet régent de ſixième, & a même prêché dans quelques villages.

C'eſt lui qui releva toutes les erreurs groſſières de nôtre Auteur, & qui eut la généroſité de

vouloir lui vendre toute l'édition pour deux mille écus.

Il eſt vrai que le R. P. Nonotte ne ſavait pas que le fameux combat de St. Pierre & de St. Paul avec Simon le magicien à qui reſſuſciterait un parent de l'Empereur dans Rome, & à qui ferait les plus beaux tours, était un conte d'Abdias & de Marcel, répété par Hegeſippe, & longtemps après très indiſcrétement recueilli par Euſèbe.

Il ne ſavait pas que les Empereurs romains permettant des ſinagogues aux juifs dans Rome toléraient auſſi les chrétiens, & que Trajan en écrivant à Pline, *Il ne faut faire aucune recherche contre les chrétiens*, leur donnait par ces mots eſſentiels la permiſſion tacite d'exercer leur religion ſecretement; qu'en un mot Trajan n'était pas un exécrable perſécuteur comme ce bon jéſuite le repréſente.

Il eſt vrai que nôtre auteur ayant dit dans ſon hiſtoire générale, *L'ignorance ſe repréſente d'ordinaire Dioclétien comme un ennemi armé ſans ceſſe contre les fidèles*, ce jéſuite exact & officieux falſifie ainſi ce paſſage. *L'ignorance chrétienne* &c. pour faire des amis à nôtre auteur.

Il ne ſavait pas que le célèbre docteur Dupin

traite de fables ridicules les prétendus martires de St. Clément, de St. Ceſaire, de Ste. Domitile, de Ste. Hyacinte, de Ste. Eudoxie, de St. Eudoxe, de St. Romule, de St. Zenon, de St. Macaire, toutes fables, dit-il, qu'il faut mettre avec les martires des onze mille ſoldats & des onze mille vierges. (*page* 178 *tome* 2e.) le pauvre homme ne connaiſſait ni Dupin, ni Dodwel.

Il ne ſavait pas que quelques rois de la premiére race avaient eu pluſieurs femmes à la fois, comme ſon confrère Daniel l'avoue de Gontran, de Théodebert & de Clotaire ſecond. Il n'avait pas même lû Daniel.

Il ne ſavait même rien de l'hiſtoire de la confeſſion publique, & de la confeſſion ſecrette, quoiqu'il ſe fut mêlé de confeſſer des filles. Il ne ſavait pas l'hiſtoire de la Synaxe & de la Meſſe quoiqu'il l'eut dite.

Enfin pour abréger, il ne ſavait pas mieux la fable que la bible. Il dit dans ſon beau livre, page 360, pour excuſer ſes petites mépriſes, *je ſuis comme Poliphême, je m'écrie avec lui.*

Video meliora probo que deteriora ſequor.

Nous ne nions pas que le R. P. Nonotte n'ait quelque air de Poliphême, mais il le cite fort mal; & Mr. le ſecrétaire des Brefs très ſavant italien, qui a lû ſon Ovide, ſait très bien que ce n'eſt

pas Poliphême amant de Galatée qui dit *deteriora ſequor.*

Mr. Damilaville qui a daigné relever tant de ſotiſes de Nonotte, a dit, qu'il écrivit ſon libelle avec l'ignorance d'un prédicateur, l'effronterie d'un jéſuite, les falſifications continuelles d'un procureur de couvent, la perfidie & la ſcélérateſſe d'un délateur. Mais puiſque nôtre Auteur lui pardonne, je lui pardonne auſſi, & je me recommande à ſes prières.

TROISIEME PARTIE.

Que les hommes ayant pour la plûpart défiguré, par les opinions qui les diviſent, le principe de la religion naturelle qui les unit, doivent ſe ſupporter les uns les autres.

L'Univers eſt un temple où ſiège l'Eternel.
Là (*) chaque homme à ſon gré veut bâtir un autel.
Chacun vante ſa foi, ſes ſaints, & ſes miracles,
Le ſang de ſes martirs, la voix de ſes oracles.
L'un penſe, en ſe lavant cinq ou ſix fois par jour,
Que le ciel voit ſes bains d'un regard plein d'amour ;
Et qu'avec un prépuce on ne ſaurait lui plaire.
L'autre a du dieu Brama déſarmé la colère,
Et pour s'être abſtenu de manger du lapin,
Voit le ciel entr'ouvert, & des plaiſirs ſans fin.
Tous traitent leurs voiſins d'impurs & d'infidelles.
De chrétiens diviſés les infames querelles
Ont au nom du Seigneur apporté plus de maux,

(*) (Chaque homme) ſignifie clairement chaque particulier qui veut s'ériger en légiſlateur, & il n'eſt ici queſtion que des cultes étrangers, comme on l'a déclaré au commencement de la première partie.

Répandu plus de ſang, creuſé plus de tombeaux,
Que le prétexte vain d'une utile balance
N'a déſolé jamais l'Allemagne & la France.

Un doux inquiſiteur, un crucifix en main,
Au feu par charité fait jetter ſon prochain,
Et pleurant avec lui d'une fin ſi tragique,
Prend pour s'en conſoler ſon argent qu'il s'appli-
que,
Tandis que de la grace ardent à ſe toucher,
Le peuple en louant Dieu danſe autour du bucher.
On vit plus d'une fois, dans une ſainte yvreſſe,
Plus d'un bon catholique, au ſortir de la meſſe,
Courir ſur ſon voiſin pour l'honneur de la foi,
Lui crier, *Meurs, impie, ou penſe comme moi.*
Calvin & ſes ſupôts, guettés par la juſtice,
Dans Paris en peinture allèrent au ſuplice.
Servet fut en perſonne immolé par Calvin.
Si Servet dans Genève eût été ſouverain,
Il eût pour argument contre ſes adverſaires,
Fait ſerrer d'un lacet le cou des trinitaires.
Ainſi d'Arminius les ennemis nouveaux
En Flandre étaient martyrs, en Hollande bour-
reaux.

D'où vient que deux cents ans cette pieuſe rage
De nos ayeux groſſiers fut l'horrible partage?
C'eſt que de la nature on étouffa la voix;

C'eſt qu'à ſa loi ſacrée on ajouta des loix;
C'eſt que l'homme amoureux de ſon ſot eſclavage,
Fit dans ſes préjugés Dieu même à ſon image.
Nous l'avons fait injuſte, emporté, vain, jaloux,
Séducteur, inconſtant, barbare comme nous.

Enfin grace en nos jours à la philoſophie,
Qui de l'Europe au moins éclaire une partie,
Les mortels plus inſtruits en ſont moins inhumains:
Le fer eſt émouſſé, les buchers ſont éteints.
Mais ſi le fanatiſme était encor le maître,
Que ces feux étouffés ſeraient promts à renaître!

On s'eſt fait, il eſt vrai, le généreux effort
D'envoyer moins ſouvent ſes frères à la mort.
On brûle moins d'hébreux dans les murs de Lisbonne; (*)
Et même le Muphti, qui rarement raiſonne,
Ne dit plus aux chrétiens que le Sultan ſoumet,
Renonce au vin, barbare, & crois à Mahomet.
(**) Mais du beau nom de chien ce Muphti nous honore;

(*) On ne pouvait prévoir alors que les flammes détruiraient une partie de cette ville malheureuſe, dans laquelle on alluma trop ſouvent des buchers.

(**) Les Turcs appellent indifféremment les chrétiens *Infidèles* & *Chiens*.

Dans le fond des enfers il nous envoye encore.
Nous le lui rendons bien : nous damnons à la fois
Le peuple circoncis vainqueur de tant de rois,
Londres, Berlin, Stokholm, & Genève, & vous-même,
Vous êtes, ô grand roi ! compris dans l'anathème.
En vain par des bienfaits ſignalant vos beaux jours,
A l'humaine raiſon vous donnez des ſecours,
Aux beaux arts des palais, aux pauvres des aſyles,
Vous peuplez les déſerts, & les rendez fertiles.
De fort ſavans eſprit jurent ſur leur ſalut, (*)
Que vous êtes ſur terre un fils de Belzébut.

Les vertus des Payens étaient, dit-on, des crimes.

(*) On reſpecte cette maxime, *hors de l'égliſe point de ſalut*; mais tous les hommes ſenſés trouvent ridicule & abominable, que des particuliers oſent employer cette ſentence générale & comminatoire contre des hommes qui ſont leurs ſupérieurs & leurs maîtres en tout genre : les hommes raiſonnables n'en uſent point ainſi. L'archevêque Tillotſon aurait-il jamais écrit à l'archevêque Fénelon, *Vous êtes damné?* Et un roi de Portugal écrirait-il à un roi d'Angleterre qui lui envoye des ſecours, *Mon frère, vous irez à tous les diables?* La dénonciation des peines éternelles à ceux qui ne penſent pas comme nous, eſt une arme ancienne qu'on laiſſe ſagement repoſer dans l'arſenal, & dont il n'eſt permis à aucun particulier de ſe ſervir. (*Ancienne note.*)

Rigueur impitoyable! odieuſes maximes!
Gazettier clandeſtin, dont la platte acreté
Damne le genre-humain de pleine autorité,
Tu vois d'un œil ravi les mortels tes ſemblables,
Paîtris des mains de Dieu pour le plaiſir des diables.
N'ès-tu pas ſatisfait de condamner au feu
Nos meilleurs citoyens, Montagne & Monteſquieu?
Penſes-tu que Socrate, & le juſte Ariſtide,
Solon qui fut des Grecs & l'exemple & le guide,
Penſes-tu que Trajan, Marc-Aurèle, Titus,
Noms chéris, noms ſacrés, que tu n'as jamais lus,
Aux fureurs des démons ſont livrés en partage,
Par le Dieu bienfaiſant dont ils étaient l'image?
Et que tu ſeras, toi de rayons couronné,
D'un chœur de chérubins au ciel environné,
Pour avoir quelque tems, chargé d'une beſace,
Dormi dans l'ignorance, & croupi dans la craſſe?
Sois ſauvé, j'y conſens; mais l'immortel Newton,
Mais le ſavant Leibnitz, & le ſage Addiſſon,
Et ce Locke, en un mot, dont la main courageuſe(*b*)
A de l'eſprit humain poſé la borne heureuſe;
Ces eſprits qui ſemblaient de Dieu même éclairés,
Dans des feux éternels ſeront-ils dévorés?
Porte un arrêt plus doux, prens un ton plus modeſte; Ami;

(*b*) Voyez la note à la fin du Poëme.

Ami; ne prévien point le jugement céleſte;
Reſpecte ces mortels, pardonne à leur vertu.
Ils ne t'ont point damné, pourquoi les damnes-ut?
A la religion diſcrettement fidelle,
Sois doux, compatiſſant, ſimple, indulgent comme elle;
Et ſans noyer autrui ſonge à gagner le port:
Qui pardonne à raiſon, & la colère a tort.
Dans nos jours paſſagers de peines, de miſères,
Enfans du même Dieu, vivons du moins en frères,
Aidons-nous l'un & l'autre à porter nos fardeaux.
Nous marchons tout courbés ſous le poids de nos maux;
Mille ennemis cruels aſſiégent notre vie,
Toujours par nous maudite, & toujours ſi chérie:
Notre cœur égaré, ſans guide & ſans appui;
Eſt brûlé de déſirs, ou glacé par l'ennui;
Nul de nous n'a vécu ſans connaître les larmes,
De la ſocieté les ſecourables charmes
Conſolent nos douleurs au moins quelques inſtans:
Remède encor trop faible à des maux ſi conſtans.
Ah! n'empoiſonnons pas la douceur qui nous reſte.
Je crois voir des forçats dans un cachot funeſte,
Se pouvant ſecourir, l'un ſur l'autre acharnés,
Combattre avec les fers dont ils ſont enchaînés.

QUATRIEME PARTIE.

C'eſt au gouvernement à calmer les malheureuſes diſputes de l'école qui troublent la ſociété.

OUi, je l'entens ſouvent de votre bouche auguſte,
Le premier des devoirs, ſans doute, eſt d'être juſte;
Et le premier des biens eſt la paix de nos cœurs.
Comment avez-vous pû, parmi tant de docteurs,
Parmi ces différends que la diſpute enfante,
Maintenir dans l'état une paix ſi conſtante?
D'où vient que les enfans de Calvin, de Luther:
Qu'on croit de-là les monts bâtards de Lucifer,
Le Grec & le Romain, l'empeſé Quiétiſte,
Le Quakre au grand chapeau, le ſimple Anabatiſte,
Qui jamais dans leur loi n'ont pû ſe réunir,
Sont tous, ſans diſputer, d'accord pour vous bénir?
C'eſt que vous êtes ſage, & que vous êtes maître.

Si le dernier Valois, hélas! avait ſçu l'être,
Jamais un jacobin, guidé par ſon prieur,
De Judith & d'Aod fervent imitateur,
N'eût tenté dans St. Cloud ſa funeſte entrepriſe:

(*) Mais Valois aiguisa le poignard de l'église,
Ce poignard qui bientôt égorgea dans Paris,
Aux yeux de ses sujets, le plus grand des Henris.
Voilà le fruit affreux des pieuses querelles;
Toutes les factions à la fin sont cruelles;
Pour peu qu'on les soutienne, on les voit tout oser:
Pour les anéantir, il les faut mépriser.
Qui conduit des soldats peut gouverner des prêtres.

Un roi dont la grandeur éclipsa ses ancêtres,
Crut pourtant, sur la foi d'un confesseur Normand,
Jansénius à craindre, & Quesnel important;
Du sceau de sa grandeur il chargea leurs sotises.
De la dispute alors cent cabales éprises,
Cent bavards en fourure, avocats, bacheliers,
Colporteurs, capucins, jésuites, cordeliers,
Troublèrent tout l'état par leurs doctes scrupules:
(**) Le régent plus sensé les rendit ridicules:

(*) Il ne faut pas entendre par ce mot l'église catholique, mais le poignard d'un ecclésiastique, le fanatisme abominable de quelque gens d'église de ces tems-là, détestés par l'église de tous les tems.

(**) Ce ridicule si universellement senti par toutes les nations, tombe sur les grandes intrigues pour de petites choses, sur la haine acharnée de deux partis qui n'ont jamais pû s'entendre sur plus de quatre mille volumes imprimés.

Dans la pouſſiére alors on les vit tous rentrer.

L'œil du maître ſuffit, il peut tout opérer.
L'heureux cultivateur des préſens de Pomone,
Des filles du printems, des tréſors de l'automne,
Maître de ſon terrain, ménage aux arbriſſeaux
Les ſecours du ſoleil, de la terre & des eaux;
Par de légers appuis ſoutient leurs bras débiles,
Arrache impunément les plantes inutiles;
Et des arbres touffus, dans ſon clos renfermés,
Emonde les rameaux de la ſéve affamés.
Son docile terrain répond à ſa culture;
Miniſtre induſtrieux des loix de la nature,
Il n'eſt pas traverſé dans ſes heureux deſſeins;
Un arbre qu'avec peine il planta de ſes mains,
Ne prétend pas le droit de ſe rendre ſtérile:
Et du ſol épuiſé tirant un ſuc utile,
Ne va pas refuſer à ſon maître affligé
Une part de ſes fruits dont il eſt trop chargé.
Un jardiniier voiſin n'eut jamais la puiſſance
De diriger des cieux la maligne influence,
De maudire ſes fruits pendants aux eſpaliers,
Et de ſécher d'un mot ſa vigne & ſes figuiers.

Malheur aux nations dont les loix oppoſées
Embrouillent de l'état les rènes diviſées!
Le ſénat des Romains, ce conſeil de vainqueurs,
Préſidait aux autels, & gouvernait les mœurs,

Reſtraignait ſagement le nombre des Veſtales,
D'un peuple extravagant réglait les Bacchanales.
Marc-Aurèle & Trajan mélaient aux champs de Mars
Le bonnet de pontife au bandeau des Céſars:
L'univers repoſant ſous leur heureux génie,
Des guerres de l'école ignora la manie;
Ces grands légiſlateurs d'un ſaint zèle enyvrés,
Ne combattirent point pour leurs poulets ſacrés.
Rome encor aujourd'hui conſervant ces maximes,
Joint le trône à l'autel par des nœuds légitimes:
Ses citoyens en paix ſagement gouvernés
Ne ſont plus conquérans, & ſont plus fortunés.

Je ne demande pas que dans ſa capitale,
Un roi portant en main la croſſe épiſcopale,
Au ſortir du conſeil, allant en miſſion,
Donne au peuple contrit ſa bénédiction:
Toute égliſe a ſes loix, tout peuple a ſon uſage.
Mais je prétends qu'un roi, que ſon devoir engage
A maintenir la paix, l'ordre, la ſûreté,
A ſur tous ſes ſujets égale autorité; (*)
Ils ſont tous ſes enfans: cette famille immenſe

(*) Ce n'eſt pas à dire que chaque ordre de l'état n'ait ſes diſtinctions, ſes priviléges indiſpenſablement attachés à ſes fonctions. Ils jouïſſent de ces privilèges dans tout pays: mais la loi générale lie également tout le monde.

Dans ſes ſoins paternels a mis ſa confiance.
Le marchand, l'ouvrier, le prêtre, le ſoldat,
Sont tous également les membres de l'état.
De la religion l'appareil néceſſaire;
Confond aux yeux de Dieu le grand & le vulgaire;
Et les civiles loix, par un autre lien,
Ont confondu le prêtre avec le citoyen.
La loi dans tout état doit être univerſelle.
Les mortels, quels qu'ils ſoient, ſont égaux devant elle.
Je n'en dirai pas plus ſur ces points délicats.
Le ciel ne m'a point fait pour régir les états,
Pour conſeiller les rois, pour enſeigner les ſages;
Mais du port où je ſuis, contemplant les orages,
Dans cette heureuſe paix où je finis mes jours,
Eclairé par vous-même, & plein de vos diſcours.
De vos nobles leçons ſalutaire interprète,
Mon eſprit ſuit le vôtre, & ma voix vous repète,
Que conclure à la fin de tous mes long propos?
C'eſt que les préjugés ſont la raiſon des ſots;
Il ne faut pas pour eux ſe déclarer la guerre:
Le vrai nous vient du ciel, l'erreur vient de la terre;
Et parmi les chardons qu'on ne peut arracher,
Dans des ſentiers ſecrets le ſage doit marcher.
La paix enfin, la paix, que l'on trouble & qu'on aime,
Eſt d'un prix auſſi grand que la vérité même.

PRIERE.

O DIEU qu'on méconnait, ô DIEU que tout annonce,
Enten les derniers mots que ma bouche prononce.
Si je me ſuis trompé, c'eſt en cherchant ta Loi :
Mon cœur peut s'égarer, mais il eſt plein de toi.
Je vois ſans m'allarmer l'éternité paraitre,
Et je ne puis penſer qu'un DIEU qui m'a fait naitre,
Qu'un DIEU qui ſur mes jours verſa tant de bienfaits,
Quand mes jours ſont éteints, me tourmente à jamais.

NOTES
SUR LA
LOI NATURELLE.

(*a*) *Soit qu'un être inconnu*, &c. Dieu étant un être infini, ſa nature a du être inconnue à tous les hommes. Comme cet ouvrage eſt tout philoſophique, il a falu raporter les ſentimens des philoſophes. Tous les anciens, ſans exception, ont cru l'éternité de la matière; c'eſt preſque le ſeul point ſur lequel ils convenait. La plûpart prétendait que les dieux avaient arrangé le monde; nul ne ſavait que Dieu l'avait tiré du néant. Ils diſaient que l'intelligence céleſte avait par ſa propre nature le pouvoir de diſpoſer de la matière, & que la matière exiſtait par ſa propre nature.

Selon preſque tous les philoſophes & les poëtes, les grands Dieux habitaient loin de la terre. L'ame de l'homme, ſelon pluſieurs, était un feu céleſte; ſelon d'autres, une harmonie réſultante de ſes organes; les uns en faiſaient une partie de la Divinité, *Divinæ particulam auræ*; les autres,

une matière épurée, une quinteſſence; les plus ſages, un être immatériel: mais quelque ſecte qu'ils ayent embraſſée, tous, hors les Epicuriens, ont reconnu que l'homme eſt entiérement ſoumis à la Divinité.

(b) Et ce Loke, en un mot, dont la main courageuſe
A de l'eſprit humain poſé la borne heureuſe;

Le modeſte & ſage Loke eſt connu pour avoir dévelopé toute la marche de l'entendement humain, & pour avoir montré les limites de ſon pouvoir. Convaincu de la faibleſſe humaine, & pénétré de la puiſſance infinie du créateur, il dit que nous ne connaiſſons la nature de notre ame que par la foi: il dit que l'homme n'a point par lui-même aſſez de lumière pour aſſûrer que Dieu ne peut pas communiquer la penſée à tout être auquel il daignera faire ce préſent, à la matière elle-même.

Ceux qui étaient encor dans l'ignorance s'élevèrent contre lui. Entêtés d'un Cartéſianiſme auſſi faux en tout que le péripatétiſme, ils croyaient que la matière n'eſt autre choſe que l'étendue en longueur, largeur & profondeur: ils ne ſavaient pas qu'elle a la gravitation vers un centre, la force d'inertie & d'autres proprietés; que

ſes élémens ſont indiviſibles, tandis que ſes compoſés ſe diviſent ſans ceſſe. Ils bornaient la puiſſance de l'Etre tout-puiſſant: ils ne faiſaient pas réflexion qu'après toutes les découvertes ſur la matière, nous ne connaiſſons point le fond de cet être. Ils devaient ſonger que l'on a longtems agité ſi l'entendement humain eſt une faculté ou une ſubſtance. Ils devaient s'interroger eux-mêmes & ſentir que nos connaiſſances ſont trop bornées pour ſonder cet abime.

La faculté que les animaux ont de ſe mouvoir, n'eſt point une ſubſtance, un être à part; il paraît que c'eſt un don du Créateur. Loke dit que ce même Créateur peut faire ainſi un don de la penſée à tel être qu'il daignera choiſir. Dans cette hypothèſe, qui nous ſoumet plus que toute autre à l'Etre ſuprême, la penſée accordée à un élément de matière, n'en eſt pas moins pure, moins immortelle, que dans toute autre hypothèſe. Cet élément indiviſible eſt impériſſable, la penſée peut aſſurément ſubſiſter à jamais avec lui, quand le corps eſt diſſous. Voilà ce que Loke propoſe ſans rien affirmer. Il dit ce que Dieu eût pû faire, & non ce que Dieu a fait. Il ne connait point ce que c'eſt que la matière: il avoue qu'entre elle & Dieu il peut y avoir

une infinité de ſubſtances créées abſolument différentes les unes des autres : la lumière, le feu élémentaire eſt peut-être, comme l'a ſoupçonné Newton, une ſubſtance mitoyenne entre cet être inconnu nommé matière, & d'autres êtres encor plus inconnus. La lumière ne tend point vers un centre comme la matière; elle ne paraît pas impénétrable; auſſi Newton dit ſouvent dans ſon optique, *Je n'examine pas ſi les rayons de la lumière ſont des corps, ou non.*

Locke dit donc qu'il peut y avoir un nombre innombrable de ſubſtances, & que Dieu eſt le maître d'accorder des idées à ces ſubſtances. Nous ne pouvons déviner par quel art divin un être quel qu'il ſoit a des idées; nous en ſommes bien loin : nous ne ſaurons jamais comment un ver de terre a le pouvoir de ſe remuer. Il faut dans toutes ces recherches s'en remettre à Dieu, & ſentir ſon néant. Telle eſt la philoſophie de cet homme, d'autant plus grand qu'il eſt plus ſimple : & c'eſt cette ſoumiſſion à Dieu qu'on a oſé appeller impiété; & ce ſont ſes ſectateurs convaincus de l'immortalité de l'ame qu'on a nommé matérialiſtes; & c'eſt un homme tel que Loke à qui un homme tel que Pluche a donné le nom d'ennuyeux.

Quand même Loke ſe ſerait trompé ſur ce point, (ſi on peut pourtant ſe tromper en n'affirmant rien) cela n'empêche pas qu'il ne mérite la louange qu'on lui donne ici : il eſt le premier, ce me ſemble, qui ait montré qu'on ne connait aucun axiome avant d'avoir connu les vérités particulières : il eſt le premier qui ait fait voir ce que c'eſt que l'identité, ce que c'eſt que d'être la même perſonne, le même ſoi : il eſt le premier qui ait prouvé la fauſſeté du ſyſtème des idées innées. Surquoi je remarquerai qu'il y a des écoles qui anathématiſèrent les idées innées, quand Deſcartes les établit, & qui anathématiſèrent enſuite les adverſaires des idées innées, quand Loke les eut détruites. C'eſt ainſi que jugent les hommes qui ne ſont pas philoſophes.

L'AN-

L'ANNIVERSAIRE DE LA St. BARTHELEMI, POUR L'ANNÉE 1772.

TU reviens après deux cents ans,
Jour affreux, jour fatal au monde.
Que l'abîme éternel du tems
Te couvre de ſa nuit profonde.
Tombe à jamais enſeveli
Dans le grand fleuve de l'oubli,
Séjour de notre antique hiſtoire,
Mortels à ſouffrir condamnés,
Ce n'eſt que des jours fortunés
Qu'il faut conſerver la mémoire.

C'eſt après le Triumvirat
Que Rome devint floriſſante.
Un poltron tyran de l'état,
L'embellit de ſa main ſanglante.

C'eſt après les proſcriptions
Que les enfans des Scipions
Se croyaient heureux ſous Octave.
Tranquille & ſoumis à ſa loi
On vit danſer le peuple Roi
En portant des chaînes d'eſclave.

Virgile, Horace, Pollion
Couronnés de myrthe & de lière,
Sur la cendre de Cicéron
Chantaient les baiſers de Glicère.
Ils chantaient dans les mêmes lieux
Où tombèrent cent demi-Dieux
Sous des aſſaſſins mercénaires.
Et les familles des proſcrits
Raſſemblaient les jeux & les ris
Entre les tombeaux de leurs pères.

Bellone a dévaſté nos champs
Par tous les fléaux de la guerre.
Cérès par ſes dons renaiſſans,
A bientôt conſolé la terre.
L'enfer engloutit dans ſes flancs
Les déplorables habitans

De Lisbonne aux flammes livrée.
Abandonna-t-on ſon ſejour? ...
On y revint, on fit l'amour;
Et la perte fut réparée.

Tout mortel a verſé des pleurs,
Chaque ſiècle a connu les crimes;
Ce monde eſt un amas d'horreurs,
De coupables & de victimes.
Des maux paſſés le ſouvenir,
Et les terreurs de l'avenir
Seraient un poids inſupportable;
Dieu prit pitié du genre humain:
Il le créa frivole & vain,
Pour le rendre moins miſérable.

NB. *Les Pièces ſuivantes ayant été défigurées dans pluſieurs Journaux, nous avons rétabli ici la véritable leçon.*

LA BEGUEULE,

CONTE MORAL.

DAns ſes écrits un ſage Italien
Dit que le mieux eſt l'ennemi du bien.
Non qu'on ne puiſſe augmenter en prudence
En bonté d'ame, en talens, en ſcience.
Cherchons le mieux ſur ces chapitres-là :
Par tout ailleurs évitons la chimère.
Dans ſon état, heureux qui peut ſe plaire,
Vivre à ſa place, & garder ce qu'il a!
La belle Arſène en eſt la preuve claire.
Elle était jeune ; elle avait à Paris
Un tendre époux empreſſé de complaire
A ſon caprice, & ſoufrant ſes mépris.
L'oncle, la ſœur, la tante, le beau-père,
Ne brillaient pas parmi les beaux-eſprits ;
Mais ils étaient d'un fort bon caractère.
Dans le logis des amis fréquentaient ;
Beaucoup d'aiſance, une aſſez bonne chère,
Les paſſe-tems que nos gens connaiſſaient,
Jeu, bal, ſpectacle & ſoupers agréables,
Rendaient ſes jours à peu-près tolérables.
Car vous ſavez que le bonheur parfait

Eſt

Eſt inconnu ; pour l'homme il n'eſt pas fait.
Madame Arſène était fort peu contente
De ſes plaiſirs. Son ſuperbe dégout
Dans ſes dédains fuyait ou blâmait tout.
On l'apellait la belle impertinente.

Or admirez la faibleſſe des gens.
Plus elle était diſtraite, indiférente,
Plus ils tâchaient, par des ſoins complaiſans,
D'aprivoiſer ſon humeur mépriſante ;
Et plus auſſi notre belle abuſait
De tous les pas que vers elle on faiſait.
Pour ſes amans encor plus intraitable ;
Aiſe de plaire, & ne pouvant aimer,
Son cœur glacé ſe laiſſait conſumer
Dans le chagrin de ne voir rien d'aimable.
D'elle à la fin chacun ſe retira.
De courtiſans elle avait une liſte ;
Tout prit parti ; ſeule elle demeura
Avec l'orgueil, compagnon dur & triſte :
Bouſi, mais ſec, ennemi des ébats,
Il renfle l'ame & ne la nourit pas.

La dégoutée avait eu pour maraine
La fée Aline. On ſait que ces eſprits
Sont mitoyens entre l'eſpèce humaine
Et la divine ; & monſieur Gabalis
Mit par écrit leur hiſtoire certaine.

TAYLOR INST. OXFORD

La fée allait quelquefois au logis
De ſa filleule, & lui diſait: „ Arſène,
„ Es-tu contente à la fleur de tes ans?
„ As-tu des goûts & des amuſemens?
„ Tu dois mener une aſſez douce vie ".
L'autre en deux mots répondait: *je m'ennuye.*
„ C'eſt un grand mal (dit la fée) & je croi
„ Qu'un beau ſecret c'eſt de vivre chez ſoi ".

Arſène enfin conjura ſon Aline
De la tirer de ſon maudit pays.
„ Je veux aller à la ſphère divine:
„ Faites moi voir vôtre beau paradis;
„ Je ne ſaurais ſuporter ma famille,
„ Ni mes amis. J'aime aſſez ce qui brille,
„ Le beau, le rare; & je ne puis jamais
„ Me trouver bien que dans votre palais.
„ C'eſt un goût vif dont je me ſens coëfée ".
Très volontiers, dit l'indulgente fée.

Tout auſſi-tôt dans un char lumineux
Vers l'orient la belle eſt tranſportée:
Le char volait; & notre dégoutée,
Pour être en l'air, ſe croyait dans les cieux.
Elle deſcend au ſéjour magnifique
De la maraine. Un immenſe portique,
D'or ciſelé dans un goût tout nouveau,
Lui parut riche & paſſablement beau;

Mais ce n'eſt rien, quand on voit le château.
Pour les jardins c'eſt un miracle unique;
Marli, Verſaille, & leurs petits jets-d'eau
N'ont rien auprès qui ſurprenne & qui pique.
La dédaigneuſe à cette œuvre angélique
Sentit un peu de ſatisfaction.
Aline dit: „ voilà votre maiſon,
„ Je vous y laiſſe un pouvoir deſpotique,
„ Commandez-y. Toute ma nation
„ Obéira ſans aucune réplique.
„ J'ai quatre mots a dire en Amérique,
„ Il faut que j'aille y faire quelques tours:
„ Je reviendrai vers vous dans peu de jours.
„ J'eſpère au moins, dans ma douce retraite,
„ Vous retrouver l'ame un peu ſatisfaite".
Aline part. La belle en liberté
Reſte & s'arange au palais enchanté,
Commande en reine ou plutôt en déeſſe.
De cent beautés une foule s'empreſſe
A prévenir ſes moindres volontés.
A-t-elle faim? Cent plats ſont aportés;
De vrai nectar la cave était fournie,
Et tous les mets ſont de pure ambroiſie;
Les vaſes ſont du plus fin diamant.
Le repas fait, on la mène à l'inſtant
Dans les jardins, ſur les bords des fontaines,
Sur les gazons, reſpirer les haleines

Et les parfums des fleurs & des zephyrs.
Vingt chars brillants de rubis, de ſaphirs,
Pour la porter ſe préſentent d'eux-mêmes :
Comme autrefois les trepiés de Vulcain
Allaient au ciel par un reſſort divin
Ofrir leur ſiége aux majeſtés ſuprêmes.
De mille oiſeaux les doux gazouillemens,
L'eau qui s'enfuit ſur l'argent des rigoles,
Ont accordé leurs murmures charmans :
Les perroquets répétaient ſes paroles,
Et les échos les diſaient après eux.
Telle Pſyché par le plus beau des dieux
A ſes parens avec art enlevée,
Au ſeul amour dignement réſervée,
Dans un palais des mortels ignoré,
Aux élémens commandait à ſon gré.
Madame Arſéne eſt encor mieux ſervi ;
Plus d'agrémens environnaient ſa vie ;
Plus de beautés décoraient ſon ſéjour :
Elle avait tout, mais il manquait l'amour.
On lui donna le ſoir une muſique,
Dont les accords & les accens nouveaux
Feraient pâmer ſoixante cardinaux.
Ces ſons vainqueurs allaient au fond des ames.
Mais elle vit, non ſans émotion,
Que pour chanter on n'avait que des femmes.
Dans ce palais point de barbe au menton !

A quoi (dit-elle) a penſé ma maraine ?
Point d'homme ici ! Suis-je dans un couvent ?
Je trouve bon que l'on me ſerve en reine ;
Mais ſans ſujets la grandeur eſt du vent.
J'aime à régner, ſur des hommes s'entend :
Ils ſont tous nés pour ramper dans ma chaîne.
C'eſt leur deſtin, c'eſt leur premier devoir ;
Je les mépriſe & je veux en avoir.
Ainſi parlait la recluſe intraitable.
Et cependant les nymphes ſur le ſoir
Avec reſpect ayant ſervi ſa table,
On l'endormit au ſon des inſtrumens.

Le lendemain mêmes enchantemens,
Mêmes feſtins, pareille ſérenade ;
Et le plaiſir fut un peu moins piquant.
Le lendemain lui parut un peu fade.
Le lendemain fut triſte & fatigant.
Le lendemain lui fut inſuportable.

Je me ſouviens du tems trop peu durable,
Où je chantais dans mon heureux printems
Des lendemains plus doux & plus plaiſans.

La belle enfin chaque jour fétoyée
Fut tellement de ſa gloire ennuyée,
Que déteſtant cet excès de bonheur,
Le paradis lui faiſait mal au cœur.
Se trouvant ſeule elle aviſe une brêche

A certain mur ; & ſemblable à la flèche
Qu'on voit partir de la corde d'un arc,
Madame ſaute, & vous franchit le parc.

Au même inſtant palais, jardins, fontaines,
Or, diamans, émeraudes, rubis,
Tout diſparaît à ſes yeux ébaubis.
Elle ne voit que les ſtériles plaines
D'un grand déſert, & des rochers afreux :
La dame alors, s'arachant les cheveux,
Demande à Dieu pardon de ſes ſotiſes.
La nuit venait ; & déjà ſes mains griſes
Sur la nature étendaient ſes rideaux ;
Les cris perçans des funébres oiſeaux,
Les hurlemens des ours & des panthères
Font retentir les antres ſolitaires.
Quelle autre fée, hélas ! prendra le ſoin
De ſecourir ma folle avanturière ?
Dans ſa détreſſe elle aperçut de loin,
A la faveur d'un reſte de lumière,
Au coin d'un bois, un vilain charbonnier,
Qui s'en allait par un petit ſentier
Tout en ſiflant retrouver ſa chaumière.
„ Qui que tu ſois (lui dit la beauté fière)
„ Vois en pitié le malheur qui me ſuit ;
„ Car je ne ſais où coucher cette nuit “.
Quand on a peur, tout orgueil s'humaniſe.

Le noir pataut, la voyant ſi bien miſe,
Lui répondit : „ Quel étrange démon
„ Vous fait aller dans cet état de criſe,
„ Pendant la nuit, à pied, ſans compagnon?
„ Je ſuis encor très loin de ma maiſon.
„ Ça, donnez moi votre bras, ma mignone;
„ On recevra ſa petite perſonne
„ Comme on poura. J'ai du lard & des œufs.
„ Toute Françaiſe, à ce que j'imagine,
„ Sait, bien ou mal, faire un peu de cuiſine.
„ Je n'ai qu'un lit; c'eſt aſſez pour nous deux".

Diſant ces mots, le ruſtre vigoureux,
D'un gros baiſer ſur ſa bouche ébahie,
Ferme l'accès à toute repartie;
Et par avance il veut être payé
Du nouveau gîte à la belle octroyé.
Hélas, hélas! (dit la dame affligée)
Il faudra donc qu'ici je ſois mangée
D'un charbonnier ou de la dent des loups!
Le déſeſpoir, la honte, le couroux
L'ont ſufoquée; elle eſt évanouie.
Notre galant la rendait à la vie:
La fée arrive, & peut-être un peu tard.
Préſente à tout elle était à l'écart.
„ Vous voyez bien (dit-elle à ſa filleule)
„ Que vous étiez une franche bégueule.

Ma chère enfant, rien n'eſt plus périlleux
Que de quitter le bien pour être mieux.

La leçon faite, on reconduit ma belle
Dans ſon logis: tout y changea pour elle
En peu de tems, ſitôt qu'elle changea.
Pour ſon profit elle ſe corigea.
Sans avoir lu les beaux moyens de plaire
Du ſieur Moncrif, & ſans livre elle plut.
Que falait-il à ſon cœur?.... Qu'il voulût.
Elle fut douce, atentive, polie,
Vive & prudente; & prit même en ſecret
Pour charbonnier un jeune amant diſcret,
Et fut alors une femme acomplie.

LE MARSEILLOIS ET LE LION.

DAns les ſacrés cayers méconnus des profanes,
Nous avons vû parler les ſerpens & les ânes.
Un ſerpent fit l'amour à la femme d'Adam;
Un âne avec eſprit gourmanda Balaam.
Le grand parleur Homère, en vérités fertile,
Fit parler & pleurer les deux chevaux d'Achile.
Les habitans des airs, des forêts & des champs,
Aux humains, chez Eſope, enſeignent le bon ſens.
Deſcartes n'en eut point quand il les crut machines.
Il raiſonna beaucoup ſur les œuvres divines;
Il en jugea fort mal & noya ſa raiſon
Dans ſes trois élémens au coin d'un tourbillon.
Le pauvre homme ignora dans ſa phyſique obſcure
Et l'homme, & l'animal, & toute la nature.
Ce romancier hardi dupa longtems les ſots.
Laiſſons-là ſa folie, & ſuivons nos propos.

Un jour un Marſeillois, trafiquant en Afrique,
Aborda le rivage où fut jadis Utique.
Comme il ſe promenait dans le fond d'un vallon;
Il trouva nez à nez un énorme lion
A la longue crinière, à la gueule enflammée,

Terrible; & tout ſemblable au lion de Némée.
Le plus horrible effroi ſaiſit le voyageur.
Il n'était pas Hercule: & tout tranſi de peur
Il ſe mit à genoux, & demande la vie.

Le monarque des bois, d'une voix radoucie,
Mais qui faiſait encor trembler le Provençal,
Lui dit en bon français; ridicule animal,
Tu veux donc qu'aujourd'hui de ſouper je me paſſe?
Ecoute, j'ai dîné: je veux te faire grace,
Si tu peux me prouver qu'il eſt contre les loix
Que le ſoir un lion ſoupe d'un Marſeillois.

Le marchand à ces mots conçut quelque eſpérance.
Il avait eu jadis un grand fond de ſcience;
Et pour devenir prêtre il apprit du latin;
Il ſavait Rabelais & ſon Saint Auguſtin.

D'abord il établit, ſelon l'uſage antique,
Quel eſt le droit divin du pouvoir monarchique
Qu'au plus haut des degrés des êtres inégaux
L'homme eſt mis pour régner ſur tous les animaux;
Que la terre eſt ſon trône; & que dans l'étendue
Les aſtres ſont formés pour réjouir ſa vue.
Il conclut qu'étant Prince un ſujet Africain
Ne pouvait ſans péché manger ſon ſouverain.

Le lion qui rit peu ſe mit pourtant à rire :
Et voulant par plaiſir connaître cet empire,
En deux grands coups de griffe il dépouilla tout nu
De l'univers entier le monarque abſolu.

Il vit que ce grand Roi lui cachait ſous le linge
Un corps faible, monté ſur deux feſſes de ſinge,
A deux minces talons deux gros pieds attachés
Par cinq doigts ſuperflus dans leur marche empêchés,
Deux mammelles ſans lait, ſans grace, ſans uſage,
Un crâne étroit & creux couvrant un plat viſage,
Triſtement dégarni du tiſſu de cheveux
Dont la main d'un barbier coëffa ſon front craſſeux.
Tel était en effet ce Roi ſans diadème,
Privé de ſa parure & réduit à lui-même.
Il ſentit qu'en effet il devait ſa grandeur
Au fil d'un perruquier, aux ciſeaux d'un tailleur.

Ah ! dit-il au lion, je vois que la nature
Me fait faire en ce monde une triſte figure :
Je penſais être Roi : j'avais certes grand tort.
Vous êtes le vrai maître en étant le plus fort.
Mais ſongez qu'un héros doit dompter ſa colère.
Un roi n'eſt point aimé s'il n'eſt pas débonnaire.
Dieu, comme vous ſavez, eſt au-deſſus des Rois
Jadis en Arménie il vous donna des loix,
Lorſque dans un grand coffre à la merci des ondes,

Tous les animaux purs, ainſi que les immondes,
Par Noé mon ayeul enfermés ſi longtems,
Reſpirèrent enfin l'air natal de leurs champs:
Dieu fit avec eux tous une étroite alliance,
Un pacte ſolemnel..... Oh! la plate impudence!
As-tu perdu l'eſprit par excès de frayeur?
Dieu, dis-tu, fit un pacte avec nous?... Oui, Seigneur,
Il vous recommanda d'être clément & ſage,
De ne toucher jamais à l'homme ſon image:
Et ſi vous me mangez, l'Eternel irrité
Fera payer mon ſang à votre Majeſté....

Toi, l'image de Dieu! toi, magot de Provence!
Conçois-tu bien l'excès de ton impertinence?
Montre l'original de mon pacte avec Dieu.
Par qui fut-il écrit? en quel tems? dans quel lieu?
Je vais t'en montrer un, plus ſûr, plus véritable.
De mes quarante dents voi la file effroyable,
Ces ongles dont un ſeul pourait te déchirer,
Ce goſier écumant prêt à te dévorer,
Cette gueule, ces yeux dont jailliſſent des flammes;
Je tiens ces heureux dons du Dieu que tu réclames.
Il ne fait rien en vain: te manger eſt ma loi;
C'eſt là le ſeul traité qu'il ait fait avec moi.
Ce Dieu, dont mieux que toi je connois la prudence,
Ne donne pas la faim pour qu'on faſſe abſtinence.

Toi-même as fait paſſer ſous tes chétives dents
D'imbécilles dindons, des moutons innocens,
Qui n'étaient pas formés pour être ta pâture.
Ton débile eſtomac, honte de la nature,
Ne pourait ſeulement, ſans l'art d'un cuiſinier,
Digérer un poulet qu'il faut encor payer.
Si tu n'as point d'argent tu jeunes en hermite.
Et moi que l'appétit en tout tems ſollicite,
Conduit par la nature, attentif à mon bien,
Je puis t'avaler crud ſans qu'il m'en coûte rien.
Je te digérerai ſans faute en moins d'une heure.
Le pacte univerſel eſt qu'on naiſſe & qu'on meure.
Appren qu'il vaut autant, raiſonneur de travers,
Etre avalé par moi que rongé par les vers.....

Sire, les Marſeillois ont une ame immortelle.
Ayez dans vos repas quelque reſpect pour elle.

La mienne apparemment eſt immortelle auſſi.
Va, de ton eſprit gauche elle a peu de ſouci.
Je ne veux point manger ton ame raiſonneuſe.
Je cherche une pâture & moins fade & moins creuſe :
C'eſt ton corps qu'il me faut; je le voudrais plus gras;
Mais ton ame, croi-moi, ne me tentera pas.....

Vous avez ſur ce corps une entiére puiſſance.

Mais quand on a dîné n'a-t-on point de clé-
mence ?
Pour gagner quelque argent j'ai quitté mon pays,
Je laiſſe dans Marſeille une femme & deux fils ;
Mes malheureux enfans, réduits à la miſère,
Iront à l'hôpital ſi vous mangez leur père.....

Et moi, n'ai-je donc pas une femme à nourir ?
Mon petit lionceau ne peut encor courir,
Ni ſaiſir de ſes dents ton eſpèce craintive.
Je lui dois la pâture ; il faut que chacun vive.
Eh ! pourquoi ſortais-tu d'un terrein fortuné,
D'olives, de citrons, de pampres couronné ?
Pourquoi quitter ta femme & ce pays ſi rare
Où tu fétais en paix Magdelaine & Lazare ?
Dominé par le gain tu viens dans mon canton
Vendre, acheter, troquer, être dupe & fripon ;
Et tu veux qu'en jeunant ma famille pâtiſſe
De ta ſotte imprudence & de ton avarice ?
Répon-moi donc, maraut..... Sire, je ſuis battu.
Vos griffes & vos dents m'ont aſſez confondu.
Ma tremblante raiſon cède en tout à la vôtre.
Oui la moitié du monde à toujours mangé l'autre.
Ainſi Dieu le voulut ; & c'eſt pour notre bien.
Mais, Sire, on voit ſouvent un malheureux
chrétien
Pour de l'argent comptant qu'aux hommes on
préfère,

Se racheter d'un Turc, & payer un corſaire.
Je comptais à Tunis paſſer deux mois au plus;
A vous y bien ſervir mes vœux ſont réſolus;
Je vous ferai garnir votre charnier auguſte
De deux bons moutons gras, valant vingt francs
au juſte.
Pendant deux mois entiers ils vous ſeront portés,
Par vos correſpondans chaque jour préſentés;
Et mon valet, chez vous, reſtera pour ôtage....

Ce pacte, dit le Roi, me plait bien davantage
Que celui dont tantôt tu m'avais étourdi.
Viens ſigner le traité; ſuis-moi chez le Cadi;
Donne des cautions: ſois ſûr, ſi tu m'abuſes,
Que je n'admettrai point tes mauvaiſes excuſes;
Et que ſans raiſonner tu ſeras étranglé,
Selon le droit divin dont tu m'as tant parlé.

Le marché fut ſigné; tous les deux l'obſervèrent,
D'autant qu'en le gardant tous les deux y gagnèrent.
Ainſi dans tous les tems nos ſeigneurs les lions
Ont conclu leurs traités aux dépends des moutons.

LES DEUX SIECLES.

Siècle où je vis briller un I ſuivi d'un quatre,
Siècle où l'on ſut écrire auſſi bien que combattre,
D'où vient qu'à nos plaiſirs a ſuccédé l'ennui ?
Reſſemblons nous du moins au Romain d'aujourd'hui
Qui fier dans l'indigence, & grand dans ſes miſères,
Vante en tendant la main les tréſors de ſes pères ?
Non ; d'un plus noble orgueil notre eſprit eſt bleſſé.
Nous croions valoir mieux que le bon tems paſſé.
La ſageſſe en nos jours a ſur nous tant d'empire
Que nous avons perdu la faculté de rire.
C'eſt dommage ; autrefois Molière était plaiſant ;
Il ſçut nous égayer, mais en nous inſtruiſant :
Le comique pleureur aujourd'hui veut ſéduire,
Et ſans nous amuſer renonce à nous inſtruire.
Que je plains un Français, quand il eſt ſans gaité !
Loin de ſon élément le pauvre homme eſt jetté ;
Je n'aime point Thalie alors que ſur la ſcène
Elle prend gauchement l'habit de Melpomène.

Ces

Ces deux charmantes ſœurs ont bien changé de ton.
Hors de ſon caractère on ne fait rien de bon.
Molière en rit là bas, & Racine en ſoupire.

Il ne peut ſuporter l'inſipide délire
De tous ces plats romans mis en vers bourſouflés,
Apoſtrophes aux dieux, lieux communs empoulés,
Maximes ſans raiſon, nœuds d'intrigues bizares,
Et la ſcène Françaiſe en proye à des barbares.

Tant mieux, dit un rêveur ſoi-diſant financier,
Qui gouverne l'état du haut de ſon grenier;
La chute des beaux arts eſt un bien pour la France;
Des revenus du Roi ma main tient la balance:
Je verrai des impôts les Français affranchis.
Vous ennuyez l'état, & moi je l'enrichis.
J'ai ſçu fertiliſer la terre avec ma plume.
J'ai fait contre Colbert un excellent volume;
Le public n'en fait rien: mais la poſtérité
M'attend pour me conduire à l'immortalité:
Et pour prix des calculs où mon eſprit ſe tue,
Je veux avec Jean Jaque avoir une ſtatue. (*)

(*) On a déja vu que Jean Jaque Rouſſeau le Genevois, s'aviſa d'écrire dans une lettre à Monſieur l Archevêque de Paris que l'Europe aurait dû lui élever une ſtatue à lui Jean Jaque.

Taiſez-vous, lui répond un philoſophe altier,
Et ne vous vantez plus de votre obſcur métier;
Vous gouvernez l'état! quelle triſte manie
Peut dans ce cercle étroit captiver un génie!
Prenez un vol plus haut, gouvernez l'univers.
Prouvez-nous que les monts ſont formés par les mers,
Jettez les Apennins dans l'abîme de l'onde,
Deſcendez par un trou dans le centre du monde.
Pour bien connaître l'ame & nos ſens inégaux,
Allez des Patagons diſſéquer les cerveaux;
Et tandis que Néedham a créé des anguilles,
Courez chez les Lapons & ramenez des filles.
Voilà comme on s'illuſtre en ce ſiècle profond:
De la nature enfin mes yeux ont vu le fond.
Que Dieu parle à ſon gré, qu'à ſa voix tout s'arrange;
Ce trait a ſes beautés; moi je parle, & tout change.
Va, ne t'amuſe plus aux finances du Roi,
Vien t'en créer un monde & ſois dieu comme moi.
A ces diſcours brillants ſaiſi d'un ſaint ſcrupule
L'archidiacre Trublet s'épouvante & recule;
Et pour charmer la cour qui s'y connait ſi bien,
Avec un récolet fait le Journal chrétien.
Les voilà tous les deux qui commentant Moyſe
Pour quinze ſous par mois ſont l'apui de l'Egliſe.
Ils travaillent longtems: leur libraire conclut.

Qu'il va mourir de faim, mais qu'il fait ſon ſalut.

Un autre fou paraît ſuivi de ſa ſorcière
Il veut réduire au gland l'Académie entière.
Renoncez aux cités, venez au fond des bois,
Mortels, vivez contents, ſans ſecours & ſans loix;
Ou ſi vous perſiſtez dans l'abus effroyable
De goûter les plaiſirs d'un être ſociable,
A mes ſoins vigilants oſez vous confier.
Je fais d'un gentilhomme un garçon menuiſier.
Ma Julie avec moi perdant ſon pucelage
Accouche d'un fœtus, & n'en eſt que plus ſage.
Rien n'eſt mal; rien n'eſt bien; je mets tout de niveau;
Je marie au Dauphin la fille du boureau:
Les petites maiſons où toujours j'étudie,
Valent bien la Sorbonne & ſa théologie.
Ainſi ſur le pont Neuf parmi les charlatans
L'échapé de Genève ameute les paſſants,
Grimpé ſur les trettaux, qui jadis dans Athène
Avaient ſervi de loge au chien de Diogène.

Si la philoſophie a pris ce noble eſſor
L'hiſtoire ſous nos mains va s'embellir encor.
Des riens aprofondis dans un long répertoire
Sans éclairer l'eſprit ſurchargent la mémoire.

Allons poudreux valets d'inſolents imprimeurs,
Petits abbés crotés, faméliques auteurs

Reſſaſſez-moi Petau, copiez-moi Du Cange;
De tous nos vieux écrits compilez le mélange.
Servez d'antiques mets ſous des noms empruntés,
A l'apétit mourant des Lecteurs dégoutés:
Mais ſurtout écrivez en proſe poëtique:
Dans un ſtile empoulé parlez-moi de phyſique;
Donnez du giganteſque; étourdiſſez les ſots.
Si vous ne penſez pas, créez de nouveaux mots,
Et que vôtre jargon digne en tout de nôtre âge:
Nous faſſe de Racine oublier le langage.

Jadis en ſa volière un riche curieux
Raſſembla des oiſeaux le peuple harmonieux;
Le chantre de la nuit, le ſerin, la fauvette,
De leurs ſons enchanteurs égayaient ſa retraite;
Il eut ſoin d'écarter les lezards & les rats.
Ils n'oſaient aprocher: ce tems ne dura pas.
Un nouveau maître vint; ſes gens ſe négligèrent
La volière tomba; les rats s'en emparèrent;
Ils dirent aux lezards, illuſtres compagnons,
Les oiſeaux ne ſont plus: & c'eſt nous qui régnons.

LE PERE NICODEME ET JEANOT.

LE PERE NICODEME.

Jeanot, souviens-toi bien que la philosophie
Est un démon d'enfer à qui l'on sacrifie.
Archimède autrefois gâta le genre humain;
Newton dans nôtre tems fut un franc libertin.
Locke a plus corrompu de femmes & de filles
Que Lass à l'hôpital n'a conduit de familles.
Tout chrétien qui raisonne a le cerveau blessé.
Béniſſons les mortels qui n'ont jamais pensé.
O bienheureux Larcher, Viret, Cogé, Nonotte,
Que de tous vos écrits la pesanteur dévote
Toujours pour mon esprit eut de charmes puissants.
Le péché n'est, dit-on, que l'abus du bon sens;
Et de peur de l'abus vous banniſſez l'usage.
Ah! fuyons saintement le danger d'être sage.
Pour faire ton salut ne pense point, Jeanot;
Abruti bien ton ame, & fai vœu d'être un sot.

JEANOT.

Je sens de vos discours l'influence bénigne,
Je baille; & de vos soins je me crois déja digne.

J'ai toujours remarqué que l'esprit rend malin.
Vous vous ressouvenez du bon curé Fantin,
Qui prêchant, confessant les dames de Versailles
Caressait tour à tour, & volait ses ouailles;
Ce cher Monsieur Billard, & son ami Cursel
Grands porteurs de cilice, & chanteurs de missel,
Qui prenaient nôtre argent pour mettre en œuvres pies;
Tous ces gens là, mon père, étaient de grands génies!

LE PERE NICODÈME.

Mon fils, n'en doute pas, ils ont philosophé;
Et soudain leur esprit par le diable échauffé
Brula de tous les feux de la concupiscence.
Dans les bosquets d'Eden l'arbre de la science
Portait un fruit de mort & de corruption.
Nôtre bon père en eut une indigestion.
Pour lui bien conserver sa fragile innocence
Il eut fallu planter l'arbre de l'ignorance.

JEANOT.

C'est bien dit; mais souffrez que Jeanot l'hébété
Propose avec respect une difficulté:
De tous les écrivains dont la pesante plume
Barbouilla sans penser tous les mois un volume,
Le plus ignare en grec, en français, en latin

C'eſt nôtre ami Fréron de Kimper-Corentin.
Sa groſſe ame pourtant dans le vice eſt plongée,
De cent mortels poiſons Belzébuth l'a rongée.
Je conclurais de-là, ſi j'oſais raiſonner,
Que le pauvre d'eſprit peut encor ſe damner.

LE PERE NICODEME.

Oui, mais c'eſt quand ce pauvre oſe ſe croire riche.
C'eſt quand du bel eſprit un lourd pédant s'entiche,
Quand le démon d'orgueil, & celui de la faim
Saiſiſſent à la gorge un maudit écrivain;
Le déloyal alors eſt poſſédé du diable.
Chez tout ſot bel eſprit le vice eſt incurable;
Il va trouver enfin pour prix de ſes travers
Desfontaine & Chauſſon dans le fond des enfers.
Au pur ſein d'Abraham il eut volé peut-être,
Si dans ſon humble étage il eut ſçu ſe connaître;
Mais il fut réprouvé ſi-tôt qu'il entreprit
D'allier la ſottiſe avec le bel eſprit.

Autrefois un hibou formé par la nature
Pour fuir l'aſtre du jour au fond de ſa mazure,
Laſſé de ſa retraite eut le projet hardi
De voir comment eſt fait le ſoleil à midi.
Il prit de ſon antre une aigle ſa voiſine

De daigner le conduire à la ſphère divine,
D'où le blond Apollon de ſes rayons dorés
Perce les vaſtes cieux par lui ſeul éclairés.
L'aigle au milieu des airs le porta ſur ſes aîles.
Mais bientôt ébloui des clartés immortelles
Dont l'éclat n'eſt pas fait pour ſes débiles yeux,
Le mangeur de ſouris tomba du haut des cieux.
Les oiſeaux accourus à ſes plaintes funèbres,
Dévorèrent ſoudain le courier des ténèbres.
Profite de ſa faute; & tapi dans ton trou
Fui le jour à jamais en fidèle hibou.

JEANOT.

On a beau ſe ſoumettre & fermer la paupière;
On voudrait quelquefois voir un peu de lumière.
J'entends dire en tous lieux que le monde eſt inſtruit,
Qu'avec Saint Loyola le menſonge s'enfuit,
Qu'Aranda dans l'Eſpagne éclairant les fidèles
A l'inquiſition vient de rogner les aîles.
Chez les Italiens les yeux ſe ſont ouverts.
Une Auguſte cité ſouveraine des mers
Des filets de Barjone a rompu quelques mailles;
Le Souverain chéri qui nâquit dans Verſailles
Annula, m'a-t-on dit, ces billets ſi fameux
Que les morts aux enfers emportaient avec eux.
Avec diſcrétion la ſage tolérance.

D'une éternelle paix nous permet l'eſpérance.
D'abord avec effroi j'entendais ces diſcours.
Mais par cent mille voix répétés tous les jours.
Ils réveillent enfin mon ame apeſantie:
Et j'ai de raiſonner la plus terrible envie.

LE PERE NICODEME.

Ah! te voilà perdu. Jeanot n'eſt plus à moi.
Tous les cœurs ſont gâtés—l'eſprit bannit la foi!
L'eſprit s'étend par-tout.—O divine Bétiſe,
Verſez tous vos pavots; ſoutenez mon Egliſe.
A quels ſaints recourir dans cette extrêmité?

O mon fils, cher enfant de la ſtupidité,
Quel ennemi t'arrache au doux ſein de ta mère?
On te l'a dit cent fois, malheur à qui s'éclaire.
Ne va point contriſter les cœurs des gens de bien.
Courage; allons, rends toi, lis le journal chrétien;
De Jean George croi moi, lis le diſcours ſublime.
C'eſt pour ton mal qui preſſe un excellent régime.
Tu peux guérir encor. Ouï, Paris dans ſes murs
Voit encor grace à Dieu des eſprits lourds, obſcurs,
D'argumens rebatus déterminez copiſtes,
Tout farcis de lambeaux des premiers janſéniſtes;
Jette toi dans leurs bras; dévore leurs leçons;
Apren d'eux à donner des mots pour des raiſons.
Fais des phraſes Jeanot; ma douleur t'en conjure.

Par ce palliatif adoucis ta bleſſure.
Ne ſois point philoſophe.

JEANOT.

Ah! vous percez mon cœur.
Allons, ne voyons goute; & chériſſons l'erreur.
C'eſt vous qui le voulez. Mais quel fruit tirerai-je
De demeurer un ſot au ſortir du Collège?

LE PERE NICODEME.

Jeanot, je te promets un bon canonicat.
Et peut-être à ton tour deviendras-tu prélat.

QUELQUES PETITES HARDIESSES *DE Mr. CLAIR*, A L'OCCASION D'UN PANEGIRIQUE *DE St. LOUIS.*

EN liſant le Panégirique de ſaint Louis, prononcé par Mr. Mauri devant nôtre illuſtre Académie, je croyais, à l'article des Croiſades, entendre ce Cucupietre ou Pierre l'hermite, changé en Démoſthène & en Cicéron. Il donne preſque envie de voir une Croiſade. J'avoue que je ne ſerais pas fâché qu'on en fit une contre l'Empire Ottoman. J'aime l'Egliſe grecque; elle eſt la mère de l'Egliſe latine. J'ai ouï dire qu'il y a quelques Princes qui, dans l'occaſion, s'unirajent pour relever (non pas trop haut, mais ſur ſes pieds) le Patriarche de Conſtantinople écraſé par le Muphti. Je verrais avec plaiſir la belle Grèce, la patrie d'Alcibiade & d'Anacréon délivrée de ſon long eſclavage. Il ſerait

doux de ſouper dans Athènes libre avec Aſpaſie & Périclès au ſortir d'une tragédie de Sophocle.

Mais pour aller faire la guerre vers Immaüs & Corozaïm, je confeſſe que ce n'eſt pas mon goût.

Tous les premiers hiſtoriens des Croiſades ſemblent mordus des mêmes tarentules que les Croiſés. Il ſemble à les entendre qu'on rendait un ſervice important à Dieu en abandonnant la culture des terres les plus fertiles de l'Occident, en portant ſon or & ſon argent dans un pays aride, en viſitant les Saints-lieux ſur un cheval de charette avec ſa maîtreſſe en croupe, & en ſe feſant tuer par des Turcs & par des Sarrazins à dix-huit cent lieues de ſa patrie.

De droit, on n'en avait aucun. Quelle fut donc l'origine de cette fureur épidémique qui dura deux cent années, & qui fut toujours ſignalée par toutes les cruautés, toutes les perfidies, toutes les débauches, toute la démence dont la nature humaine eſt capable.

L'arme pietoſe el capitano, che grand ſepolcro libero di Chriſto col ſenno e con la mano eſt fort bon dans un Poëme épique; mais il n'en eſt pas de même dans l'hiſtoire telle que le *ſenno* l'exige aujourd'hui.

Je hazarde de dire avec ſoumiſſion, & en me trompant peut-être, que les Papes conçurent ce vaſte & hardi deſſein de tranſporter l'Europe militaire en Aſie. Les pélérinages étaient fort à la mode; ils avaient commencé dans l'Orient à la Mecque, où les ſavants Arabes prétendaient qu'Abraham & Iſmaël étaient enterrés. On avait imité ces émigrations paſſagères dans l'Occident. On allait viſiter à Rome les tombeaux de S. Pierre & de S. Paul, dont les corps repoſent dans cette ville, ſelon les ſavants occidentaux; mais l'opinion répandue depuis très longtems parmi les Chrétiens que le monde allait finir, avait, depuis près de cent ans, détourné les Fidèles du pélérinage de Rome au pélérinage de Jéruſalem. Le tombeau de Jéſus-Chriſt l'emportait, comme de raiſon, ſur le tombeau de ſes diſciples: quoi qu'après tout la ſaine critique n'aît pas plus de preuve démonſtrative de l'endroit précis, où nôtre Seigneur fut enſeveli, que de celui où gît le corps d'Abraham.

Le monde ne finiſſant point, & les Turcs maîtres de Jéruſalem rançonnant les pélérins, ces pieux voyageurs latins ſe plaignirent non-ſeulement des Turcs qui leur feſaient payer trop cher leur dévotion; mais encore plus des Arabes qui les dépouillaient, & beaucoup plus

des Grecs Chrétiens qui ne les assistaient pas à leur retour par Constantinople. Car les malheureux & les imprudents s'irritent plus contre leur frères qui ne les secourent pas, que contre les ennemis qui les dépouillent.

Le premier qui imagina d'armer l'Occident contre l'Orient sous prétexte d'aider les pélérins, & de délivrer les Saints-lieux fut ce Pape Grégoire VII, ce moine si audacieux, cet homme si fourbe à la fois & si fanatique, si chimérique & si dangereux, cet ennemi de tous les Rois; qui établit sa Chaire de St. Pierre sur des Trônes renversés. On voit par ses lettres qu'il s'était proposé de publier une Croisade contre les Turcs. Mais cette Croisade devait nécessairement être dirigée contre l'Empire chrétien de Constantinople: on ne pouvait rétablir l'Eglise latine en Asie que sur les ruines de la Grecque sa rivale éternelle; & on ne pouvait écraser cette Eglise qu'en prenant Constantinople.

Urbain second eut le même dessein. C'est cet Urbain second qui agrava la persécution commencée par Grégoire VII, contre le grand & infortuné Empereur Henri quatre. C'est lui qui arma le fils contre le Père & qui sanctifia ce crime. C'est lui qui, né sujet du Roi de France Philippe premier, osa

excommunier ſon Souverain dans la France même, où il prêcha la Croiſade.

Le deſſein était ſi bien pris de s'emparer de Conſtantinople, que l'Evêque Monteil Légat du Pape & guerrier, voulut abſolument qu'on commençat l'expédition par le ſiége de cette capitale, & qu'on exterminât les Chrétiens Grecs avant d'aller aux Turcs. Le Comte Bohemondo, qui était dans le ſecret, n'eut jamais d'autre avis. HUGUES, frère du Roi de France, n'ayant ni troupes, ni argent, ayant hautement ſoutenu ce projet, fut aſſez imprudent pour aller faire une viſite à l'Empereur Aléxis Comnène qui le fit arrêter, & qui eut enſuite la généroſité de le relâcher. Enfin ce Goffreddo, qui n'était point du tout le chef des Croiſés, comme on l'a cru, attaqua les fauxbourgs de la ville impériale *col ſenno e con la mano*, pour ſon premier exploit; mais trop heureux de faire ſa paix avec l'Empereur, il en obtint enfin la permiſſion d'aller à Jéruſalem, dont le Comte de Toulouſe & le Prince de Tarente lui ouvrirent le chemin par la priſe, ou plutôt par la ſurpriſe d'Antioche. En un mot, le but de cette Croiſade était ſi bien de ſe ſaiſir de l'Empire Grec, que les Croiſés s'en emparèrent en 1204, & en furent les maîtres pendant environ cinquante ans.

Si tout cela fut juſte, je m'en rapporte à Grotius *de jure belli & pacis.*

Alors les Papes ſe virent élevés à ce point de grandeur dont les Califes deſcendaient. Ces Califes avaient commencé par porter le glaive & l'encenſoir : les Papes qui commencèrent par l'encenſoir, ſe ſervirent enſuite du glaive des Princes. S'ils s'en étaient armés eux-mêmes, ils auraient peut-être, à l'aide du fanatiſme de ces temps, réuni ſous leurs loix les Empires d'Orient & d'Occident du même bras dont ils terraſſaient Henri quatre, Fréderic Barberouſſe & Fréderic ſecond ; mais ils reſtèrent dans Rome & ils ne combattirent qu'avec des Bulles.

On ſait comment les Grecs chaſsèrent les Latins, & reprirent leur malheureux Empire : ont ſait comment les Muſulmans exterminèrent preſque tous les Croiſés dans l'Aſie mineure & dans la Syrie. Il ne reſta de ces multitudes de Barbares émigrants que quelques ordres de Réligieux qui firent vœu au Dieu de paix de verſer le ſang humain.

Ce fut dans ces circonſtances, que Saint Louis eut le malheur de faire le même vœu à Paris dans un accès de fièvre, pendant lequel il crut entendre une voix céleſte qui lui ordonnait d'entreprendre une Croiſade. Il devait bien plutôt écou-

ter la véritable voix céleſte, celle de la raiſon, qui lui ordonnait de reſter chez lui, de continuer à faire fleurir dans ſon Royaume l'agriculture, le commerce & les loix, d'être le Père de ſon Peuple & l'arbitre de ſes voiſins. Il jouiſſait de cette gloire; & s'il voulait conquérir, il pouvait être plus à propos de reprendre la Guyenne que d'aller lui-même ſe faire prendre en Egypte, en appauvriſſant & en dépeuplant ſon Royaume.

Il ſuivait, dit-on, le préjugé du temps. C'était à ſa grande ame à ſe mettre au deſſus du préjugé. Il lui appartenait de changer ſon ſiècle. Il avait déjà donné cet utile exemple en réſiſtant avec piété aux entrepriſes de la Cour de Rome. Que ne réſiſtait-il de même à la démence des Croiſades? lui qui regardait le bien de ſon Etat comme ſon premier devoir. Qu'eſt-ce donc que la France avait à démêler avec Jéruſalem? Quel intérêt, qu'elle raiſon, quel Traité l'appellaient en Egypte? S'il y avait quelques Français eſclaves dans cette contrée, le vieux & ſage Meleiſala, qui demandait la paix, les lui aurait rendus pour mille & mille fois moins d'argent que ne lui couta ſa fatale entrepriſe. Nulle nation ne le preſſait d'aller faire en Egypte une guerre qui l'aurait ruiné, quand même elle eut été heureuſe. Au con-

traire, toutes les nations de l'Europe étaient laſſes de ces Croiſades ridicules & affreuſes, à commencer par Rome même.

On reproche à nôtre ſiècle de ne condamner ſa Croiſade que parce qu'il était un Saint; mais c'eſt (nous oſons le dire) parce qu'il était un Saint, qu'il ne devait pas l'entreprendre. Il la fit en Saint & en Héros ſans doute; mais s'il eut employé autrement ſes grandes vertus, il eût été plus Saint & plus Héros.

C'eſt parce que nous révérons ſa mémoire avec amour, que nous pleurons ſur lui, qui ſe rendit le plus malheureux des hommes; ſur ſa femme qui accoucha dans une priſon de l'Egypte dans la crainte continuelle de la mort; ſur ſon fils qui périt avec le pére dans ces entrepriſes funeſtes; ſur ſon frère le Comte d'Artois dont les vainqueurs portèrent la tête au bout d'une lance; ſur la fleur de la chevalerie égorgée à ſes yeux; ſur cinquante mille Français perdus dans cette expédition déſaſtreuſe.

Nous chériſſons ſa mémoire, nous nous proſternons devant ſes autels; mais qu'on nous permette d'eſtimer ſon vainqueur Almoadan qui le fit guérir de la peſte, & qui lui remit deux-cent mille *beſans* d'or de ſa rançon. On le ſait, & on doit le dire: les Orientaux étaient alors les peuples inſtruits & civiliſés; & nous étions les barbares.

Enfin Blanche ſa mère qui ſavait gouverner, déſaprouva hautement cette Croiſade; & l'on peut faire gloire de penſer comme la reine Blanche.

Je ſuppoſe maintenant qu'on raconte à un homme de bon ſens l'hiſtoire de cette Croiſade de Saint Louis, & qu'on lui diſe tout ce qu'il a fait de ſage, de grand, de beau, c'eſt-à-dire de juſte, avant cette héroïque imprudence (*). L'homme de bon ſens dira ſans doute, ce grand Roi n'en commettra pas une ſeconde. Mais qu'il ſera étonné! quand vous lui apprendrez qu'il retourne encore en Afrique; qu'il fait encor une Croiſade plus funeſte que la première, puiſqu'elle couta à la France le meilleur de ſes Rois, & le plus grand homme de l'Europe. Ce n'eſt plus en Egypte qu'il por-

(*) L'Abbé de Véli avoue dans ſon hiſtoire qu'on la traita de *pieuſe extravagance*; *& qu'un Roi ſage ne devait ni l'autoriſer, ni la projetter.*

Joinville s'exprime bien plus fortement. Voici ſes paroles. *J'ai ouï dire que ceux qui conſeillèrent au bon Roi cette entrepriſe firent un très grand mal, & péchèrent mortellement.*

Au reſte il faut ſavoir que le *Joinville* que nous avons eſt une traduction faite du temps de François premier. Le jargon de Joinville ne s'entend plus.

te la guerre, c'eſt à Tunis. Et pour qui va-t-il faire cette guerre funeſte ? pour un de ſes frères, à la verité; mais pour un uſurpateur, pour un barbare ſouillé lâchement du ſang de Conradin, légitime héritier des deux Siciles, & du Duc d'Autriche; pour un monſtre (appellons les choſes par leur nom, ſi nous eſpérons d'effrayer les Tyrans.) pour un monſtre qui fit ſervir la religion & la juſtice, le Pape & les bourreaux au ſupplice de deux têtes couronnées innocentes & reſpectables.

Ce Charles d'Anjou réclamait un petit ſubſide que lui devait le Roi de Tunis, & dans la vue de recouvrer ce peu d'argent pour Naples, on chargea la France d'impôts ſi accablants, que le Peuple fit entendre partout ſes cris de douleur, & que tout le Clergé refuſa longtemps de payer.

Charles d'Anjou fit accroire à ſon frère que le Roi de Tunis voulait ſe faire Chrétien, & qu'il n'attendait que l'armée Françaiſe pour déclarer ſa converſion. St. Louis partit ſur cette étrange eſpérance.

Il voulait de Tunis aller vers la Paleſtine; il n'y avait plus de Chrétiens dans ce triſte païs, nul reſte de ces multitudes innombrables, ſinon quelques eſclaves qui avaient renoncé à leur religion.

Le fameux Bondocdar (*) autrefois l'un des Emirs qui avaient le plus ſervi aux défaites de St. Louis, était ſoudan de Damas, de la Syrie & de l'Egypte. Ses armées montaient dit-on, à trois cent mille hommes; il avait toujours été vainqueur. Nos Chroniqueurs en parlent comme d'un brigand; tous les Orientaux le regardent comme un héros égal aux Saladins, aux Omar, & aux Aléxandre.

C'était contre ce grand homme que St. Louis avait le courage d'aller combattre ſur les oſſe-

(*) NB. Véli dans ſon Hiſtoire de France fait dire à ce Bondocdar, *Qu'il aimait mieux un petit nombre de gens ſobres, qu'une multitude d'efféminés: vils eſclaves plus propres à briller dans l'obſcurité des tavernes & des ruelles que dans les nobles champs du Dieu Mars.* Il n'eſt guères probable qu'un Soudan ait tenu un tel diſcours, qu'il ait parlé du Dieu Mars, des tavernes & des ruelles que les Muſulmans ne connaiſſaient pas. Ils n'y avait point chez eux de tavernes, encor moins de ruelles. L'Abbé Véli lui prête ſon langage, où plutôt le langage des écrivains des charniers du tems de Louis XIII. Il y a des morceaux bien faits dans Véli, on lui doit des éloges & de la reconnaiſſance, mais il faudrait avoir le ſtile de ſon ſujet, & pour faire une bonne Hiſtoire de France il ne ſuffirait pas d'avoir du diſcernement & du goût, il faudrait aſſembler longtems tous ſes matériaux à Paris, & aller faire imprimer ſon ouvrage en Hollande.

ments de deux millions de Croiſés morts en Sirie, avec une faible armée, déjà découragée par les défaites de celles qui l'avaient précédée; il n'eut pas le malheur de parvenir juſqu'à Bondocdar; il mourut de la peſte ſur les ſables de l'Afrique, & laiſſa ſon Royaume dans la déſolation & dans la pauvreté: quels ſentiments doit-il inſpirer? il faut le révérer à jamais, le chérir, l'admirer & le plaindre. (*)

Nous avons parlé des guerres de ce Prince infortuné: parlons des loix de ce Prince juſte, on lui attribue une Pragmatique ſanction, & les établiſſements qui portent ſon nom. Mais comment n'avons nous pas du moins une copie autentique & légale de ces deux fameuſes piéces, quand nous en avons de ſes ſimples ordonnances! Comment peut-on croire que St. Louis ait cité le Code & le Digeſte qui n'étaient nullement connus de ſon temps en France?

On ſe fonde ſur l'opinion commune qui lui

(*) Véli dit, *que St. Louis ſongeait à rendre ſon fils Philippe digne du premier Sceptre du Monde.* Cela n'eſt pas poli pour l'Empereur, ni pour l'Impératrice de Ruſſie, ni pour le grand Seigneur, ni pour le grand Mogol, ni pour l'Empereur de la Chine. Le Sceptre de la France était un très beau Sceptre, mais la modeſtie l'aurait embelli encore.

attribua ces loix plusieurs années après sa mort. Mais n'a-t-on pas imputé au Cardinal de Richelieu ce Testament ridicule qui déshonorerait sa mémoire s'il était de lui, & qu'on a reconnu trop tard n'être pas son ouvrage ?

A Dieu ne plaise que St. Louis ait fait un Code où l'on ordonnait de brûler vive une pauvre femme qui recelait un petit vol pour lequel le voleur était pendu.

Qu'il ait privé les enfans de la succession mobiliaire d'un Père mort malheureusement sans s'être confessé après huit jours de maladie.

Qu'il ait fait arracher les yeux à ceux qui *emblent un cheval.*

Qu'il ait permis qu'on excommuniat pour dettes.

Qu'il ait condamné à la corde tout Gentilhomme qui se serait sauvé de prison.

Qu'on coupat le poing au fabriquant qui vendrait du drap trop étroit.

Ce sont là des Loix de Dragon, & non des Loix de St. Louis. N'outrageons point sa mémoire jusqu'à l'en croire l'auteur.

Défions nous de tout ce qu'on a écrit dans ces temps d'ignorance & de barbarie. Comparons un moment ces nuits de ténèbres à nos beaux jours, comparons la multitude de nos florissan-

tes villes avec ces priſons qu'on appellait Fertés, Chatels, Roches, Baſties, Baſtilles ; nos arts perfectionnés à la diſette de tous les arts, la politeſſe à la groſſiéreté : les ſcandales ſanglants & abominables de Rome à la paix à la décence à la politique circonſpecte qui rendent aujourd'hui le ſéjour de Rome délicieux, l'abſurde atrocité Anglaiſe au ſiècle de Newton, la raiſon humaine perfectionnée à l'inſtinct humain abruti, nos mœurs douces & polies, aux mœurs agreſtes & féroces. St. Louis en ſera plus grand pour s'être élevé dans ſes domaines peu étendus, au deſſus de la fange où l'Europe était plongée. Mais nous en ſerons plus heureux en conſidérant que nous n'avons été que des barbares dans un ſi grand nombre de ſiècles, & que nous ne le ſommes plus.

LET-

LETTRE
DE Mr. THIRIOT, A MADAME DU P***.

JE vous envoye, Madame, ſelon vos ordres, la prière à Dieu qui eſt à la fin du traité de la Tolérance, & les vers de Mr. de Ruliere ſur la diſpute. Ce ſont deux excellents morceaux, chacun dans ſon genre. Le traité de la Tolérance à l'occaſion du meurtre de Calas vous parviendra par le caroſſe d'Orléans avec les autres livres. Ce traité fait déja beaucoup de bien. Celà eſt rare aux livres; ils amuſent, ou ils ennuient, mais ils ne ſont guères d'autre effet.

Les vers ſur la diſpute vous amuſeront ſans doute beaucoup. Mr. de Voltaire m'a mandé qu'a quelques négligences près, ce petit ouvrage lui paraît égal aux meilleurs de Boileau.

Vous ſerez bien étonnée que la prière à Dieu ſoit du même homme qui a fait le Ruſſe à Paris, le Pauvre Diable & l'Ecoſſaiſe. Mais on l'a pouſſé à bout, & il m'a bien promis que doreſnavant il s'égayerait aux dépends de ceux qui l'attaquent ſans ceſſe. Il n'eſt pas mal de répondre en riant aux calomniateurs qui ſont les graves, &c. &c.

DISCOURS EN VERS SUR LES DISPUTES

PAR

MR. DE RULIERE.

Vingt têtes, vingt avis, nouvel an, nouveau goût,
Autre ville, autre mœurs, tout change, on détruit tout.
Examine pour toi ce que ton voisin pense;
Le plus beau droit de l'homme est cette indépendance.
Mais ne dispute point: les desseins éternels,
Cachés au sein de Dieu, sont trop loin des mortels;
Le peu que nous savons d'une façon certaine,
Frivole comme nous, ne vaut pas tant de peine.
Le monde est plein d'erreurs, mais de-là je conclus
Que prêcher la raison n'est qu'une erreur de plus.

En parcourant au loin la planète où nous sommes

Que verrons nous ? Les torts, & les travers des hommes.
Ici c'eſt un ſynode, & là c'eſt un divan,
Nous verrons le muphti, le derviche, l'iman,
Le bonze, le lama, le talapoin, le Pope,
Les antiques rabins, & les abbés d'Europe,
Nos moines, nos prélats, nos docteurs aggrégés;
Etes-vous diſputeurs, mes amis ? Voyagez.

Qu'un jeune ambitieux ait ravagé la terre,
Qu'un regard de Vénus ait allumé la guerre,
Qu'à Paris, au Palais l'honnête citoyen
Plaide pendant vingt ans pour un mur mitoyen.
Qu'au fond d'un diocèſe un vieux prêtre gémiſſe;
Quand un abbé de cour enlève un bénéfice,
Et que dans le parterre un poëte envieux
Ait, en battant des mains, un feu noir dans les yeux,
Tel eſt le cœur humain : mais l'ardeur inſenſée
D'aſſervir ſes voiſins à ſa propre penſée,
Comment la concevoir? Pourquoi, par quel moyen
Veux-tu que ton eſprit ſoit la règle du mien?

Je hais ſur-tout, je hais tout cauſeur incommode,
Tous ces demi-ſavans, gouvernés par la mode,
Ces gens, qui, pleins de feu, peut-être pleins d'eſprit,

Soutiendront contre vous ce que vous aurez dit.
Un peu muſiciens, philoſophes, poëtes
Et grands-hommes d'état, formés par les gazettes:
Sachant tout, liſant tout, prompts à parler de tout,
Et qui contrediraient *Voltaire* ſur le goût,
Monteſquieu ſur les loix, de *Broglie* ſur la guerre,
Ou la jeune d'*Egmont* ſur le talent de plaire.

Voyez-les s'emporter ſur les moindres ſujets,
Sans ceſſe répliquant, ſans répondre jamais,
» Je ne céderais pas au prix d'une couronne...
» Je ſens.. le ſentiment ne conſulte perſonne..
» Et le roi ſerait là.... je verrais là le feu...
» Meſſieurs, la vérité miſe une fois en jeu,
» Doit-il nous importer, de plaire, ou de déplaire?

C'eſt bien dit; mais pourquoi cette roideur auſtère?
Hélas! c'eſt pour juger de quelques nouveaux airs
Ou des deux Poinſinet lequel fait mieux des vers.

Auriez-vous, par hazard, connu feu monſieur d'Aube,
Qu'une ardeur de diſpute éveillait avant l'aube?
Conticz-vous un combat de votre régiment,
Il ſavait mieux que vous, où, contre qui, comment.
Vous ſeul en auriez eu toute la renommée,

N'importe, il vous citait ſes lettres de l'armée;
Et, Richelieu préſent, il aurait raconté
Ou Gènes défendue, ou Mahon emporté.
D'ailleurs homme de ſens, d'eſprit, & de mérite;
Mais ſon meilleur ami redoutait ſa viſite.
L'un, bientôt rebuté d'une vaine clameur,
Gardait, en l'écoutant, un ſilence d'humeur.
J'en ai vu, dans le feu d'une diſpute aigrie,
Près de l'injurier, le quitter de furie;
Et, rejettant la porte à ſon double battant,
Ouvrir à leur colère un champ libre en ſortant.
Ses neveux, qu'à ſa ſuite attachait l'eſpérance,
Avaient vu dérouter toute leur complaiſance.
Un voiſin aſmatique, en l'embraſſant un ſoir,
Lui dit: Mon médecin me défend de vous voir.
Et, parmi cent vertus, cette unique faibleſſe,
Dans un triſte abandon, réduiſit ſa vieilleſſe.
Au ſortir d'un ſermon, la fièvre le ſaiſit,
Las d'avoir écouté ſans avoir contredit.
Et, tout près d'expirer, gardant ſon caractère,
Il feſait diſputer le prêtre & le notaire.

Que la bonté divine, arbitre de ſon ſort,
Lui donne le repos, que nous rendit ſa mort!
Si du moins il s'eſt tû devant ce grand arbitre.

Un jeune bachelier, bientôt docteur en titre,
Doit, ſuivant une affiche, un tel jour, en tel lieu,

Répondre à tout venant ſur l'eſſence de Dieu.
Venez-y, venez voir, comme ſur un théâtre,
Une diſpute en règle, un choc opiniâtre,
L'entimême ſerré, les dilemmes preſſans,
Poignards à double lame, & frappant en deux ſens,
Et le grand ſillogiſme en forme régulière;
Et le ſophiſme vain de ſa fauſſe lumière,
Des moines échauffés, vrai fléau des docteurs,
De pauvres Hibernois, complaiſans diſputeurs,
Qui, fuyant leur pays pour les ſaintes promeſſes,
Viennent vivre à Paris d'argumens, & de meſſes;
Et l'honnête public, qui même écoutant bien,
A la ſaine raiſon de n'y comprendre rien.
Voilà donc les leçons qu'on prend dans vos écoles!

Mais tous les argumens ſont-ils faux, ou frivoles?
Socrate diſputait juſques dans les feſtins,
Et tout nud quelquefois argumentait aux bains.
Etait-ce dans un ſage une folle manie?
La contrariété fait ſortir le génie.
La veine d'un caillou recèle un feu qui dort,
Imagé de ces gens, froids au premier abord,
Et qui, dans la diſpute, à chaque répartie
Sont pleins d'une chaleur, qu'on n'avait point ſentie.

C'eſt un bien, j'y conſens. Quant au mal, le voici.

Plus on a diſputé, moins on s'eſt éclairci.
On ne redreſſe point l'eſprit faux, ni l'œil louche,
Ce mot *j'ai tort*, ce mot nous déchire la bouche.
Nos cris, & nos efforts ne frappent que le vent,
Chacun dans ſon avis demeure comme avant.
C'eſt mêler ſeulement aux opinions vaines
Le tumulte inſenſé des paſſions humaines.
Le vrai peut quelquefois n'être point de ſaiſon;
Et c'eſt un très-grand tort que d'avoir trop raiſon.

Autrefois la juſtice, & la vérité nues,
Chez les premiers humains, furent long-tems connues;
Elles régnaient en ſœurs : mais on ſait que depuis,
L'une a fui dans le ciel, & l'autre dans un puits.
La vaine opinion régne ſur tous les âges,
Son temple eſt, dans les airs, porté ſur les nuages.
Une foule de dieux, de démons, de lutins,
Sont au pied de ſon trône; & tenant dans leurs mains
Mille riens enfantés par un pouvoir magique,
Nous les montrent de loin ſous des verres d'optique.
Autour d'eux, nos vertus, nos biens, nos maux divers
En boules de ſavon, ſont épars dans les airs;
Et le ſouffle des vents y promène ſans ceſſe,

De climats en climats, le temple & la déeſſe.
Elle fuit & revient. Elle place un mortel
Hier ſur un bucher, demain ſur un autel.
Le jeune Antinoüs eut autrefois des prêtres.
Nous rions maintenant des mœurs de nos ancêtres;
Et qui rit de nos mœurs ne fait que prévenir
Ce qu'en doivent penſer les ſiècles à venir.
Une beauté frapante, & dont l'éclat étonne,
Les Français la peindront, ſous les traits de *Brionne*,
Sans croire qu'autrefois un petit front ſerré,
Un front à cheveux d'or fut toûjours adoré.
Ainſi l'opinion, changeante, & vagabonde,
Soumet la beauté même, autre reine du monde.
Ainſi dans l'univers ſes magiques effets,
Des grands événemens, ſont les reſſorts ſecrets.
Comment donc eſpérer qu'un jour aux pieds d'un ſage
Nous la voyons tomber du haut de ſon nuage,
Et que la vérité ſe montrant auſſi-tôt
Vienne au bord de ſon puits voir ce qu'on fait en-haut ?

Il eſt pour les ſavans, & pour les ſages même,
Une autre illuſion : cet eſprit de ſyſtême,
Qui bâtit en rêvant des mondes enchantés,
Et fonde mille erreurs ſur quelques vérités.
C'eſt par lui qu'égarés après de vaines ombres,
L'in-

L'inventeur du calcul chercha Dieu dans les nombres ;
L'auteur du *mécaniſme* attacha follement
La liberté de l'homme aux loix du mouvement ;
L'un du ſoleil éteint veut compoſer la terre,
„ La terre, dit un autre, eſt un globe de verre. " *a*)
De-là ces différends, ſoutenus à grand cris ;
Et ſur un tas poudreux d'inutiles écrits,
La diſpute s'aſſied dans l'aſile du ſage,

La contrariété tient ſouvent au langage
On peut s'entendre moins, formant un même ſon,
Que ſi l'un parlait baſque, & l'autre bas-breton.
C'eſt-là, qui le croirait ? un fléau redoutable ;
Et la pâle famine, & la peſte effroyable
N'égalent point les maux, & les troubles divers
Que les mal-entendus ſément dans l'univers.

Peindrai-je des dévots les diſcordes funeſtes,
Les ſaints emportemens de ces ames céleſtes,
Le fanatiſme, au meurtre, excitant les humains,
Des poiſons, des poignards, des flambeaux dans les mains,
Nos villages déſerts, nos villes embraſées,
Sous nos foyers détruits nos mères écraſées,

(*a*) C'eſt une des idées de *Buffon*.

Dans nos temples ſanglans abandonnés du ciel,
Les miniſtres rivaux, égorgés ſur l'autel,
Tous les crimes unis, meurtre, inceſte, pillage,
Les fureurs du plaiſir ſe mêlant au carnage,
Sur des corps expirans, d'infâmes raviſſeurs,
Dans leurs embraſſemens, reconnaiſſant leurs
ſœurs,
L'étranger dévorant le ſein de ma patrie,
Et ſous la piété déguiſant ſa furie,
Les pères conduiſant leurs enfans aux bourreaux,
Et les vaincus toûjours trainés aux échaffauts?...
Dieu puiſſant! permettez que ces tems déplorables
Un jour par nos neveux ſoient mis au rang des fables.

Mais je vois s'avancer un fâcheux diſputeur,
Son air d'humilité couvre mal ſa hauteur;
Et ſon auſtérité, pleine de l'Evangile,
Paraît offrir à Dieu le venin qu'il diſtille.
„ Monſieur, tout ceci cache un dangereux poiſon;
„ Perſonne, ſelon vous, n'a ni tort, ni raiſon
„ Et ſur la vérité n'ayant point de meſure,
„ Il faut ſuivre pour loi l'inſtinct de la nature! „

Monſieur, je n'ai pas dit un mot de tout cela. ...
„ Eh! quoique vous ayez déguiſé ce ſens-là,
„ En vous interprétant la choſe devient claire. “.

Mais en termes précis j'ai dit tout le contraire.
Cherchons la vérité ; mais d'un commun accord
Qui diſcute a raiſon, & qui diſpute a tort.
Voilà ce que j'ai dit ; & d'ailleurs qu'à la guerre,
A la ville, à la cour, ſouvent il faut ſe taire....
„ Mon cher monſieur, ceci cache toûjours deux
ſens ;.
„ Je diſtingue... " Monſieur, diſtinguez, j'y con-
ſens,
J'ai dit mon ſentiment, je vous laiſſe les vôtres,
En demandant pour moi ce que j'accorde aux au-
tres...
„ Mon fils, nous vous avons défendu de penſer ;
„ Et pour vous convertir je cours vous dénoncer. "

Heureux ! ô trop heureux qui, loin des fanatiques,
Des cauſeurs importuns, & des jaloux critiques,
En paix ſur l'Hélicon pourait cueillir des fleurs !
Tels on voit, dans les champs, de ſages labou-
reurs,
D'une ruche irritée évitant les bleſſures,
En dérober le miel à l'abri des piquûres.

DISCOURS

DE Mᴱ. BELLEGUIER,

ANCIEN AVOCAT.

Sur le Texte proposé par l'Université de la Ville de Paris, pour le sujet des Prix de l'année 1773.

Non magis Deo quàm Regibus infensa est ista quæ vocatur hodie philosophia.

Cette, qu'on nomme aujourd'hui Philosophie, n'est pas plus ennemie de Dieu que des Rois.

JE ne compose pas pour les Prix de l'Université. Je n'ai pas tant d'ambition; mais ce sujet me paraît si beau & si bien énoncé, que je ne puis résister à l'envie d'en faire mon thème.

Non sans doute, la philosophie n'est & ne peut être l'ennemie de Dieu, ni des Rois, s'il est permis de mettre des hommes à côté de l'Etre éternel & suprême. La Philosophie est ex-

preſſement l'amour de la ſageſſe ; & ce ſerait le comble de la folie d'être l'ennemi de Dieu qui nous donne l'exiſtence, & des Rois qui nous ſont donnés par lui, pour rendre cette exiſtence heureuſe, ou du moins tolérable. Oſons d'abord dire un petit mot de Dieu : nous parlerons enſuite des Rois. Il y a l'infini entre ces deux objets.

De Dieu.

Socrate fut le martir de la Divinité, & Platon en fût l'Apôtre. Zaleucus, Carondas, Pythagore, Solon & Locke, tous Philoſophes & Légiſlateurs, ont recommandé dans leurs Loix l'amour de Dieu & du Gouvernement ſous lequel il nous a fait naître. Les beaux vers du véritable Orphée, que nous trouvons épars dans Clément d'Aléxandrie, parlent de la grandeur de Dieu avec ſublimité. Zoroaſtre l'annonçait à la Perſe, & Confutzée à la Chine ; quoiqu'en ait dit l'ignorance apuyée de la malignité. La Philoſophie fut dans tous les temps la mère de la religion pure & des loix ſages.

S'il y eut tant d'athées chez les Grecs trop ſubtils, & chez les Romains leurs imitateurs, n'imputons qu'à des menteurs publics, avares, cruels & fourbes, aux prêtres de l'antiquité

l'excès monſtrueux où ces athées tombèrent. Les uns nièrent la Divinité; parce que les Sacrificateurs la rendaient odieuſe; & que les Oracles la rendaient ridicule. Les autres, comme les Epicuriens, indignés du rôle qu'on feſait jouer aux Dieux dans le gouvernement du monde, prétendaient qu'ils ne daignaient pas ſe mêler des miſérables occupations des hommes. Le char de la fortune allait ſi mal qu'il parut impoſſible que des êtres bienfaiſants en tinſſent les rènes. Epicure & ſes diſciples, d'ailleurs aimables & honnêtes gens, étaient de ſi mauvais phyſiciens; qu'ils avouaient ſans difficulté qu'il y a un Dieu dans le ſoleil & dans chaque planète; mais ils croyaient que ces Dieux paſſaient tous leur temps à boire, à ſe réjouïr & à ne rien faire. Ils en feſaient des Chanoines d'Allemagne.

Les véritables Philoſophes ne penſaient pas ainſi. Les Antonins, ſi grands ſur le trône du monde alors connu, Epictète dans les fers, reconnaiſſaient, adoraient un Dieu tout puiſſant & juſte; ils tâchaient d'être juſtes comme lui.

Ils n'auraient pas prétendu, comme l'auteur du SYSTEME DE LA NATURE, que le Jéſuite Néedham avait créé des anguilles, & que Dieu

n'avait pas pû créer l'homme. Néedham ne leur eut pas paru philoſophe; & l'auteur du Syſtème de la nature n'eût été regardé que comme un diſcoureur par l'Empereur Marc-Antonin.

L'Aſtronome, qui voit le cours des aſtres établi ſelon les loix de la plus profonde mathématique, doit adorer l'éternel Géomètre. Le Phyſicien, qui obſerve un grain de bled ou le corps d'un animal, doit reconnaître l'éternel Artiſan. L'homme moral, qui cherche un point d'appui à la vertu doit admettre un être auſſi juſte que ſuprême. Ainſi Dieu eſt néceſſaire au monde en tout ſens, & l'on peut dire avec l'auteur de l'épitre au griffonneur du plat livre des TROIS IMPOSTEURS.

SI DIEU N'EXISTAIT PAS, IL FAUDRAIT L'INVENTER.

Je conclus de là que *iſta quæ vocatur hodiè philoſophia*, ce qu'on nomme aujourd'hui philoſophie, eſt le plus digne ſoutien de la Divinité, ſi quelque choſe peut en être digne ſur la terre. Le ciel me préſerve de faire des phraſes pour énerver une vérité ſi importante.

DU GOUVERNEMENT.

Les Philoſophes, qui ont reconnu un Dieu, & les Sophiſtes qui l'ont nié, ont tous, ſans

aucune exception, avoué cet autre vérité reconnue de tout le monde, qu'un Citoyen doit être soumis aux loix de sa patrie; qu'il faut être bon Républicain à Venise & en Hollande; bon sujet à Paris & à Madrid: sans quoi ce monde serait un coupe-gorge, comme il l'a été trop souvent, graces à ceux qui n'étaient pas philosophes.

Lorsque l'ancien Parlement de Paris, & l'Université de Paris vinrent reconnaître à genoux l'Anglais Henri V pour Roi de France; qui fut fidèle à son Roi légitime ? ..... *Gerson* : le Philosophe *Gerson*, l'honneur éternel de l'Université; cet homme qui osait s'opposer d'une main aux fureurs de quatre antipapes également coupables, & présenter l'autre pour relever, s'il le pouvait, le trone renversé de son maître. Il mourut à Lyon dans un exil qui le rendait encor plus vénérable aux Sages; tandis que ses confrères les Théologiens, arrachés à leur saint ministère par la rage des guerres civiles, faisaient leur cour aux Anglais, & n'en recevaient que des mépris des outrages & des chaînes.

Hélas! était-il bien occupé des propriétés de la matière, de l'antiquité du monde & des loix de la gravitation, celui qui justifia, qui canonisa publiquement le meurtre abominable du Duc d'Orléans frère de Charles VI le bien aimé?

C'était un Docteur en théologie : c'était Jean Petit, très dévôt à la Vierge, pour laquelle il avait composé une prière dans le goût de l'oraison des trente jours. Etaient-ils Platoniciens ou Académiciens, ou Stratoniciens ceux qui, sous le même régne, firent réjaillir sur le Dauphin le sang de deux Maréchaux de France, & qui massacrèrent dans les rues de Paris trois mille cinq cent Gentilshommes ? On les nommaient les Maillotins, les Cabochiens. Ce n'est pas là une secte de philosophie.

Si lorsqu'on brula vive dans Rouen l'Héroïne champêtre qui sauva la France, il s'était trouvé dans la Faculté de théologie un philosophe, il n'eut pas souffert que cette fille, à qui l'antiquité eut dressé des autels, fut brulée vive dans un bucher élevé sur une platte-forme de dix piés de haut, afin que son corps jetté nû dans les flammes pût être contemplé du bas en haut par les devôts spectateurs. Cette exécrable barbarie fut ordonnée sur une requête de la sacrée Faculté, par sentence de Cauchon Evêque de Beauvais, de frère Martin, Vicaire-Général de l'inquisition, de neuf Docteurs de Sorbonne, de trente-cinq autres Docteurs en théologie. Ces barbares n'auraient pas abusé du sacrement de la confession pour condamner

la guerrière vengereſſe du trône au plus affreux des ſupplices. Ils n'auraient pas caché deux prêtres derrière le confeſſional pour entendre ſes péchés, & pour en former contre elle une accuſation : ils n'auraient pas, comme on l'a déjà dit, été ſacrilèges pour être aſſaſſins.

Ce crime ſi horrible & ſi lâche ne fût point commis par les Anglais ; il le fut uniquement par des théologiens de France payés par le Duc de Bethfort. Deux de ces Docteurs, à la vérité, furent condamnés depuis à périr par le même ſuplice, quand Charles VII. fut victorieux. Mais, la plus belle expiation de la Sorbonne fut ſon répentir, & ſa fidélité pour nos Rois, quand les conjonctures devinrent plus favorables.

Je paſſe à regret aux horreurs de la Ligue contre Henri III, & le grand Henri IV. Ces temps, depuis François ſecond, furent abominables ; mais il eſt doux de pouvoir dire que le philoſophe Montagne, le philoſophe Charon, le philoſophe Chancelier de l'Hôpital, le philoſophe de Thou, le philoſophe Ramus, ne trempèrent jamais dans les factions. Leur vertu demande grace pour leur ſiècle.

La journée de la St. Barthelemi, dont la mémoire durera autant que le monde, ne leur ſera jamais imputée.

J'avouerai encor, ſi l'on veut, aux Jéſuites, éternels & déplorables ennemis du Parlement & de l'Univerſité, que l'ancien Parlement de Paris, qui n'était pas philoſophe, commença un procès criminel contre Henri III. ſon Roi, & nomma, pour informer les Conſeillers Courtin & Michon, qui n'étaient pas philoſophes non plus.

Je ne diſſimulerai point que le Docteur Roſe, le Docteur Guinceſtre, le Docteur Boucher, le Docteur Aubri, le Docteur Pelletier condamné depuis à la roue, furent les trompettes du meurtre & du carnage. On a ſouvent dit que le Docteur Bourgoin fit deſcendre une ſtatue de la Ste. Vierge, pour encourager frère Jacques Clément au parricide; je l'accorde en gémiſſant. On me répète que ſoixante & dix Docteurs de Sorbonne déclarèrent, au nom du St. Eſprit, tous les Sujets déliés de leur ſerment de fidélité; j'en conviens avec horreur.

On me crie que dans le temps où Henri IV. préparait ſon abjuration, & lorſque les citoyens préſentèrent requête pour faire quelque accommodement avec ce grand Homme, ce bon Roi, ce conquérant & ce père de la France, toute la Faculté de théologie aſſemblée condamna la requête comme *inepte*, *ſéditieuſe*, *impie*, *abſurde*,

inutile, attendu qu'on connaît l'obſtination de Henri le relaps. La Faculté déclare expreſſément tous ceux qui parlent d'engager le Roi à profeſſer la religion catholique, *parjures, ſéditieux, perturbateurs du royaume, hérétiques, fauteurs d'hérétiques, ſuſpects d'héréſie, ſentant l'héréſie; & qu'ils doivent être chaſſés de la ville, de peur que ces bêtes peſtiférées n'infectent tout le troupeau.*

Ce Décret du 1er. Novembre 1592. eſt tout au long dans le journal de Henri IV. page 260. Le reſpectable de Thou raporte des Décrets encor plus horribles & qui font dreſſer les cheveux.

Béniſſons les philoſophes qui ont appris aux hommes qu'il faut prodiguer ſes biens & ſa vie pour ſon Roi, fut-il de la religion de Mahomet, de Confucius, de Brama, ou de Zoroaſtre.

Mais je répondrai toujours que la Sorbonne s'eſt répentie de ces écarts, & qu'on ne doit les imputer qu'au malheur des temps. Une compagnie peut s'égarer; elle eſt compoſée d'hommes: mais auſſi ces hommes réparent leurs fautes. La raiſon, la ſaine doctrine, la modeſtie, la défiance de ſoi-même reviennent ſe mettre à la place de l'ignorance, de l'orgueil, de la démence & de la fureur. On n'oſe plus condamner perſonne après avoir été ſi condamnable. On devient meilleur pour avoir

été méchant. On eſt l'édification d'une patrie dont on fut l'horreur & le ſcandale.

Les Jéſuites ont fatigué la France du récit de tant de crimes. Mais l'Univerſité de ſon côté a reproché aux frères Jéſuites d'avoir mis le couteau à la main de *Jean Chatel*, d'avoir forcé le grand Henri IV. à dire au Duc de Sulli qu'il aimait mieux les rappeller & s'en faire des amis que de craindre continuellement le poignard & le poiſon. Elle les a peints dans tous ſes procès contre eux comme des ſoldats en robe d'une puiſſance dangereuſe, comme des eſpions de toutes les Cours, des ennemis de tous les Rois, des traîtres à toutes les patries.

Combien de fois le docteur Arnaud, le docteur Boileau, le docteur Petit-pied, & tant d'autres docteurs, n'ont-ils pas reproché à ces ci-devant Jéſuites, la banqueroute de Seville, qui précéda d'un ſiècle la banqueroute de frère La Valette, leurs calomnies contre le bienheureux Don Juan de Palafox; & après huit volumes entiers de pareils reproches, ne leur ont-ils pas remis ſous les yeux la conſpiration des poudres, & trois Jéſuites écartelés pour ce crime inconcevable? Les Jéſuites en ont-ils été moins fiers? non; tout écraſés qu'ils ſont, il leur reſte trois doigts dont ils ſe ſer-

vent pour imprimer dans Avignon que les docteurs de Sorbonne ſont des ignorants inſolents, & pour répéter en plagiaires ce que Mr. Des Landes de l'Académie des Sciences a mis en note dans ſon troiſième tome page 299. *Que la Sorbonne eſt aujourd'hui le corps le plus mépriſable du royaume.*

Ces outrages, ces injures réciproques n'ont rien de philoſophique. Je dirai plus; elles n'ont rien de chrétien.

J'obſerverai avec la ſatisfaction d'un bon ſujet que dans les troubles de la Fronde, non moins affreux peut-être que la conſpiration des poudres, mais infiniment plus ridicules, ce ne fut ni Deſcartes, ni Gaſſendi, ni Paſcal, ni Fermat, ni Roberval, ni Méziriac, ni Rohaut, ni Chapelle, ni Bernier, ni St. Evremont; ni aucun autre philoſophe, qui mit à prix la tête du Cardinal premier Miniſtre. Nul d'eux ne vola l'argent du Roi pour payer cette tête; nul ne força Louis XIV. & ſa Mère de s'enfuir du Louvre & d'aller coucher ſur la paille à St. Germain; nul ne fit la guerre à ſon Roi, & ne leva contre lui le régiment des Portes-cochères, & le régiment de Corinthe; &c. &c.

Je conviendrai avec le Jéſuite auteur du petit livre TOUT SE DIRA. „ Que ces petites

„ fautes commiſes à bonne intention, l'étaient „ par Maître Quatre hommes, Maître Quatre „ ſous, Maître Bitaud, Maître Pitaut, Maî„ tres Boiſſau, Gratau, Martinau, Boux, „ Crepin, Cullet &c... &c... tous Tuteurs des Rois & qui avaient acheté la tutelle. Ils n'étaient pas philoſophes. Ce n'eſt pas moi qui parle; c'eſt le Jéſuite auteur de TOUT SE DIRA & de L'APPEL A LA RAISON. Je ne ſais s'il eſt plus philoſophe que Mrs. Cullet & Crépin. Ce que je ſais certainement avec l'Europe, c'eſt que tant que GONDI-RETS fut Archevêque de Paris, il fut vain, inſolent, débauché, factieux, criminel de Lèze-Majeſté. Quand il devint philoſophe, il fut bon ſujet, bon citoyen; il fut juſte.

Je répondrai ſurtout aux détracteurs de l'ancien Parlement de Paris, comme à ceux de l'Univerſité; je dirai, il ſe répentit, il fut fidèle à Louis XIV.

On a prétendu que Malagrida & l'aſſaſſin du Roi de Pologne, & ceux de deux autres grands Princes avaient une teinture de philoſophie. Mais, à l'examen, cette accuſation a été reconnue fauſſe.

Enfin ſi nous remontons du temps préſent aux temps antérieurs dans les autres pays de l'Europe, nous trouverons que la philoſophie ne fut ſoupçonnée par perſonne de l'aſſaſſinat de

FARNESE Duc de Parme, bâtard du Pape PAUL III; de l'aſſaſſinat de GALEAS SFORZE dans une égliſe; de l'aſſaſſinat des MEDICIS dans une autre égliſe pendant l'élévation de l'Euchariſtie, afin que le peuple proſterné ne vit pas le crime, & que Dieu ſeul en fut témoin.

La philoſophie ne fut point complice des aſſaſſinats & des empoiſonnemens nombreux, commis par le Pape ALEXANDRE VI, & par ſon bâtard Céſar BORGIA. Allez juſqu'au Pape SERGIUS III; je vous défie de trouver aucun philoſophe coupable du moindre trouble, pendant tant de ſiècles où l'Italie fut troublée ſans ceſſe.

On a vendu dans les Etats d'Italie, appartenants au Roi d'Eſpagne, cette fameuſe Bulle de la Cruzade, qui, moyennant deux réaux de plate ſauve une ame du feu éternel de l'Enfer, & permet à ſon corps de manger de la viande le ſamedi. On trafiquait de cette autre Bulle de la Componende qui permet aux voleurs de garder une partie de ce qu'ils ont volé, pourvu qu'ils en mettent une partie en œuvres-pies; mais cette Bulle vaut dix ducats. On achetait des Diſpenſes de tout à tout prix. Les Phrinès & les Gitons triomphaient depuis Milan juſqu'à Tarente. Les bénéfices

néfices inſtitués pour nourrir les pauvres, ſe vendaient publiquement pour nourrir le luxe; & les bénéficiers employaient le ſtilet & la cantarella contre les bénéficiers qui leur dérobaient leurs Gitons & leurs Phrinès. Rien n'égalait les débauches, les perfidies, les ſacrilèges de certains moines. Cependant Galilée, le reſtaurateur de la raiſon, démontrait tranquillement le mouvement de la terre & des autres planètes dans leurs orbites élliptiques, autour du ſoleil immobile dans ſa place au centre du monde & tournant ſur lui-même.

Oh l'homme dangereux! Oh l'ennemi de tous les Rois & du Grand Duc de Toſcane & de la ſainte Egliſe! s'écrièrent les Univerſités Le monſtre! Il oſe prouver que c'eſt la terre qui tourne, tandis que le ſavant Joſué aſſure formellement que le ſoleil s'arrêta ſur Gabaon, & la lune ſur Aialon en plein midi!

Galilée ne fut pas brulé. Le Grand Duc le protégeait. Le ſaint Office ſe contenta de le déclarer abſurde & hérétique, ſentant l'héréſie: il ne fut condamné qu'à garder la priſon, à jeûner au pain & à l'eau, & à réciter le rozaire. Il récita ſans doute ſon rozaire, ce grand Galilée! *Iſte qui vocabatur philoſophus.*

Tournez les yeux vers cette île fameuſe,

longtems plus ſauvage que nous-mêmes, habitée comme nôtre malheureux païs par l'ignorance & le fanatiſme, couverte comme la France du ſang de ces citoyens; demandez lui quel prodige l'a changée, pourquoi elle n'a plus de Fairfax, de Cromwell & d'Ireton? Comment à ces guerres auſſi abominables que religieuſes, qui firent tomber la tête d'un Roi ſur un échaffaut à ſuccédé une paix intérieure qui n'eſt troublée que par des querelles au ſujet de l'élection de Milord Maire, ou du bilan de la compagnie des Indes, ou du numero 45. L'Angleterre vous répondra, graces en ſoient rendues à Locke, à Newton, à Shaftsburi, à Collins, à Trenchar, à Gordon, à une foule de ſages qui ont changé l'eſprit de la nation, & qui l'ont détourné des diſputes abſurdes & fatales de l'école pour le diriger vers les ſciences ſolides.

Cromwell à la tête de ſon régiment des frères rouges, portait la Bible à l'arçon de ſa ſelle; & leur montrait les paſſages où il eſt dit: *heureux ceux qui éventreront les femmes groſſes, & qui écraſeront les enfans ſur la pierre*! Locke & ſes pareils ne voulaient point qu'on traitat ainſi les femmes & les enfans. Ils ont

adouci les mœurs des peuples ſans énerver leur courage.

La philoſophie eſt ſimple, elle eſt tranquille, ſans envie, ſans ambition; elle médite en paix loin du luxe, du tumulte & des intrigues du monde; elle eſt indulgente; elle eſt compatiſſante. Sa main pure porte le flambeau qui doit éclairer les hommes; elle ne s'en eſt jamais ſervie pour allumer l'incendie en aucun lieu de la terre. Sa voix eſt faible, mais elle ſe fait entendre; elle dit, elle répète: *Adorez Dieu, ſervez les Rois; aimez les hommes.* Les hommes la calomnient; elle ſe conſole en diſant: ils me rendront juſtice un jour. Elle ſe conſole même ſouvent ſans eſpérer de juſtice.

Ainſi la partie de l'Univerſité de Paris, conſacrée aux beaux arts, à l'éloquence & à la vérité, ne pouvait choiſir un ſujet plus digne d'elle que ces belles paroles: *Non magis Deo quam Regibus infenſa eſt iſta quæ vocatur hodiè philoſophia.*

O toi, qui ſeras toujours compté parmi les Rois les plus illuſtres; toi qui vis naître le long ſiècle des héros & des beaux arts, & qui les conduiſis tous dans les divers ſentiers de la gloire; toi, que la nature avait fait pour ré-

gner, Louis XIV, petit fils de Henri IV, plut au Ciel que ta belle ame eut été assez éclairée par la philosophie pour ne point détruire l'ouvrage de ton grand-père ? Tu n'aurais point vu la huitième partie de ton peuple abandonner ton royaume, porter chez tes ennemis les manufactures, les arts & l'industrie de la France. Tu n'aurais point vû des Français combattre sous les étendarts de Guillaume III. contre des Français, & leur disputer longtemps la victoire. Tu n'aurais point vu un Prince catholique armer contre toi deux régimens de Français protestants. Tu aurais sagement prévenu le fanatisme barbare des Cévennes, & le châtiment non moins barbare que le crime. Tu le pouvais; tout t'était soumis; les deux religions t'aimaient, te révéraient également. Tu avais devant les yeux l'exemple de tant de nations chez qui les cultes différents n'altèrent point la paix qui doit régner parmi les hommes, unis par la nature. Rien ne t'était plus aisé que de soutenir & de contenir tous tes sujets. Jaloux du nom de GRAND, tu ne connus pas ta grandeur. Il eut mieux valu avoir six régimens de plus de Français protestants, que de ménager encor ODESCALKI, Innocent XI., qui prit si hautement contre toi le parti

du Prince d'Orange huguenot. Il eut mieux valu te priver des Jésuites, qui ne travaillaient qu'à établir la grace suffisante le congruisme & les lettres de cachet, que te priver de plus de quinze cent mille bras qui enrichissaient ton beau royaume, & qui combattaient pour sa défense.

Ah Louis XIV. Louis XIV. que n'étais-tu philosophe! Ton siècle a été grand; mais tous les siècles lui reprocheront tant de Citoyens expatriés, & ARNAUD sans sépulture.

Et toi que nous voyons avec une tendresse respectueuse assis sur le trône de Henri IV & de Louis XIV, dont le sang coule dans tes veines, vainqueur à Fontenoi, à Rocou, à Fribourg, & pacificateur dans Versailles, écoute toujours la voix de la philosophie, c'est-à-dire de ta sagesse.

C'est par elle que tu as assoupi pour jamais ces disputes du Jansénisme & du Molinisme qui nous rendaient à la fois malheureux & ridicules. C'est elle qui t'inspira quand tu donnas la paix aux vivants & aux mourants, en nous délivrant de l'impertinence des billets pour l'autre monde, & du scandale des sacrements conférés la-bayonette au bout du fusil. Tu es un vrai philosophe, lorsque tu fermes l'oreille à la calomnie, aux bruits mensongers qui éclatent avec tant d'impudence, ou qui se glissent avec tant

d'artifice. L'Empereur Marc-Aurèle, dit que les hommes ne seront heureux que quand les Rois seront Philosophes. Pense, agi toujours comme Marc-Aurèle, & que ta vie soit plus longue que celle de ce Monarque le modèle des hommes.

AVIS DE L'EDITEUR.

Nous avons cru devoir réimprimer à la suite du discours de Me. Belleguier, la Prière à Dieu *qui se trouve à la fin du* Traité de la Tolérance, *livre rempli de vérités & de cette piété solid qui est de tous les temps & de tous les lieux.*

PRIERE

PRIERE A DIEU.

CE n'eſt donc plus aux hommes que je m'adreſſe, c'eſt à toi, Dieu de tous les êtres, de tous les mondes & de tous les tems. S'il eſt permis à de faibles créatures perdues dans l'immenſité, & imperceptibles au reſte de l'univers, d'oſer te demander quelque choſe, à toi qui as tout donné, à toi dont les décrets ſont immuables comme éternels; daigne regarder en pitié les erreurs attachées à nôtre nature! que ces erreurs ne faſſent point nos calamités! Tu ne nous as point donné un cœur pour nous haïr, & des mains pour nous égorger; fais que nous nous aidions mutuellement à ſupporter le fardeau d'une vie pénible & paſſagère! que les petites différences entre les vêtemens qui couvrent nos débiles corps, entre tous nos langages inſuffiſans, entre tous nos uſages ridicules, entre toutes nos loix imparfaites, entre toutes nos opinions inſenſées, entre toutes nos conditions ſi diſproportionnées à nos yeux, & ſi égales devant toi; que toutes ces petites nuances qui diſtinguent les atomes appellés hommes, ne ſoient pas des ſignaux de haine & de perſécution! que ceux qui allument des cierges en plein midi pour te

célébrer, ſupportent ceux qui ſe contentent de la lumière de ton ſoleil! que ceux qui couvrent leur robe d'une toile blanche pour dire qu'il faut t'aimer, ne déteſtent pas ceux qui diſent la même choſe ſous un manteau de laine noire! qu'il ſoit égal de t'adorer dans un jargon formé d'une ancienne langue, ou dans un jargon plus nouveau! que ceux dont l'habit eſt teint en rouge ou en violet, qui dominent ſur une petite parcelle d'un petit tas de la boue de ce monde, & qui poſſédent quelques fragmens arrondis d'un certain métal, jouiſſent ſans orgueil de ce qu'ils appellent grandeur & richeſſe, & que les autres les voyent ſans envie; car tu ſais qu'il n'y a dans ces vanités ni de quoi envier, ni de quoi s'enorgueillir.

Puiſſent tous les hommes ſe ſouvenir qu'ils ſont frères! qu'ils ayent en horreur la tyrannie exercée ſur les ames, comme ils ont en exécration le brigandage, qui ravit par la force le fruit du travail & de l'induſtrie paiſible! Si les fléaux de la guerre ſont inévitables, ne nous haiſſons pas, ne nous déchirons pas les uns les autres dans le ſein de la paix, & employons l'inſtant de nôtre exiſtence à bénir également en mille langages divers, depuis Siam juſqu'à la Californie, ta bonté qui nous a donné cet inſtant!

LE PHILOSOPHE

PAR

Mr. DU MARSAY.

Cette Pièce eſt connue depuis longtems & s'eſt conſervée dans les Porte-feuilles de tous les curieux; elle eſt de l'année 1730. Voyez l'éloge de Mr. du Marſay dans le troiſième tome du grand Dictionnaire Enciclopédique.

IL n'y a rien qui coute moins à acquérir que le nom de philoſophe. Une vie obſcure & retirée, quelques dehors de ſageſſe avec un peu de lecture, ſuffiſent pour mériter ce nom à des perſonnes qui s'en décorent ſans aucun droit; d'autres qui ont eu la force de ſe défaire des préjugés de l'éducation, ſe regardent comme les ſeuls & véritables philoſophes.

Le philoſophe eſt une être organiſé comme les autres hommes: mais qui par ſa conſtitution réfléchit ſur ſes mouvements. Les autres hommes

ſont déterminés à ſentir, ſans connaître les cauſes qui les font ſentir, ſans même ſonger qu'il y en ait. Le philoſophe au contraire démêle ces cauſes autant qu'il eſt en lui, & ſouvent même les prévient & ſe livre à elles avec connaiſſance. C'eſt une horloge qui ſe monte quelquefois pour ainſi dire, elle-même; ainſi il évite les objets qui peuvent lui cauſer des ſentiments qui ne conviennent ni au bien être, ni à l'être raiſonnable, & cherche ceux qui peuvent exciter en lui des affections convenables à l'état où il ſe trouve.

Le philoſophe forme & établit ſes principes ſur une infinité d'obſervations particulières, le peuple adopte le principe ſans penſer aux obſervations qui l'ont produit. Il croit que la maxime exiſte pour ainſi dire par elle-même; mais le philoſophe prend la maxime dans ſa ſource, il en examine l'origine, il en connait la propre valeur, & n'en fait que l'uſage qui convient.

De cette connaiſſance que les principes ne naiſſent que des obſervations particulières, le philoſophe en conçoit de l'eſtime pour la ſcience des faits. Il aime à s'inſtruire des détails, & de tout ce qui ne ſe devine point, ainſi il

regarde comme une maxime très oppoſée aux progrès des lumières de l'eſprit, de ſe borner à la ſeule méditation, & de croire que l'homme ne tire la vérité que de ſon propre fond.

Certains (*) métaphyſiciens diſent, évitez les impreſſions des ſens, laiſſez aux hiſtoriens la connaiſſance des faits, & celle des langues aux grammairiens. Nos philoſophes au contraire ſont perſuadés que toutes nos connaiſſances nous viennent des ſens, que nous ne nous ſommes fait des régles que ſur l'uniformité des impreſſions ſenſibles, que nous ſommes au bout de nos lumières, quand nos ſens ne ſont ni aſſez déliés ni aſſez forts pour nous en fournir. Convaincus que la ſource de nos connaiſſances eſt hors de nous, ils nous exhortent à faire une ample proviſion d'idées, en nous livrant aux impreſſions extérieures des objets; mais en nous y livrant en diſciple qui conſulte & écoute, eſt non en maître qui décide & qui impoſe ſilence, il veulent que nous étudions l'impreſſion préciſe que chaque objet fait en nous

(*) C'eſt au Père Mallebranche & au petit nombre de Sectateurs qu'il avait encor, que ceci s'adreſſe.

& que nous évitions de la confondre avec celles qu'un autre objet a causées.

De là la certitude & les bornes des connaissances humaines ; certitude quand on sent qu'on a reçu du dehors l'impression propre & précise, que chaque jugement suppose. Car tout jugement suppose une impression extérieure qui lui est particulière ; bornée, quand on ne saurait recevoir des impressions, ou par la nature de l'objet, ou par la faiblesse des organes, augmentez. Augmentez, s'il est possible la puissances des organes, vous augmenterez les connaissances.

Ce n'est que depuis l'invention du telescope & du microscope, qu'on a fait tant de progrès dans l'astronomie & dans la physique.

C'est aussi pour augmenter le nombre de nos connaissances & de nos idées, que nos philosophes étudient les hommes d'autrefois & les hommes d'aujourd'hui. Répandez-vous comme des abeilles, vous disent-ils, dans le monde passé & dans le monde présent ; vous reviendrez ensuite dans vôtre ruche composer vôtre miel.

Le philosophe s'applique à la connaissance de l'univers & de lui-même. Mais comme l'œil ne saurait se voir, le philosophe connaît qu'il ne saurait se connaître parfaitement, puisqu'il

ne ſaurait recevoir des impreſſions extérieures du dedans de lui-même, & que nous ne connaiſſons rien que par des ſemblables impreſſions, cette penſée n'a rien d'affligeant pour lui, parce qu'il ſe prend lui-même tel qu'il eſt, non pas tel qu'il paraît à l'imagination qu'il pourrait être. D'ailleurs, cette ignorance n'eſt pas en lui une raiſon de décider qu'il eſt compoſé de deux ſubſtances oppoſées. Ainſi, comme il ne ſe connait point parfaitement il dit qu'il ne connait pas comment il penſe, mais il ſent qu'il penſe dépendamment de tout lui-même, il reconnait que ſa ſubſtance eſt capable de penſer, de la même manière qu'elle eſt capable d'entendre & de voir.

La penſée eſt dans l'homme une eſpèce de ſens, ſi on l'oſe dire, fautes de termes, comme la vüe & l'ouïe dépendent également d'une conſtitution organique. Le feu ſeul peut exciter la chaleur, les yeux ſeuls peuvent voir, les ſeules oreilles peuvent entendre, & la ſubſtance du cerveau eſt ſuſceptible de recevoir des penſées. Que ſi les hommes ont tant de peine d'unir l'idée de la penſée avec l'idée de l'étendue, c'eſt qu'ils n'ont jamais vu d'étendue penſer; ils ſont à cet égard ce qu'un aveugle né eſt à l'égard des couleurs, un ſourd de naiſ-

ſance à l'égard des ſons. Ceux-ci ne ſauraient unir ces idées avec l'étendue qu'ils tâtent, parce qu'ils n'ont jamais vu cette union. Mais dès qu'on réfléchit à la puiſſance infinie de l'être ſuprême auteur de tout, & qu'on voit évidemment que l'homme n'eſt auteur de rien on conçoit aiſément que Dieu qui donne la penſée, peut la donner & la conſerver à tel être qu'il daignera choiſir.

Chaque jugement, comme on l'a déja remarqué, ſupoſe un motif extérieur qui doit l'exciter. Le philoſophe ſent quel doit être le motif propre du jugement qu'il doit porter. Si ce motif manque il ne juge point, il l'attend, il ſe conſole quand il voit qu'il l'attend inutilement.

Le monde eſt plein de perſonnes d'eſprit, & de beaucoup d'eſprit, qui jugent toujours; toujours ils devinent, car c'eſt deviner que de juger ſans ſentir qu'on a le motif propre du jugement; ils ignorent qu'elle eſt la portée de l'eſprit humain, ils croyent qu'il peut tout connaître; ainſi ils trouvent de la honte à ne point porter de jugement, & il s'imaginent que l'eſprit conſiſte à juger, le philoſophe eſt plus content de lui-même quand il a ſuſpendu la faculté de ſe déterminer, que s'il était dé-

terminé avant que d'avoir le motif propre de la déciſion. Ainſi il juge & parle moins ; mais il juge plus ſurement & parle mieux. Il n'évite point les traits vifs qui ſe préſentent naturellement à l'eſprit par un prompt aſſemblage d'idées qu'on eſt ſouvent étonné de voir unies. C'eſt dans cette prompte & ſubite liaiſon que conſiſte ce que communément on appelle eſprit. Mais auſſi c'eſt ce qu'il recherche le moins, il préfère à ce brillant le ſoin de bien diſtinguer les idées, & d'en connaître la juſte étendue, & la liaiſon préciſe, il évite de prendre le change, en portant trop loin quelque raport particulier que des idées auraient entre elles ; c'eſt dans ce diſcernement que conſiſte ce qu'on appelle le jugement & la juſteſſe d'eſprit.

A cette juſteſſe ſe joignent encor la ſoupleſſe & la netteté. Le philoſophe n'eſt pas tellement attaché à un ſyſtème qu'il ne ſente toute la force des objections. Mais la plûpart des hommes ordinaires ſont ſi fort livrés à leurs opinions, qu'ils ne prennent pas ſeulement la peine de pénétrer celles des autres.

Le philoſophe comprend le ſentiment qu'il rejette avec la même étendue & la même netteté qu'il entend celui qu'il a adopté. L'eſprit phi-

loſophique conſiſte donc dans un eſprit d'obſervation & de juſteſſe, qui raporte tout à ſes véritables principes.

Mais ce n'eſt pas l'eſprit ſeul que le philoſophe cultive, il porte plus loin ſes attentions & ſes ſoins. L'homme n'eſt point un monſtre, qui ne doive vivre que dans les abîmes de la mer, ou dans le fond d'une forêt. Les ſeules commodités de la vie lui rendent le commerce des autres néceſſaire, & dans quelque état qu'il ſe puiſſe trouver, ſes beſoins & ſon bien être l'engagent à vivre en ſocieté. Ainſi la raiſon exige de lui qu'il connaiſſe, qu'il étudie, & qu'il travaille à acquérir les qualités ſociables. Il eſt étonnant que les hommes s'attachent ſi peu à tout ce qui eſt de pratique, & qu'ils s'échauffent ſi fort ſur de vaines ſpéculations. Voyez les déſordres affreux que tant de diſputes théologiques ont cauſées; elles ont toujours roulé ſur des points inexplicables, & quelquefois très ridicules.

Nôtre philoſophe ne ſe croit point en exil dans ce monde, il ne croit point être en pays ennemi, il veut jouïr en ſage économe des biens que la nature lui offre; il veut trouver des plaiſirs avec les autres, & pour en trouver il faut en faire aux autres, ainſi il cherche à con-

convenir à ceux avec qui le hazard ou ſon choix le font vivre ; & il trouve en même temps ce qui lui convient, c'eſt un honnête homme qui veut plaire & ſe rendre utile.

La plûpart des grands à qui les diſſipations ne laiſſent pas aſſez de temps pour méditer, ſont féroces envers ceux qu'ils ne croyent pas leurs égaux. Les philoſophes ordinaires qui méditent trop, ou plutôt qui méditent mal, le ſont envers tout le monde.

Il ſerait inutile de remarquer ici combien le Philoſophe eſt jaloux de tout ce qui s'appelle honneur & probité.

Les ſentiments de probité entrent autant dans la conſtitution du Philoſophe que les lumières de l'eſprit. Plus vous trouverez de raiſon dans un homme, plus vous trouverez de probité en lui. C'eſt le contraire où règne le fanatiſme & la ſuperſtition, les paſſions & l'emportement.

Ce qui fait l'honnête-homme ce n'eſt pas d'agir par amour, ou par haine, par eſpérance ou par crainte, c'eſt d'agir par eſprit d'ordre & par raiſon.

La faculté d'agir eſt pour ainſi dire, comme la corde d'un inſtrument de muſique, montée ſur un certain ton ; elle ne ſaurait rendre un

ton contraire ; il craint de se détonner, de se désaccorder avec lui-même ; & ceci me fait souvenir de ce que Velléius dit de Caton d'Utique ; il n'a jamais fait de bonnes actions pour paraître les avoir faites, mais parce qu'il n'était pas en lui de faire autrement. *Nunquam rectè fecit, ut facere videretur ; sed quia aliter facere non poterat.* Liv. II. cap. 35.

ÉLOGE

DES

BEAUX ARTS

ET DE

LOUIS XIV,

PAR MONSIEUR

LE MARQUIS DE CHIMENE.

Cette Pièce eſt regardée par les Gens de Lettres comme une des meilleures qui fut jamais préſentée à l'Académie Françaiſe. On ſait que Mr. DE VOLTAIRE *en feſait grand cas. Cependant l'Académie ne donna point de Prix cette année.*

LES LETTRES ONT AUTANT CONTRIBUÉ A LA GLOIRE DE LOUIS XIV, QU'IL AVOIT CONTRIBUÉ A LEURS PROGRÈS

Sujet donné par l'Académie Françaiſe, pour le Prix de l'année 1750.

POÉME.

LEs n'étaient plus ces jours, où par des ſoins heureux
Du puiſſant Charles-Quint le Rival généreux
De nos champs déſolés chaſſant la barbarie,
Tranſplanta les beaux Arts au ſein de ſa Patrie,
Et cultivait les fruits de ces Arbres naiſſants
A l'abri de ſon Trône, autour de lui croiſſants.
Bientôt le Fanatiſme, enfant de l'ignorance,
De leur germe encor faible étouffant la ſemence,
Diſperſa leurs rameaux deſſechés & flétris;

Le règne, hélas! trop court du plus grand des
Henris,
De ce Monarque humain, bienfaisant, intrépide,
(Ce règne éternisé dans un autre * Enéïde,)
A peine des Français put essuyer les pleurs,
Et la chûte des Arts fut un de ses malheurs.

Ils languissaient ces Arts, lorsqu'ils virent paraître
Sur le Trône des Lys, un Roi digne de l'être;
Qui dans tous ses projets, pour leur gloire entrepris,
Eut l'Immortalité pour objet & pour prix.

La Vertu la mérite, & les Muses la donnent.
Rois, vous avez besoin que leurs mains vous couronnent;
Sans elles, vos honneurs vos titres impuissants
S'abîment avec vous dans le gouffre du tems.

Louis, d'un pas rapide, entra dans la carrière,
Les Muses devant lui présentaient la lumière,
Sa gloire en alluma le durable flambeau,
Son règne était le leur, son Trône leur berceau:
Elles lui devaient tout, & leurs mains immortelle
Le couvraient des lauriers qu'il fit croître pour
elles.

* La Henriade.

Répondez à ma voix, ſortez de vos tombeaux,
Mortels, dont ce grand Homme animait les travaux,
Eſprits de tous les tems, reſpectables Génies,
Qui parcourant des Arts les routes infinies,
Sous les yeux d'un Héros, par vous-même excité,
Eclairâtes ſon Siècle & la Poſtérité.

Paraîs, Emule heureux de l'aîné des Corneilles,*
Toi! qui dans Athalie enchantais nos oreilles,
Quand Louis t'échauffait de ſes puiſſans regards,
Dont le feu Créateur enflammait tous les Arts.

Cicéron de la Chaire! Oracle de l'Egliſe! †
Viens faire entendre encore à notre ame ſurpriſe
Cette voix, qui ſemblait commander à la mort,
Et du vainqueur de Lens éterniſait le Sort.

Raproche-toi de lui, toi! ſon Rival aimable, §
Qui d'un crayon plus doux non moins inimitable
Nous peignis la Vertu ſous les traits de l'Amour.

Quelle nuit tout à coup fait place au plus beau jour!
Dans ſon cours plus certain la Phyſique épurée

* Mr. Racine.
† Mr. Boſſuet.
§ Mr. de Fénelon.

Par d'antiques erreurs n'eſt plus défigurée :
On meſure la Terre, on meſure les Cieux,
Le ſein de la Nature eſt ouvert à nos yeux.

Les tems étaient cachés dans des nuages ſombres,
Une Aurore nouvelle en éclaircit les ombres.
L'Antiquité produit ſes plus beaux monumens ;
L'Hiſtoire, à leur clarté, compte & marque les tems ;
L'Aiguille ſçait tout peindre & le Bronze reſpire.

Spectacles des Romains ! prodiges qu'on admire !
Dans un moins vaſte eſpace avec art étalés
Des chefs-d'œuvres nouveaux vous ont tous égalés. *

Il eſt des Rois ſans force & nés pour l'indolence
Que la molleſſe endort, que l'intérêt encenſe,
Phantômes élevés ſur un Trône avili
Ils paſſent comme un ſonge & tombent dans l'oubli.
Sous ces règnes de deuil, le mérite inutile
Languit découragé dans un obſcur aſyle
Et des hommes divins y vivent inconnus
Mais laiſſent, en mourant, un nom qui ne meurt plus.

---

* Les Fêtes données par Louis XIV à Verſailles en 1664, il y parut un homme que n'avaient point égalé les Grecs ni les Latins. Cet homme eſt Molière.

Illuſtres malheureux! vos ombres conſolées
Abandonnent aux Rois l'orgueil des Mauſolées;
La mort y foule aux pieds le faſte qui les ſuit.
Votre empire commence où leur règne eſt détruit.

Siècle heureux des talens! Muſes, dont la lumière
Perça le voile épais de l'ignorance altière,
La Gloire de LOUIS fut votre unique appui,
La votre eſt ſon ouvrage & rejaillit ſur lui.

Ainſi du Laboureur ſurpaſſant l'eſpérance
La Terre dans ſes champs fait germer l'abondance,
Et rend avec uſure au travail de ſa main
Les dons & les tréſors qu'il verſa dans ſon ſein.

Ainſi du Globe immenſe auteur de la lumière
Les traits multipliés embraſent la matière,
Lorſque l'acier, frappé par ſes rapides feux,
Ramaſſe & réfléchit la chaleur qu'il tient d'eux.

Ainſi puiſſent les Arts, rivaux ſans jalouſie,
Puiſer dans leur concorde une nouvelle vie!
Puiſſe un autre LOUIS, témoin de leur ſplendeur,
Etendre encor ſa Gloire en redoublant la leur!

LETTRE
DE Mr. THIRIOT,
A Mr. DE VILLE,
ETABLI
A LA MARTINIQUE.

MA Lettre Monſieur, vous parviendra un peu plutôt que la caiſſe de vos livres, vous trouverez ſur-tout dans cette caiſſe les Saiſons de Mr. de Saint Lambert, & la traduction des Géorgiques par Mr. De Lile. Je n'ai pas eu le courage d'y joindre la mauvaiſe Critique qu'un nommé Clément à faite de ces deux Ouvrages; elle a été oubliée en naiſſant, & elle eſt morte ſur les quais.

Quoique vous ne cultiviez que des cannes de ſucre dans vôtre nouveau monde, vous ſerez charmé de voir les deſcriptions de toutes les autres cultures de l'ancien hémiſphère.

Voici un morceau du quatrième chant des

Saiſons qui doit vous donner une grande envie de voir le reſte.

Muſes, je vous aimai dès l'age le plus tendre;
Je voulais tout ſentir, tout peindre, tout aprendre.
Ciel! avec quel tranſport, quel plaiſir vif & pur
J'apris à diſtinguer ſur le céleſte azur,
Ces globes dont Neuton meſura la carrière,
Et que l'aſtre du jour dore de ſa lumière;
De ces brillants ſoleils qui couvrent de leurs feux
Des mondes ignorés ſuſpendus autour d'eux,
Revenu ſur la terre à ce point inviſible
Qui décrit dans l'eſpace un trait imperceptible.
J'obſervais les reſſorts, les mœurs des animaux;
Je ſavais dans leur rang placer les végétaux:
J'étais ravi de voir à travers un méandre
La Sève en circulant s'élever & deſcendre.
J'apris pourquoi les mers malgré la peſanteur,
Vont deux fois en un jour du pôle à l'équateur;
Je cherchais dans les airs les cauſes du tonnerre
J'aurais voulu percer le centre de la terre.
Voir ſous la main du temps les marbres s'y former,
Et ſous les monts tremblants les métaux s'enflammer.
Mais c'eſt l'homme aujourd'hui que j'aſpire; connaître:

Je cherche à pénétrer les ſecrets de ſon être,
A retrouver en lui ces principes des mœurs
Qu'ont altérés les temps, nos loix & nos erreurs.
J'ouvre dans ce deſſein les faſtes de l'hiſtoire;
Ces monumens confus de miſère & de gloire
Me montrent des états l'un par l'autre abattus,
Le choc des nations, & trop peu de vertus;
Mais j'y vois les beaux arts & la philoſophie
Paſſer d'un peuple à l'autre & conſoler la vie.

Souvent les voyageurs m'entrainent ſur leurs pas;
J'erre avec Magellan de climats en climats;
Sur l'eſcadre d'Anſon je traverſe les ondes;
Je compare les loix & les mœurs des deux mondes.
J'aime à voir ces beaux lieux où les vents aliſés
Dépoſent la fraicheur ſur les champs embraſés;
Où tout nait, tout meurit, ſans art & ſans culture.

Ces vers vous feront ſouvenir du beau morceau du ſecond chant de Virgile.

Me vero dulces teneant ante omnia muſæ, &c.

Je crois que vous ſerez content de la traduction de Mr. De l'Ile, elle a le mérite de la difficulté ſurmontée.

Mr. De Voltaire n'a point fait de Poëme ſur

Philadelphie comme on vous l'a dit, il eſt vrai qu'il l'avait commencé, mais il l'a abandonné pour des choſes qui nous regardent de plus près: je vous confierai qu'en 1773 il avait eu deſſein d'aller fonder un établiſſement dans ce païs, qui par tout ce que j'en entends dire, eſt digne d'être habité par des philoſophes, & où l'on jouit de la plus grande & de la plus honnête liberté; mais il a préféré les environs de Genève, dont le climat ne vaut pas à beaucoup près celui de la Penſilvanie.

La littérature tombe beaucoup en France, *multiplicaſti gentem non magnificaſti lætitiam*; le nombre des mauvaiſes brochures & des petits romans inſipides eſt infini.

On m'a parlé d'un livre qui peut réparer nôtre honneur, & dans lequel il y a des choſes excellentes, il eſt intitulé DE LA FÉLICITÉ PUBLIQUE, mais il ne m'eſt pas encor parvenu.

Les ſatires & les libelles pleuvent ici de tous côtés & paſſent auſſi vite que la pluye.

Le petit Sabatier dont vous me parlez, & qui eſt de vôtre païs, eſt venu augmenter le nombre des malheureux déſœuvrés qui viennent chercher du pain à Paris. Mr. d'Alembert lui a fait fermer ſa porte. Monſieur le Comte de Lautrec la chaſſé de chez lui pour choſe

très grave, on disait chez Madame de G... qu'il y avait trop de ces petits gredins qui se font Auteurs au lieu d'être de bons menuisiers, de bons cuisiniers: Ah! pour bons cuisiniers dit-elle Dieu m'en préserve; ils m'empoisonneraient: vôtre Sabatier est un homme qui ne sortira de la boue que pour aller trouver l'abbé La Coste à Toulon.

Voici un petit Madrigal impromptu assez plaisant, fait par un jeune Conseiller au Parlement l'année passée, un peu avant les grandes avantures.

Un jour au temple de Thémis
On opinait sans rien conclure,
Un chat vint sur les fleurs de Lys
Etaler aussi sa fourure.
Oh oh! dit un des magistrats,
Ce chat prend-il la compagnie
Pour conseil tenu par les rats!
Non répond son voisin tout bas,
Mais il a flairé la bouillie
Que l'on fait ici pour les chats.

Vous savez avec quelle sagesse le Roi a changé tous les chaudrons où l'on fesait cette bouillie. Je n'écris jamais de nouvelles sur ce qui se passe dans le gouvernement, & je ne me mêle que de littérature, &c.

LETTRE

EXTRAIT
D'UNE LETTRE
DE Mr. CLEMENT DE DIJON,
A Mr. DE VOLTAIRE.

Du 6 Décembre 1769.

JUgez ſi vôtre ſilence peut ne pas m'affliger, peut-être hélas! vous êtes vous imaginé, que vous me verriez payer vôtre amitié, vos bienfaits par la plus noire ingratitude; que je ſerais aſſez lâche, aſſez criminel pour n'en être pas plus reconnaiſſant. Ah! Monſieur, n'ayez pas, ſi vous le voulez, égard à mes autres prières, mais ne me faites pas l'injure de ſoupçonner ainſi ma probité, c'eſt le ſeul bien qui me reſte; c'eſt ce bien précieux que je voudrais délivrer de la contagion générale; vos ſoupçons le flétriraient, vôtre généroſité, vôtre grandeur d'ame peuvent en conſerver & en relever l'éclat; ma tendreſſe, mon zèle, mon reſpect voilà mes ſeuls biens, ils ſont tous à vous, ils y ſeront toujours, &c.

NB. C'eſt le même qui a fait des Libelles affreux contre Mr. de Voltaire.

LETTRE

LETTRE
DU ROI DE PRUSSE
A Mr. D'ALEMBERT.

Communiquée par Mr. DUCLOS, *d'après l'original conservé dans les Archives de l'Académie.*

A Sans souci le 28. Juillet 1770.

LE plus beau monument de vôtre ami est celui qu'il s'est érigé lui-même; ses Ouvrages. Ils subsisteront plus longtemps que la Basilique de St. Pierre, & tous ces bâtiments que la vanité consacre à l'éternité. On ne parlera plus Français, que Voltaire sera encor traduit dans la langue qui lui aura succédé, cependant, rempli du plaisir que m'ont fait les productions si variées, & chacune si parfaite en leur genre, je ne pourais sans ingratitude me refuser à la proposition que vous me faites de contribuer au monument que lui élève la reconnaissance publique. Vous n'avez qu'à m'informer de ce qu'on exige de ma part, je ne refuserai

refuſerai rien pour cette ſtatue, plus glorieuſe pour les gens de Lettres qui la lui conſacrent, que pour Voltaire même. On dira que dans ce dix-huitiéme ſiècle où tant de gens de Lettres le déchiraient par envie, il s'en eſt trouvé d'aſſez nobles, d'aſſez généreux pour rendre juſtice à un homme de génie & de talents ſupérieurs, on dira que nous avons mérité de poſſeder Voltaire, & la poſtérité la plus reculée nous enviera encor cet avantage. Diſtinguer les hommes célèbres, rendre juſtice au mérite, c'eſt encourager les talents & les vertus. C'eſt la ſeule récompenſe des belles ames; elle eſt bien due à tous ceux qui cultivent ſupérieurement les Lettres, elles nous procurent les plaiſirs de l'eſprit plus durables que ceux du corps; elles adouciſſent les mœurs les plus féroces, elles répandent leur charme, ſur tout le cours de la vie, elles rendent nôtre exiſtence ſuportable & la mort moins affreuſe. Continuez donc, Meſſieurs, de protéger & de célébrer ceux qui s'y appliquent, & qui ont le bonheur en France d'y réuſſir. Ce ſera ce que vous pourrez faire de plus glorieux pour vôtre nation, &c.

LETTRE
DE
L'IMPERATRICE
DE RUSSIE,
CATHERINE II.

Dont elle a permis la publicité & dont nous avons recouvré une Copie fidèle.

A Pétersbourg ce 9e Juillet 1766.

MOnsieur : la lueur de l'étoile du Nord n'eſt qu'une aurore boréale. Ce n'eſt rien que de donner un peu à ſon prochain de ce dont on a un grand ſuperflu ; mais c'eſt s'immortaliſer que d'être l'Avocat du genre humain, le défenſeur de l'innocence opprimée. Les deux cauſes des Calas & des Sirven vous attirent la vénération due à de tels miracles. Vous avez

combattu les ennemis réunis des hommes, la ſuperſtition, le fanatiſme, l'ignorance, la chicane, les mauvais Juges, & la partie du pouvoir qui repoſe entre les mains des uns & des autres. Il faut bien des vertus & des qualités pour ſurmonter ces obſtacles. Vous avez montré que vous les poſſédés, vous avez vaincu. Vous déſirez, Monſieur, un ſecours modique pour les Sirven. Le puis-je refuſer? me louerez-vous de cette action? Y a-t-il de quoi? En partant de-là je vous avoue que j'aimerais mieux qu'on ignorat ma Lettre de change. Si cependant vous penſez que mon nom tout peu harmonieux qu'il eſt fera du bien à ces victimes de l'eſprit de perſécution, je m'en remets à vôtre prévoyance; & vous me nommerez, pourvu ſeulement que cela même ne leur nuiſe pas.

La méſavanture de l'Evèque de Roſtof a été traitée publiquement, & vous en pouvez communiquer, Monſieur, le mémoire à vôtre gré, comme une pièce autentique qne vous tenez d'une voye irréprochable.

J'ai lû avec beaucoup d'attention l'imprimé qui accompagnait vôtre Lettre. Il eſt bien difficile de réduire les principes qu'il contient en pratique. Malheureuſement le grand nom-

bre y ſera longtems oppoſé. Il eſt cependant poſſible d'émouſſer la pointe des opinions qui mènent à la deſtruction des humains. Voici mot à mot ce que j'ai inſéré entr'autres à ce ſujet dans une inſtruction pour un comité qui refondra nos loix.

Dans un grand Empire qui étend ſa domination ſur autant de peuples divers qu'il y a de différentes croyances parmi les hommes, la faute la plus nuiſible au repos & à la tranquillité de ſes citoyens, ſerait l'intolérance de leurs différentes religions. Il n'y a même qu'une ſage tolérance également avouée de la religion orthodoxe & de la politique, qui peut ramener ces brebis égarées à la vraye croyance. La perſécution irrite les eſprits, la tolérance les adoucit & les rend moins obſtinés en étouffant ces diſputes contraires au repos de l'état, & à l'union des citoyens.

Après cela, ſuit un précis de l'eſprit des loix ſur la magie &c. qu'il ſerait trop long de raporter ici, où il eſt dit tout ce qu'on peut dire pour préſerver d'un côté les citoyens des maux que peuvent produire de pareilles accuſations, ſans cependant troubler de l'autre la tranquillité des croyances, ni ſcandaliſer les conſciences des croyants. J'ai cru que c'était

l'unique voye praticable d'introduire les loix de la raiſon, que de les poſer ſur le fondement de la tranquillité publique, dont chaque individu ſent continuellement le beſoin & l'utilité.

Le petit Comte Schouvaloff de retour dans ſa patrie, m'a fait le récit de l'intérêt que vous lui avez témoigné prendre à tout ce qui me regarde. Je finis par vous en marquer ma gratitude &c.

PIECES AUTHENTIQUES ANNEXÉES A CETTE LETTRE.

LEs biens fonds du clergé étaient mal régis, leurs ſujets ſouffrant des vexations ſouvent tiranniques, auxquelles le fréquent changement de maître contribuait beaucoup, ſe revoltèrent vers la fin du règne de l'Impératrice Eliſabeth. Et ſix mois après ſa mort ils étaient au nombre de près de cent mille rebelles, ce qui fit qu'à la fin de l'année 1762, on reprit le projet qu'on méditait depuis ſoixante ans, de changer l'adminiſtration de ſes biens & d'aſſurer & de fixer les revenus du Clergé. Arſénie Evêque de Roſtou s'y oppoſa. Il était pouſſé par quelques-uns de ſes confrères qui ne trouvèrent pas à propos cependant de ſe nommer, avant qu'ils ſçuſſent au juſte comment celui-ci réuſſirait. Arſénie envoya à deux repriſes des mémoires où il voulait établir le principe *de deux Puiſſances*, il en avait déja produit de pareils

du tems de l'Impératrice Eliſabeth. On s'était contenté de lui impoſer ſilence, mais ſon inſolence ou ſa folie redoublant, on le cita, & il fut jugé par ſes confrères, Demetri Métropolite de Novogorod à la tête, & en partie par ceux qui l'avaient pouſſé, à la très grande pluralité des voix, comme fanatique, imbu de principes latins pernicieux & contraires à la foi orthodoxe, autant qu'au pouvoir Souverain, & par conſéquent déchu de ſon Evêché & de la prétriſe, & livré au bras ſéculier. Je n'acquieſçai à cette ſentence qu'en confirmant le déchet des dignités de l'égliſe & de la prétriſe, & il fut enfermé comme ſimple moine pour le reſte de ſes jours dans un couvent.

Il y a encor deux exemples pareils de la ſévérité de l'égliſe grecque contre les fanatiques & les fous, qui ont moins été ſolemnels, mais qui ſont également curieux.

L'Impératrice Eliſabeth avait fait vœu qu'après la paix elle s'en irait porter à Roſtou un tombeau d'argent à St. Demetri. Après mon couronnement je me trouvais engagée à remplir ſon vœu; & comme on avait commencé à rebâtir ce Couvent, j'y laiſſai une ſomme conſidérable pour l'achever, & je m'en retour-

nait à Pétersbourg. Peu après je reçus une ſuplique de ce couvent ſignée de l'abbé, qui me priait d'envoyer de l'argent, parce que diſait-il, il n'avait pas de quoi acheter du vin, & les choſes néceſſaires pour le ſervice divin. J'envoya cette ſuplique au Sinode, lui recommandant ſimplement de ne laiſſer manquer de rien cette égliſe. Le Sinode ayant examiné cette affaire, rendit un arrêt par lequel il ſuſpendit cet abbé comme fanatique ſuperſtitieux, qui avait voulu, & oſé ſurprendre la bonne foi du Souverain; que par là-il était à ſupoſer qu'il n'en avait pas mieux agi avec le reſte des fidèles qui ſe rendaient en grand nombre dans ſon couvent, & par conſéquent ne le laiſſaient manquer de rien, & on mit un autre abbé à ſa place, auquel on donna une inſtruction pour ſa conduite, qui eſt en vérité ſi belle & ſi dégagée de ſuperſtition, que ſi elle était imprimée elle ferait honneur à ces Meſſieurs, quoi qu'elle ne ſoit pas datée de la date du Mandement.

La Tolérance eſt générale dans cet Empire, il n'y a que les Jéſuites qui n'y ſont pas ſouffers. Des Capucins qu'on tolère à Moſcou s'étant opiniatrés cet hyver à ne pas vouloir

enterrer un français qui était mort ſubitement, ſous prétexte qu'il n'avait pas reçu les ſacrements, Abraham Chaumeix fit un factum contre eux pour leur prouver qu'il devaient enterrer un mort. Mais ce factum, ni deux réquiſitions du Gouverneur ne purent porter ces pères à obéir. A la fin on leur fit dire de choiſir ou de paſſer la frontière ou d'enterrer ce français, ils partirent, & j'envoyai d'ici des Auguſtins plus dociles, qui voyant qu'il n'y avait pas à badiner, firent tout ce qu'on voulut.

DIA-

DIALOGUE AUX CHAMPS ELISÉES, ENTRE DESCARTES ET CHRISTINE REINE DE SUEDE.

Prononcé à l'Académie des Sciences devant le Roi de Suède par Mr. d'Alembert.

CHRISTINE.

AH! vous voilà mon cher Deſcartes? Que je ſuis ravie de vous revoir après une ſi longue abſence!

DESCARTES.

Depuis près d'un ſiècle que nous ſommes ici tous deux il n'a tenu qu'à vous de m'y retrouver beaucoup plutôt, mais je ne ſuis pas ſurpris que vous m'ayez laiſſé à l'écart. Vous ſavez que ſur la terre même les Princes & les

Philoſophes ne vivent pas beaucoup enſemble ; s'ils ſe recherchent quelquefois, c'eſt par le ſentiment paſſager d'un beſoin réciproque, les Princes pour s'inſtruire, les Philoſophes pour être protégés, les uns & les autres pour être célèbres ; car chez les Rois & même chez les Sages, la vanité ſe tait rarement. Mais quand une fois on eſt arrivé dans le triſte & paiſible ſéjour où nous ſommes, Rois & Philoſophes n'ont plus rien à prétendre, à eſpérer, ni à craindre les uns des autres ; ils ſe tiennent donc chacun de leur côté ; cela eſt dans l'ordre.

CHRISTINE.

Quelque froideur que vous me faſſiez paraître, & quelque indifférence que vous me reprochiez à vôtre égard, j'ai toujours conſervé pour vous des ſentiments de reconnaiſſance & d'eſtime ; & ces ſentiments viennent d'être réveillés par des nouvelles que j'ai à vous apprendre, & qui pourront vous intéreſſer.

DESCARTES.

Des nouvelles qui m'intéreſſeront ! Cela ſera difficile. Depuis que je ſuis ici, j'ai ſouvent entendu les morts converſer entr'eux ; ils débitaient ce qui s'eſt paſſé ſur la terre depuis

que je l'ai quittée. J'ai tant apris de ſottiſes que je ſuis dégouté de nouvelles. D'ailleurs comment voulez-vous que je me ſoucie de ce qui ſe paſſe la haut depuis que je n'y ſuis plus? J'y prenais bien peu de part quand j'y étais: c'était pourtant une grande époque celle de la fameuſe guerre de 30 ans, & des célèbres négociations qui l'ont ſuivie; on faiſait alors les plus grandes & les plus belles actions, on s'égorgeait & on ſe trompait d'un bout de l'Europe à l'autre, c'était, à ce qu'on dit, le tems des grands Princes, des grands Généraux & des grands Miniſtres. Je ne prenais part ni à leurs illuſtres maſſacres, ni à leurs auguſtes ſecrets, & je méditais paiſiblement dans ma ſolitude.

CHRISTINE.

Vous n'en faiſiez par mieux; un ſage comme vous aurait pû être beaucoup plus utile au monde: au lieu d'être enfermé dans vôtre poële au fond de la Nort-Hollande, occupé de Géométrie, de Phyſique, & quelquefois, ſoit dit entre nous, d'une métaphyſique aſſez creuſe, vous auriez bien mieux fait d'aller dans les armées & dans les Cours & d'y perſuader aux hommes de vivre en paix.

DESCARTES.

J'y aurais vraiment été bien reçû ; perſuader aux hommes de ne pas s'égorger, ſurtout quand ils ne ſavent pas pourquoi ils s'égorgent ! Quand on eſt réduit à prouver des choſes ſi claires, c'eſt perdre ſa peine que de l'entreprendre. Je me ſouviens de ce qui arriva pendant la guerre de Veſpaſien & de Vitellius à un certain Philoſophe dont parle Tacite ; il s'avança entre les deux armées qui étaient en préſence, & voulut, par une belle déclamation contre la guerre, leur perſuader de mettre bas les armes, & de s'en aller chacune de leur côté. Le Philoſophe fut baffoüé & roüé de coups, & on ſe ſe battit mieux que jamais.

CHRISTINE.

On aſſure que vous ſeriez aujourd'hui plus content de l'eſpèce humaine. Tous les morts qui viennent ici depuis quelque tems, & les philoſophes mêmes qui nous arrivent, conviennent que les eſprits s'éclairent & que la raiſon fait des progrès.

DESCARTES.

Si elle en fait, c'eſt, je crois, bien inſenſiblement. Il eſt inconcevable avec quelle lenteur

les Nations en corps cheminent vers le bien & vers le vrai. Jettez les yeux ſur l'hiſtoire du monde depuis la deſtruction de l'Empire Romain juſqu'à la renaiſſance des Lettres en Europe; vous ſerez effrayée du degré d'abrutiſſement où le genre humain a langui pendant près de douze ſiècles.

CHRISTINE.

Les peuples cheminent lentement, il eſt vrai; mais enfin ils cheminent, & ils arrivent tôt ou tard. La raiſon peut ſe comparer à une montre; on ne voit point marcher l'aiguille, elle marche cependant, & ce n'eſt qu'au bout de quelque tems qu'on s'apperçoit du chemin qu'elle a fait; elle s'arrête à la vérité quelquefois, mais il y a toujours au dedans de la montre un reſſort qu'il ſuffit de mettre en action pour donner du mouvement à l'aiguille.

DESCARTES.

A la bonne heure; tout ce que je ſais, c'eſt que de mon tems l'aiguille n'allait guères; le reſſort même, s'il y en avait un, était ſi relâché que je l'ai crû détruit pour jamais, tant j'ai eſſuyé de contradictions & de traverſes pour avoir voulu enſeigner aux hommes quelques

vérités de pure ſpéculation, & qui ne pouvaient troubler la paix des Etats.

CHRISTINE.

Ce tems de dégoût & de diſgrace eſt paſſé pour vous ; on vous rend enfin juſtice ; on vous rend même les honneurs qui vous ſont dûs.

DESCARTES.

On m'a tourmenté pendant que je pouvais y être ſenſible ; on me rend des honneurs quand ils ne peuvent plus me toucher ; la perſécution a été pour ma perſonne, & la gloire eſt pour mon ombre. Il faut avoüer que tout cela eſt arrangé le mieux du monde pour ma plus grande ſatisfaction.

CHRISTINE.

Heureuſement pour l'honneur du genre humain on ne traite pas toujours avec la même injuſtice les hommes dont les talents illuſtrent leur patrie. Je viens d'apprendre qu'en France même, & dans le moment où je vous parle, une ſociété conſidérable de gens de Lettres élève une ſtatue au plus célèbre écrivain de la Nation ; on ajoute que des perſonnes reſpectables par leur rang & par leurs lumières,

tant en France que dans les pays Etrangers font à cette loüable entreprise l'honneur d'y concourir.

DESCARTES.

Cela est vrai, mais savez-vous ce que j'apprends de mon côté ? C'est qu'il se trouve en même tems des hommes qui voudraient bien décrier cet acte de patriotisme, par une raison qu'ils n'osent à la vérité dire tout haut ; c'est que l'homme de génie qui est l'objet de ce monument, aura la satisfaction de le voir & d'en joüir. Ces dispensateurs équitables de la gloire demandent pourquoi on n'exige pas plutôt des statues à Corneille, à Racine & à Moliere ; & ils le demandent parce que Corneille, Racine & Moliere sont morts ; ils n'auraient eu garde de faire la question du vivant de ces grands hommes, dont le premier est mort pauvre, le second dans la disgrace, & le troisième presque sans sépulture.

CHRISTINE.

On pourrait, ce me semble, représenter l'envie, égorgeant d'une main un génie vivant, & de l'autre offrant de l'encens à un Génie qui n'est plus. Mais laissons-là ces hommes si zélés pour

pour honorer le mérite, à condition qu'il n'en ſaura rien ; & ne parlons que de ce qui vous concerne. Si on a le tort de vous avoir oublié longtems, il ſemble qu'on veuille aujourd'hui réparer cet oubli d'une manière éclatante. Savez vous qu'on vous élève actuellement un mauſolée ?

DESCARTES.

Un mauſolée à moi ! La France me fait beaucoup d'honneur ; mais il me ſemble que ſi elle m'en jugeait digne, elle aurait pû ne pas attendre 120 ans après ma mort.

CHRISTINE.

Ce n'eſt point en France qu'on vous l'élève. On y ſongera bientôt ſans doute ; & il s'en offre une belle occaſion ; car on reconſtruit actuellement avec la plus grande magnificence l'Egliſe où vos cendres ont été apportées ; & il me ſemble qu'un monument à l'honneur de Deſcartes décorerait bien autant cette Egliſe que de belles orgues ou une belle ſonnerie. Mais en attendant, on vous érige un Mauſolée à Stockolm, dans le païs où vous avez été mourir. C'eſt à un jeune Prince qui règne aujourd'hui ſur la Suède que vous avez cette obligation ; je n'ai point eu, comme vous ſavez,

l'ambition de me donner un héritier; mais que j'aurais été empreſſée d'en avoir, ſi j'avais pû eſpérer que le Ciel m'accordât un tel Prince pour fils! Je m'intéreſſe vivement à lui par tout ce que j'entends dire de ſes lumières, de ſes connaiſſances, de ſa modeſtie, ou plutôt, & ce qui vaut bien mieux encore, de ſa ſimplicité; car la modeſtie eſt quelquefois hypocrite, & la ſimplicité ne l'eſt jamais.

DESCARTES.

Je ne puis pas dire que je voudrais voir ici ce Prince pour le remercier. J'eſpère même, pour le bonheur de la Suède, qu'il ne viendra nous trouver de longtems. Mais je voudrais du moins que ma nation m'acquittat un peu envers lui. Je ſais qu'elle eſt légère & frivole, mais au fond elle eſt ſenſible & honnête; & ſi elle n'a rien fait pour moi, ce ſera m'en dédommager en quelque ſorte que de ſe montrer reconnaiſſante des honneurs que les étrangers me rendent. Je n'ai ni la vanité d'être ébloüi de ces honneurs, ni l'orgueil de les dédaigner; une ombre à le bonheur ou le malheur de voir les choſes comme elles ſont; mais quand je n'aurais rendu d'autre ſervice aux philoſophes, que d'ouvrir la carrière, d'où ils

tirent les matériaux du grand édifice de la raiſon, j'aurais, ce me ſemble, quelque droit au ſouvenir de la poſtérité.

CHRISTINE.

Quant à moi je partage bien vivement les obligations que vous & la France avez en ce moment à la Suède. Car le mauſolée qu'on vous y élève eſt une dette que j'avais un peu contractée envers vous.

DESCARTES.

Il eſt vrai, ſoit dit ſans vous en faire de reproches, qu'après avoir aſſez bien traité ma perſonne, vous avez un peu négligé ma cendre. J'étais mort dans vôtre Palais d'une fluxion de poitrine que j'avais gagnée à me lever pendant trois mois en hyver, à cinq heures du matin pour aller vous donner des leçons. On dit que vous me regrettates quelques jours; que vous parlâtes même de me faire conſtruire un tombeau magnifique; mais que bientôt vous n'y penſâtes plus. La plupart des Princes ſont comme les enfans; ils careſſent vivement & oublient vite.

CHRISTINE.

J'aurais certainement fait quelque choſe pour

vôtre mémoire, ſi je n'euſſe pas abdiqué la couronne bientôt après.

DESCARTES.

Et pourquoi l'avez-vous abdiquée ? il me ſemble que vous auriez beaucoup mieux fait de reſter ſur le trône de Suède, d'y travailler au bonheur de vos Peuples, d'y protéger les ſciences & la philoſophie, que d'aller traîner une vie inutile au milieu de ces Italiens qui vous traitaient aſſez mal. Avoüez que l'envie de paraître ſingulière, & pour tout dire, un peu de vanité, vous a portée à cette abdication; vous auriez penſé autrement, ſi vous euſſiez été plus pénétrée du ſentiment & de l'amour de la véritable gloire, qui eſt ſi différent de la vanité.

CHRISTINE.

Je ne voudrais pas répondre que la vanité ne fut entrée dans mon projet; car elle ſe gliſſe partout, & elle eſt faite pour tout gâter, mais j'avais pour abdiquer un motif plus puiſſant, & qui paraîtra peu ſurprenant à un philoſophe, les dégouts & l'ennui du trône. J'avoüe cependant que j'aurais dû ſupporter ces dégouts & ces ennuis, par la ſatisfaction ſi douce de

remplir les devoirs consolans que le trône impose. Heureusement ce trône va être occupé par un Prince qui réparera tous mes torts, qui sentira comme moi le poids de la couronne, mais qui saura la porter.

DESCARTES.

Vous auriez ce me semble, un intérêt particulier de ne pas priver les gens de Lettres de l'azyle & de l'appui qu'ils trouvaient auprès de vôtre trône; car assurément ils n'ont pas été ingrats à vôtre égard.

CHRISTINE.

Il est vrai, & je ne puis me le dissimuler, que si la postérité a conservé pour moi quelque estime je la dois au peu que j'ai fait pour les Lettres. On s'en souvient beaucoup plus que de quelques autres actions, qui pourraient cependant tenir une place dans mon histoire; par exemple l'influence que j'ai eûe dans le traité de Westphalie. Vous pouvez en effet vous souvenir qu'à l'occasion de ce fameux traité vous fites des vers à mon honneur.

DESCARTES.

Oui, je me souviens que je fis d'assez mau-

vais vers, & dont même on a pris la peine fort inutile de ſe moquer depuis ma mort, comme ſi ma philoſophie y avait mis quelque prétention, & comme ſi tous les rimeurs de mon tems, qui ſe croyaient Poëtes, avaient fait de meilleurs vers que moi, à l'exception de Corneille. Quoi qu'il en ſoit, mes vers ſont oubliés, comme l'obligation qu'on vous a d'avoir contribué au grand traité qui pacifia l'Europe, & qui aſſura l'Etat de l'Empire.

CHRISTINE.

J'avoue qu'on ne m'en ſait aucun gré, & à parler franchement on n'eſt pas injuſte. Ce traité était plus l'ouvrage de mes Miniſtres que le mien; il n'en eſt pas de même de la protection que j'ai eu le bonheur d'accorder aux Lettres & à la Philoſophie; c'eſt une gloire que je ne partage avec perſonne, & la reconnaiſſance que tant d'Ecrivains célèbres m'en ont témoignée, m'a fait pardonner plus d'un écart que je me reproche.

DESCARTES.

Vous n'êtes pas la ſeule qui ayez éprouvé l'effet de leur reconnaiſſance; ils ont auſſi preſque fait oublier les proſcriptions d'Auguſte & les

fautes de François Ier. Tôt ou tard les hommes qui penſent & qui écrivent, gouvernent l'opinion; & l'opinion, comme vous ſavez, gouverne le monde.

CHRISTINE.

Ne dites pas cela trop haut; car on reprocherait aux gens de Lettres, à ces hommes qui penſent & qui écrivent, de n'être bons qu'à gâter les Princes.

DESCARTES.

Le reproche ſerait fort injuſte. Les Princes qu'on a loués d'avoir aimé les Lettres, Auguſte & François Ier. entr'autres, ſont devenus meilleurs & plus ſages du moment où ils ont commencé à les aimer. Cela ſeul prouverait, s'il était néceſſaire, combien les Princes ont intérêt d'être éclairés, & pour leurs peuples & pour eux-mêmes.

CHRISTINE.

Mais croyez-vous qu'il en ſoit des ſujets comme des ſouverains; que les Nations aient toujours beſoin d'être inſtruites, & qu'il ne ſoit pas utile de tenir le peuple dans l'ignorance, & même de le tromper quelquefois?

DESCARTES.

C'eſt une grande queſtion, & qui demanderait une diſcuſſion auſſi longue qu'inutile pour nous; car qu'importe-t-il aux morts de ſavoir s'il eſt bon de tromper les vivans? Pour moi, je ne ſais s'il peut y avoir des erreurs utiles; mais s'il y en avait, je crois qu'elles tiendraient la place des vérités plus utiles encore. Il eſt vrai cependant que pour combattre utilement & ſurement l'erreur & l'ignorance, il faut rarement les heurter de front. Un philoſophe, apparemment mécontent de ſes Contemporains, diſait l'autre jour ici que s'il revenait ſur la terre, & qu'il eut la main pleine de vérités (*), il ne l'ouvrirait pas pour les en laiſſer ſortir. Mon Confrère, lui dis-je, vous avec tort & raiſon; il ne faut pas ſans doute ouvrir la main tout à la fois; il faut ouvrir les doigts l'un après l'autre; la vérité s'en échappe peu à peu, ſans faire courir aucun riſque à ceux qui la tiennent, & qui la laiſſent échapper.

(*) C'eſt un mot qu'on attribue à Fontenelle. En effet après les dangers que l'allégorie de Méro & d'Enegu, & l'hiſtoire des oracles lui firent courir, il craignait fort les vérités & les Jéſuites.

LETTRE
DE
Mr. DE VOLTAIRE
A Mr. PIGAL.

CHer Phidias, vôtre Statue
Me fait mille fois trop d'honneur;
Mais quand vôtre main s'évertue
A ſculpter vôtre ſerviteur,
Vous égaiez l'eſprit railleur
De certain peuple rimailleur
Qui depuis ſi longtemps me hue.
L'ami Fréron le barbouilleur
D'écrits qu'on jette dans la rue
Sourdement de ſa main crochue
Mutilera vôtre labeur.

Attendez que le deſtructeur
Qui nous conſume & qui nous tue,
Le temps, aidé de mon paſteur
Ait d'un bras exterminateur
Enterré ma tête chenue.

Que ferez vous d'un pauvre auteur
Dont la taille & le cou de grue,
Et la mine très peu jouflue
Feront rire le connaiſſeur ?

Sculptez nous quelque beauté nue
De qui la chair blanche & dodue
Séduiſe l'œil du ſpectateur :
Et qui dans ſon ame inſinue
Ces doux deſirs & cette ardeur,
Dont Pigmalion le ſculpteur,
Vôtre digne prédéceſſeur,
Brula, ſi la fable en eſt crue.

Au marbre il ſut donner un cœur,
Cinq ſens, inſtrument du bonheur,
Une ame en ces ſens répandue;
Et ſoudain fille devenue
Cette fille reſta pourvue,
De doux appas que ſa pudeur,
Ne dérobait point à la vue.
Même elle fut plus diſſolue,
Que ſon père & ſon créateur.
Que cet exemple ſi flatteur
Par vos beaux ſoins ſe perpétue!

LES SYSTÊMES.

Lorſque le ſeul puiſſant, le ſeul grand, le ſeul ſage;
De ce monde, en ſix jours, eut achevé l'ouvrage,
Et qu'il eut arrangé tous les céleſtes corps,
De ſa vaſte machine il cacha les reſſorts,
Et mit ſur la nature un voile impénétrable.

J'ai lu chez un Rabin que cet Etre inéfable
Un jour, devant ſon trône, aſſembla nos docteurs;
Fiers enfans du ſophiſme, éternels diſputeurs;
Le bon Thomas d'Aquin (1), Scot (2), & Bonaventure (3);
Et juſqu'au Provençal élève d'Epicure (4),
Et ce maître René (5) qu'on oublie aujourd'hui,
Grand fou perſécuté par de plus fous que lui;
Et tous ces beaux eſprits dont le ſavant caprice
D'un monde imaginaire a bâti l'édifice.

Ça, *mes amis*, dit Dieu, *devinez mon ſecret*:
Dites-moi qui je ſuis, & comment je ſuis fait.
Et dans un ſuplément dites moi qui vous êtes:
Quelle force, en tous ſens, fait courir les comètes;
Et pourquoi, dans ce globe, un deſtin trop fatal,
Pour une once de bien mit cent quintaux de mal.
Je ſais que grace aux ſoins des plus nobles génies,
Des prix ſont propoſés par les Académies:
J'en donnerai. Quiconque aprochera du but
Aura beaucoup d'argent, & fera ſon ſalut.

Il dit; Thomas ſe lève à l'auguſte parole,

Thomas le Jacobin, l'ange de nôtre école,
Qui de cent argumens ſe tira toujours bien,
Et répondit à tout, ſans ſe douter de rien.
Vous êtes, lui dit-il, *l'exiſtence & l'eſſence* (6),
Simple avec attributs, acte pur & ſubſtance,
Dans les tems, hors des tems: fin, principe & milieu,
Toujours préſent par tous ſans être en aucun lieu.
L'Eternel, à ces mots qu'un bachelier admire,
Dit: *courage, Thomas!* & ſe mit à ſourire.
Deſcartes prit ſa place avec quelque fracas,
Cherchant un tourbillon qu'il ne rencontrait pas;
Et le front tout poudreux de matière ſubtile,
N'ayant jamais rien lu, pas même l'Evangile.
Seigneur, dit-il à Dieu; *ce bon homme Thomas*
Du rêveur Ariſtote a trop ſuivi les pas.
Voici mon argument, qui me ſemble invincible:
Pour être, c'eſt aſſez que vous ſoyez poſſible (7).
Quant à vôtre Univers, il eſt fort impoſant;
Mais quand il vous plaira, j'en ferai tout autant (8):
Et je puis vous former d'un morceau de matière
Elémens, animaux, tourbillons & lumière,
Lorſque du mouvement je ſaurai mieux les loix.
Dieu ſourit de pitié pour la ſeconde fois.
L'incertain Gaſſendi, ce bon prêtre de Digne,
Ne pouvait du Breton ſouffrir l'audace inſigne,
Et propoſait à Dieu ſes atômes crochus (9),
Quoique paſſés de mode, & dès longtems déchus.
Mais il ne diſait rien ſur l'eſſence ſuprême.
Alors un petit Juif, au long nez, au teint blême,
Pauvre, mais ſatisfait, penſif & retiré,
Eſprit ſubtil & creux, moins lu que célébré,

Caché ſous le manteau de Deſcartes ſon maître;
Marchant à pas comptés, s'aprocha du grand Etre.
Pardonnez-moi, dit-il en lui parlant tout bas;
Mais je penſe, entre nous, que vous n'exiſtez pas (10).
Je crois l'avoir prouvé par mes mathématiques.
J'ai de plats écoliers, & de mauvais critiques.
Jugez-nous. — A ces mots, tout le globe trembla;
Et d'horreur & d'éfroi St. Thomas recula.
Mais Dieu clément & bon, plaignant cet infidèle,
Ordonna ſeulement qu'on purgeât ſa cervelle.
Ne pouvant déſormais compoſer pour les prix,
Il partit, eſcorté de quelques beaux eſprits.

Nos docteurs, qui voyaient avec quelle indulgence
Dieu daignait compatir à tant d'extravagance,
Etalèrent bientôt cent belles viſions,
De leur eſprit pointu nobles inventions:
Ils parlaient, diſputaient, & criaient tous enſemble.
Ainſi, lorſqu'à diner une vieille raſſemble
Quinze ou vingt raiſonneurs, auteurs, commentateurs,
Rimeurs, compilateurs, chanſonneurs, traducteurs,
La maiſon retentit des cris de la cohue,
Les paſſans ébahis s'arrêtent dans la rue.

D'un air perſuadé Mallebranche aſſûra
Qu'il faut parler au Verbe, & qu'il nous répondra (11).

Arnaud dit que de Dieu la bonté ſouveraine,
Exprès pour nous damner, forma la race humaine (12).

Leibnitz avertiſſait le Turc & le Chrétien,
Que ſans ſon harmonie on ne comprendra rien (13);
Que Dieu, le monde & nous, tout n'eſt rien ſans monades.

Le courier des Lapons, dans ſes turlupinades (14),
Veut qu'on aille au détroit ou vogua Magellan

Pour ſe former l'eſprit, diſſéquer des géans.
Notre conſul Maillet (15) (non pas conſul de Rome)
Sait comment ici-bas nâquit le premier homme.
D'abord il fut poiſſon. De ce pauvre animal
Le berceau très changeant fut du plus fin criſtal;
Et les mers des Chinois ſont encore étonnées
D'avoir, par leurs courans, formé les Pirenées.
Chacun fit ſon ſiſtême; & leurs doctes leçons
Semblaient partir tout droit des petites-maiſons.

Dieu ne ſe fâcha point: c'eſt le meilleur des pères:
Et ſans nous engourdir par des loix trop auſtères,
Il veut que ſes enfans, ces petits libertins,
S'amuſent en jouant de l'œuvre de ſes mains.
Il renvoya le prix à la prochaine année;
Mais il vous fit partir, dès la même journée,
Son ange Gabriel, ambaſſadeur de paix,
Tout pétri d'indulgence, & porteur de bienfaits.

Le miniſtre emplumé vola dans vingt provinces,
Il viſita des Saints, des Papes & des Princes,
De braves Cardinaux & des Inquiſiteurs,
Dans le ſiècle paſſé dévôts perſécuteurs.
Meſſeigneurs, leur dit-il, *le bon Dieu vous ordonne*
De vous bien divertir, ſans moleſter perſonne.
Il a ſu qu'en ce monde on voit certains ſavans,
Qui ſont ainſi que vous, de fieffés ignorans:
Ils n'ont ni volonté, ni puiſſance de nuire:
Pour penſer de travers, hélas! faut-il les cuire?
Un livre, croyez-moi, n'eſt pas fort dangereux;
Et votre ſignature & plus funeſte qu'eux.
En Sorbonne, aux Charniers (16), tout ſe mêle d'écrire:
Imitez le bon Dieu qui n'en a fait que rire.

NOTES

Par Mr. DE MORZA.

(1) *Le bon Thomas d'Aquin.....*

Nous n'avons de St. Thomas d'Aquin que dix-ſept gros volumes bien avérés; mais nous en avons vingt & un d'Albert. Auſſi celui-ci a été ſurnommé *le Grand.*

(2) *Scot.....*

Scot eſt le fameux rival de *Thomas.* C'eſt lui qu'on a cru mal-à-propos l'inſtituteur du dogme de l'*Immaculée Conception*; mais il fut le plus intrépide défenſeur de l'*Univerſel de la part de la choſe.*

(3) *Bonaventure.....*

Nous avons de S. *Bonaventure* le Miroir de l'ame, l'Itinéraire de l'eſprit à Dieu, la Diette du Salut, le Roſſignol de la Paſſion, le bois de vie, l'aiguillon de l'amour, les flammes de l'amour, l'art d'aimer, les vingt-cinq mémoires, les quatre vertus cardinales, les ſept chemins de l'Eternité, les ſix aîles des Chérubins, les ſix aîles des Séraphins, les cinq fêtes de l'Enfant Jéſus, &c.

(4)... *Provençal, élève d'Epicure.*

Gaſſendi, qui reſſuſcita pendant quelque tems le Syſtême d'Epicure. En effet, il ne s'éloigne pas de penſer

que l'homme a trois ames, la végétative qui fait circuler toutes les liqueurs, la ſenſitive qui reçoit toutes les impreſſions, & la raiſonnable qui loge dans la poitrine. Mais auſſi il avoue l'ignorance éternelle de l'homme ſur les premiers principes des choſes; & c'eſt beaucoup pour un Philoſophe.

(5) *Et ce maître René.....*

Deſcartes était le contraire de Gaſſendi: celui-ci cherchait, & l'autre croyait avoir trouvé. On ſait aſſez que toute la philoſophie de Deſcartes n'eſt qu'un roman mal tiſſu, qu'on ne ſe donne plus la peine ni de refuter, ni d'examiner. Quel homme aujourd'hui perd ſon tems à rechercher comment des dez; tournant ſur eux-mêmes dans le plein, ont produit des ſoleils, des planettes, des terres & des mers? Les partiſans de ces chimères les apellaient les hautes ſciences, & ils ſe moquaient d'Ariſtote, & ils diſaient: nous avons de la méthode. On peut comparer le ſyſtême de Deſcartes à celui de Laſs, tous deux étaient fondés ſur la ſynthèſe. Deſcartes vint dans un tems où la raiſon humaine était égarée. Laſs ſe mit à philoſopher en France, lorſque l'argent du royaume était plus égaré encore. Tous deux élevèrent leur édifice ſur des veſſies. Les tourbillons de Deſcartes durèrent une quarantaine d'années, ceux de Laſs ne ſubſiſtèrent que dix-huit mois. On eſt plutôt détrompé en arithmétique qu'en philoſophie.

(6).... *L'exiſtence & l'eſſence, &c.*

Ce ſont les propres paroles de St. Thomas d'Aquin. D'ailleurs toute la partie métaphyſique de ſa *ſomme* eſt fondée ſur la métaphyſique d'Ariſtote. (7)

(7) *Pour être, c'eſt aſſez que vous ſoyez poſſible.*

Voici où eſt (ce me ſemble) le défaut de cet argument ingénieux de Deſcartes. Je conclus l'exiſtence de l'Etre néceſſaire & éternel, de ce que j'ai aperçu clairement que quelque choſe exiſte néceſſairement & de toute éternité; ſans quoi il y aurait quelque choſe qui aurait été produit du néant & ſans cauſe, ce qui eſt abſurde: donc un Etre a exiſté toujours néceſſairement & par lui-même. J'ai donc conclu ſon exiſtence de l'impoſſibilité qu'il ne ſoit pas, & non de la poſſibilité qu'il ſoit. Cela eſt délicat, & devient plus délicat encore, quand on oſe ſonder la nature de cet Etre éternel & néceſſaire. Il faut avouer que tous ces raiſonnemens abſtraits ſont aſſez inutiles, puiſque la plûpart des têtes ne les comprennent pas. Il ſerait aſſûrément d'une horrible injuſtice & d'un énorme ridicule, de faire dépendre le bonheur & le malheur éternel du genre humain de quelques argumens que les neuf-dixiémes des hommes ne ſont pas en état de comprendre. C'eſt à quoi ne prennent pas garde tant de ſcholaſtiques orgueilleux & peu ſenſés qui oſent enſeigner & menacer. Quand un philoſophe ſerait le maître du monde, encore devrait-il propoſer ſes opinions modeſtement. C'eſt ainſi qu'en uſait Marc-Aurelle & même Julien. Quelle différence de ces grands hommes à Garaſſe, à Nonote, à l'Abbé Guion, à l'auteur de la gazette eccléſiaſtique, à Paulien l'ex-jéſuite, & à tant d'autres.

(8) *J'en ferai tout autant.*

Donnez-moi de la matière & du mouvement, & je ferai

un monde. Ces paroles de Deſcartes ſont un peu téméraires; elles n'auraient pas été permiſes à Platon. Paſſe qu'Archimède ait dit: Donnez-moi un point fixe dans le ciel, & j'enleverai la terre: il ne s'agiſſait plus que de trouver le lévier. Mais qu'avec de la matière & du mouvement on faſſe des organes ſentans & des têtes penſantes, celà eſt bien fort. Je doute même que Deſcartes & le Père Merſenne enſemble euſſent pu donner à la matière la gravitation vers un centre. Après tout, Deſcartes avait de la matière & du mouvement; nous n'en manquons pas. Que ne travaillait-il? Que ne faiſait-il un petit automate de monde? Avouons que dans toutes ces imaginations on ne voit que des enfans qui ſe jouent.

(9)..... *Ses atômes crochus.*

Démocrite, Epicure, & Lucrèce, avec leurs atômes déclinants dans le vuide, étaient pour le moins auſſi enfans que Deſcartes avec ſes tourbillons tournoyans dans le plein; & l'on ne peut que déplorer la perte d'un tems précieux employé à étudier ſérieuſement ces fadaiſes par des hommes qui auraient pu être utiles.

Où eſt l'homme de bon ſens qui ait jamais conçu clairement que des atômes ſe ſoient aſſemblés pour aller en ligne droite, & pour ſe détourner enſuite à gauche; moyennant quoi ils ont produit des aſtres, des animaux, des penſées? Pourquoi de tant de fabricateurs de mondes, ne s'en eſt-il pas trouvé un ſeul qui ſoit parti d'un principe vrai, & reçu de tous les hommes raiſonnables? Ils ont adopté des chimères, & ont voulu les expliquer; mais quelle explication! Ils reſſemblaient parfaitement aux commentateurs des anciens hiſtoriens. La tour de

Babel avait vingt mille pieds de haut; donc les maçons avaient des grues de plus de vingt milles pieds pour élever leurs pierres. Le lit du roi Og était de quinze pieds. Le ſerpent, qui eut de longues converſations avec Eve, ne put lui parler qu'en hébreu: car il devait lui parler en ſa langue pour être entendu, & non en la langue des ſerpens; & Eve devait parler le pur hébreu, puiſqu'elle était la mère des Hébreux, & que ce langage n'avait pu encore ſe corrompre. C'eſt ſur des raiſons de cette force que furent apuyés long-tems tous les commentaires & tous les ſyſtêmes. Hérodote a dit que le ſoleil avait changé deux fois de levant & de couchant; & ſur cela on a recherché par quel mouvement ce phénomène s'était opéré. Des ſavans ſe ſont diſtillés le cerveau pour comprendre comment le cheval d'Achille avait parlé grec; comment la nuit que Jupiter paſſa avec Alcmène fut une fois plus longue qu'elle ne devait être, ſans que l'ordre de la nature fût dérangé; comment le ſoleil avait reculé au ſouper d'Atrée & de Thieſte, par quel ſecret Hercule était reſté trois jours & trois nuits enſeveli dans le ventre d'une baleine, par quel art au ſon d'un inſtrument les murs de.... Enfin on a compilé & empilé des écrits ſans nombre pour trouver la vérité dans les plus abſurdes & les plus inſipides fables.

(10) *Mais je penſe entre nous que vous n'exiſtez pas.*

Spinoſa, dans ſon fameux livre, ſi peu lu, ne parle que de Dieu; & on lui a reproché de ne point reconnaître de Dieu. C'eſt qu'il n'a point ſéparé la Divinité du grand tout qui exiſte par elle. C'eſt le Dieu de Straton, c'eſt le Dieu des Stoïciens.

Jupiter eſt quodcumque vides, quòcumque moveris.

C'eſt le Dieu d'Aratus dans le ſens d'une philoſophie audacieuſe.

In Deo vivimus, movemur & ſumus.

La marche de Spinoſa eſt plus géométrique que celle de tous les philoſophes de l'antiquité. C'eſt le premier Athée qui ait procédé par lemmes & par théorêmes.

Bayle, en prenant la doctrine de Spinoſa à la lettre, en raiſonnant d'après ſes paroles, trouve cette doctrine contradictoire & ridicule. En effet, qu'eſt-ce qu'un Dieu dont tous les êtres ſeraient des modifications, qui ſerait jardinier & plante, médecin & malade, homicide & mourant, deſtructeur & détruit?

Bayle paraît opoſer à Spinoſa une dialectique très-ſupérieure. Mais quel eſt le ſort de toutes les diſputes! Jurieu regardait Bayle comme un compilateur d'idées plus dangereuſes que Spinoſa. Arnaud & ſes partiſans tombaient ſur Jurieu comme ſur un fanatique abſurde. Les jéſuites acuſaient Arnaud d'être au fond un ennemi de la religion, & tout Paris voyait dans les jéſuites les corrupteurs de la raiſon & de la morale, & des fabricateurs de lettres de cachet. Pour Spinoſa, tout le monde en parlait, & perſonne ne le liſait.

Voici l'analyſe de tous ſes principes.

Il ne peut exiſter qu'une ſubſtance; car qui eſt par ſoit doit être un, & ne peut être limité. La ſubſtance doit donc être infinie.

Il eſt impoſſible qu'une ſubſtance en produiſe une autre ſans qu'il y ait quelque choſe de commun entre elles.

Or ce quelque choſe de commun ne peut exiſter avant la ſubſtance produite; donc la création eſt impoſſible.

Une ſubſtance ne peut en faire une autre; puiſqu'étant infinie par ſa nature, un infini ne peut en créer un autre.

Il n'y a donc qu'un infini, dont tout eſt mode.

L'intelligence & la matière exiſtent; donc l'intelligence & la matière entrent dans la nature de cet infini.

La ſubſtance étant infinie doit avoir une infinité d'atributs, donc l'infinité d'atributs eſt Dieu; donc Dieu eſt tout.

Ce ſyſtême a été aſſez refuté par l'humain Fénelon, par le ſubtil Lami, & ſur-tout de nos jours, par M. l'abbé de Condillac, par M. l'abbé Pluquet.

Si d'illuſtres adverſaires peuvent ſervir en quelque ſorte à la gloire d'un auteur, on voit que jamais homme n'a été honoré d'ennemis plus reſpectables. Il a été attaqué par deux cardinaux des plus ſavans & des plus ingénieux qu'ait eu la France, tous deux chéris à la cour, tous deux miniſtres & ambaſſadeurs à Rome. Le premier lui ait la guerre en beaux vers latins dans ſon anti-Lucrèce, le ſecond en beaux vers français dans une épitre inſtructive & agréable.

Voici quelques-uns des vers latins.

Dogmata complexus, partim veſana Stratonis
Reſtituit commenta, ſuiſque erroribus auxit
Omnigeni Spinoſa Dei fabricator, & orbem
Appellare Deum, ne quis Deus imperet orbi,
Tanquam eſſet domus ipſa domum qui condidit, auſus.
Sic rediviva novo ſe ſe munimine cinxit
Impietas, tumidumque altâ caput extulit arce.

Scilicet ex toto rerum glomeramine numen
Conſtruxit, cui ſint pro corpore corpora cuncta;
Et cunctæ mentes pro mente, ſimulque perenni
Pro vitâ atque ævo, fuga temporis ipſa caduci
Et qui ſeclorum jugis devolvitur ordo.
Panaputes.

Voici quelques-uns des vers français.

Ceſſe de méditer dans ce ſauvage lieu,
Homme, plante, animaux, eſprit, corps, tout eſt Dieu.
Spinoſa le premier connut mon exiſtence;
Je ſuis l'être complet & l'unique ſubſtance;
La matière & l'eſprit en ſont les attributs,
Si je n'embraſſais tout, je n'exiſterais plus.
Principe univerſel, je comprends tous les êtres,
Je ſuis le ſouverain de tous les autres maîtres;
Les membres différens de ce vaſte univers
Ne compoſent qu'un tout dont les modes divers
Dans les airs, dans les cieux, ſur la terre & ſur l'onde,
Embelliſſent entr'eux le théâtre du monde;
Et c'eſt l'accord heureux des êtres réunis,
Qui comblent mes tréſors & les rend réunis.

Le livre du *Syſtême de la nature*, qu'on nous a donné depuis peu, eſt d'un genre tout diférent; c'eſt une Philippique contre Dieu. L'auteur prétend que la matière exiſte ſeule, & qu'elle produit ſeule la ſenſation & la penſée. Pour avancer une idée auſſi étrange, il faudrait au moins tâcher de l'appuier ſur quelque principe, & c'eſt ce que l'auteur ne fait pas. Il a pris cette opinion chez Hobbes, mais Hobbes ſe borne à la ſuppoſer, il ne l'afirme pas; il dit que des philoſophes ſavans ont

prétendu que tous les corps ont du ſentiment. *Qui corpora omnia ſenſu eſſe prædita ſuſtinuerunt.*

Depuis Brama, Zoroaſtre & Thaut, juſqu'à nous, chaque philoſophe a fait ſon ſyſtême; & il n'y en pas deux qui ſoient de même avis. C'eſt un cahos d'idées, dans lequel perſonne ne s'eſt entendu. Le petit nombre des ſages eſt toujours parvenu à détruire les châteaux enchantés, mais jamais à pouvoir en bâtir un logeable. On voit par ſa raiſon ce qui n'eſt pas; on ne voit point ce qui eſt. Dans ce conflict éternel de témérités & d'ignorances, le monde eſt toujours allé comme il va; les pauvres ont travaillé, les riches ont joui; les puiſſans ont gouverné, & les philoſophes ont argumenté, tandis que des ignorans ſe partageaient la terre.

(11) *Qu'il faut parler au Verbe, & qu'il vous répondra.*

Par quelle fatalité le ſyſtême de Mallebranche paraît-il retomber dans celui de Spinoſa, comme deux vagues qui ſemblent ſe combattre dans une tempête, & le moment d'après s'uniſſent l'une dans l'autre?

Dieu, dit Mallebranche, *eſt le lieu des eſprits, de même que l'eſpace eſt le lieu des corps. Notre ame ne peut ſe donner d'idées. — Nos idées ſont efficaces, puiſqu'elles agiſſent ſur notre eſprit. Or rien ne peut agir ſur notre eſprit que Dieu. —— Donc il eſt néceſſaire que nos idées ſe trouvent dans la ſubſtance efficace de la Divinité.* Livre 3, de l'eſprit pur, partie 2.

Voila les propres paroles de Mallebranche. Or ſi nous ne pouvons avoir de perceptions que dans Dieu, nous ne pouvons donc avoir de ſentiment que dans lui, ne fai-

re aucune action que dans lui; cela me paraît évident. On peut donc en inférer que nous ne ſommes que des modifications de lui-même. Il n'y a donc dans l'univers qu'une ſeule ſubſtance. Voila le ſpinoſiſme, le ſtratoniſme tout pur. Et Mallebranche pouſſe les illuſions qu'il ſe fait à lui-même juſqu'à vouloir autoriſer ſon ſyſtême par des paſſages de St. Paul & de St. Auguſtin.

Je ne dis pas que ce ſavant prêtre de l'Oratoire fut ſpinoſiſte, à Dieu ne plaiſe; je dis qu'il ſervait d'un plat dont un ſpinoſiſte aurait mangé très-volontiers. On ſait que depuis il s'entretint familiérement avec le Verbe. Eh! pourquoi avec le Verbe plutôt qu'avec le St. Eſprit? Mais comme il n'y avait perſonne en tiers dans la converſation, nous ne rendrons point compte de ce qui s'eſt dit. Nous nous contentons de plaindre l'eſprit humain, de gémir ſur nous-mêmes, & d'exhorter nos pauvres confrères les hommes à l'indulgence.

(12) *Exprès pour nous damner.*

Il faut avouer que ce ſyſtême, qui ſupoſe que l'Etre tout puiſſant, & tout bon, a créé exprès des millions de milliards d'êtres raiſonnables & ſenſibles, pour en favoriſer quelques douzaines, & pour tourmenter tous les autres à tout jamais, paraîtra toujours un peu brutal à quiconque a des mœurs douces.

(13) *Que ſans ſon harmonie....*

Notre ame étant *ſimple*, (car on ſupoſe que ſon exiſtance & ſa *ſimplicité* ſont prouvées) elle peut réſider dans l'étoile du nord ou du petit chien, & notre corps végéter ſur ce globe. L'ame a des idées là-haut, & notre

corps fait ici les fonctions correſpondantes à ces idées, à peu près comme un homme prêche, tandis qu'un autre fait les geſtes ; ou plutôt l'ame eſt l'horloge, & le corps ſonne ici les heures. Il y a des gens qui ont étudié cela ſérieuſement ; & l'inventeur de ce ſyſtême eſt celui qui a diſputé contre Newton, & qui peut même avoir eu raiſon ſur quelques points.

Quant aux *monades*, tout être phyſique étant compoſé doit être un réſultat d'êtres ſimples ; car dire qu'il eſt fait d'êtres compoſés, c'eſt ne rien dire. Des *monades* ſans parties & ſans étendue font donc l'étendue & les parties ; elles n'ont ni lieu, ni figure, ni mouvement, quoiqu'elles conſtituent des corps qui ont figure & mouvement dans un lieu.

Chaque *monade* doit être différente d'un autre ſans quoi ce ſerait un double emploi.

Chaque *monade* doit avoir des raports avec toutes les autres ; parce qu'il y en a entre les corps dont ces *monades* ſont l'aſſemblage une union néceſſaire. Ces raports entre ces *monades ſimples*, *inétendues*, ne peuvent être que des idées, des perceptions. Il n'y a pas de raiſon, pour laquelle une monade, ayant des raports avec une de ſes compagnes, n'en ait pas avec toutes. Chaque monade voit donc toutes les autres, & par conſéquent eſt un miroir concentrique de l'univers. Il y a un pays où cela s'eſt enſeigné dans des écoles à des gens qui avaient de la barbe au menton.

(14)..... *Dans ces turlupinades.*

On a fait aſſez connaître l'idée d'aller diſſéquer des cer-

velles de Patagons pour voir la nature de l'ame ; d'examiner les ſonges, pour ſavoir comment on penſe dans la veille ; d'enduire les malades de poix-réſine, pour empêcher l'air de nuire ; de creuſer un trou juſqu'au centre de la terre, pour voir le feu central. Et ce qu'il y a de déplorable, c'eſt que ces folies ont cauſé des querelles & des infortunes.

(15) *Notre conſul Maillet.....*

On connaît auſſi le ſyſtême vraiſemblable par lequel la mer a formé les montagnes, & la terre eſt de verre ; mais celui-là n'a encore rien de funeſte. Certes ceux qui ont inventé la charue, la navette & les poulies, étaient des dieux bienfaiſans, en comparaiſon de tous ces rêveurs. Et il eſt vrai qu'un opéra comique vaut mieux que les ſyſtêmes de Cudworth, de Wiſton, de Burnet & de Woodward. Car ces ſyſtêmes n'ont apris aucune vérité & n'ont fait aucun plaiſir ; mais l'opéra des gueux & le déſerteur ont fait paſſer très-agréablement le tems à plus de cent mille hommes.

(16)..... *Aux Charniers, tout ſe mêle d'écrire.*

Charniers des Sts. Innocents, belle place de Paris, près du palais royal, & non loin du Louvre. C'eſt-là qu'on enterre tous les gueux, au lieu de les porter hors de la ville, comme on fait par-tout ailleurs. On y voit pluſieurs écrivains qui font les placets au Roi, les lettres des cuiſinières à leurs amans, & les critiques des piéces nouvelles. On y a travaillé long-tems à l'année litéraire. Il y a le ſtyle à cinq ſous, & le ſtyle à dix ſous.

Qu'on écrive les imaginations de M. Ouſle, les mémoi-

res d'un homme de qualité, les ſoliloques d'une ame dévote; que l'on condamne les idées innées, & que l'on condamne enſuite ceux qui les rejettent; qu'on donne au public les lettres de Thérèſe à Sophie, ou qu'on diſe en mauvais latin, (*) *que la vraie religion a été ſelon la variété des tems, variée & diverſe, quant à ſa forme & quant à la clarté de la révélation, & que cependant elle a toujours été la même depuis Adam, quant à ce qui apartient à la ſubſtance;* que ces belles choſes, dis-je, partent des Charniers St. Innocent, ou de l'imprimerie de la veuve Simon, cela eſt bien égal; *imitons le bon Dieu, qui n'en a fait que rire.*

Concluons ſur-tout, qu'une nation qui s'amuſe continuellement de tant de ſotiſes, doit être une nation extêrmement opulente & extrêmement heureuſe, puiſqu'elle eſt ſi oiſive.

(*) *Veram religionem, etſi quantùm ad ſui formam & revelationis perſpicuitatem, &c.* page 21 d'un ouvrage latin, rempli de ſoleciſmes & de barbariſmes, imputé fauſſement à la Sorbonne; il eſt intitulé, *Determinatio Sacræ Facultatis Pariſienſis in libellum cui titulus, BELISAIRE Pariſiis 1767.* Cenſure de la Faculté de Théologie de Paris, contre le livre qui a pour titre BELISAIRE, à Paris 1767, chez la veuve Simon, &c.

Voyez auſſi les trente-ſept vérités opoſées aux trente-ſept impiétés, par un Bachelier Ubicuiſtre.

LES

LES

CABALES.

Barbouilleurs de papier, d'où viennent tant d'intrigues,
Tant de petits partis, de cabales, de brigues?
S'agit-il d'un emploi de fermier-général,
Ou du large chapeau qui coëffe un cardinal?
Etes-vous au conclave? Aſpirez-vous au trône (1)
Où l'on dit qu'autrefois monta Simon-Barjone?
Ça, que prétendez-vous? — De la gloire — Ah! gredin,
Sais-tu bien que cent rois la briguèrent en vain?
Sais-tu ce qu'il couta de périls & de peines
Aux Condés, aux Sullis, aux Colberts, aux Turennes,
Pour avoir une place au haut du mont ſacré,
De ſultan Mouſtapha pour jamais ignoré?
Je ne m'attendais pas qu'un crapaut du Parnaſſe
Eut pu dans ſon bourbier s'enfler de tant d'audace.

» Monſieur, écoutez-moi, j'arrive de Dijon,
» Et je n'ai ni logis, ni crédit, ni renom.
» J'ai fait de méchans vers; & vous pouvez bien croire
» Que je n'ai pas le front de prétendre à la gloire;
» Je ne veux que l'ôter à quiconque en jouit.
» Dans ce noble métier l'ami Fréron m'inſtruit;
» Monſieur l'abbé *Profond* m'introduit chez les dames;
» Avec deux beaux eſprits nous ourdiſſons nos trames.
» Nous ſerons dans un mois l'un de l'autre ennemis,

» Mais le beſoin préſent nous tient encore unis.
» Je me forme ſous eux dans le bel art de nuire ;
» Voila mon ſeul talent ; c'eſt la gloire où j'aſpire.

Laiſſons là de Dijon ce pauvre garnement (2) ;
Des bâtards de Zoïle imbécile inſtrument ;
Qu'il coute à l'hôpital où ſon deſtin le mène.

Allons-nous réjouir aux jeux de Melpomène...
Bon ! j'y vois deux partis l'un à l'autre opoſés.
Léon dix & Luther étaient moins diviſés.
L'un claque, l'autre ſifle, & l'antre du parterre (3)
Et les cafés voiſins ſont le champ de la guerre.

Je vais chercher la paix au temple des chanſons ;
J'entends crier » Lulli, Campra, Rameau, Bouffons (4) ;
» Etes-vous pour la France ou bien pour l'Italie ?
Je ſuis pour mon plaiſir, meſſieurs. Quelle folie
Vous tient ici debout, ſans vouloir écouter ?
Ne ſuis-je à l'opéra que pour y diſputer ?

Je ſors, je me dérobe aux flots de la cohue ;
Les laquais aſſemblés cabalaient dans la rue.
Je me ſauve avec peine aux jardins ſi vantés
Que la main de Le Nôtre avec art a plantés.

D'autres fous à l'inſtant une troupe m'arrête,
Tous parlent à la fois, tous me rompent la tête...
» Avez-vous lu ſa piéce ? il tombe, il eſt perdu ;
» Par le dernier journal je le tiens confondu.
Qui ? de quoi parlez-vous ? D'où vient tant de colère ?
Quel eſt votre ennemi ? — « C'eſt un vil téméraire,
» Un rimeur inſolent qui cauſe nos chagrins ;

» Il croit nous égaler en vers alexandrins.
Fort bien : de vos débats je conçois l'importance.

Mais un gros de bourgeois de ce côté s'avance.
» Choiſiſſez, (me dit-on) du vieux ou du nouveau.
Je croyais qu'ón parlait d'un vin qu'on boit ſans eau ;
Et qu'on examinait ſi les gourmets de France
D'une vendange heureuſe avaient quelque eſpérance.
Ou que des érudits balançaient doctement
Entre la loi nouvelle & le vieux teſtament.
Un jeune candidat, de qui la chevelure
Paſſait de Clodion la royale coëfure (5),
Me dit d'un ton de maître, avec peine adouci,
» Ce ſont nos parlemens dont il s'agit ici.
» Lequel préférez-vous? — Aucun d'eux, je vous jure.
Je n'ai point de procès, & dans ma vie obſcure
Je laiſſe au roi mon maître, en pauvre citoyen,
Le ſoin de ſon royaume, où je ne prétends rien.
Aſſez de grands eſprits, dans leur troiſiéme étage,
N'ayant pu gouverner leur femme & leur ménage (6),
Se ſont mis, par plaiſir, à régir l'univers ;
Sans quitter leur grenier, ils traverſent les mers ;
Ils raniment l'État, le peuplent, l'enrichiſſent ;
Leurs marchands de papier ſont les ſeuls qui gémiſſent.
Moi, j'atends dans un coin que l'imprimeur du roi
M'aprenne, pour dix ſous mon devoir & ma loi.
Tout confus d'un édit, qui rogne mes finances,
Sur mes biens écornés je règle mes dépenſes.
Rebuté de Plutus, je m'adreſſe à Cérès,
Ses fertiles bontés garniſſent mes guérêts.
La Campagne en tout tems, par un travail utile,
Répara tous les maux qu'on nous fit à la ville.

On eſt un peu fâché ; mais qu'y faire ? — obéir.
A quoi bon cabaler, quand on ne peut agir ?

» Mais, monſieur, des Capets les loix fondamentales ;
» Et le grenier à ſel, & les cours féodales,
» Et le gouvernement du chancelier Duprat . . . »

Monſieur, je n'entends rien aux matières d'Etat.
Ma loi fondamentale eſt de vivre tranquile.
La fronde était plaiſante, & la guerre civile (7)
Amuſait la Grand Chambre & le coadjuteur.
Baricadez-vous bien ; je m'enfuis, ſerviteur.

A peine ai-je quité mon jeune énergumène,
Qu'un groupe de ſavans m'envelope & m'entraîne.
D'un air d'autorité l'un d'eux me tire à part. . . .
» Je vous goûtai, dit-il, lorſque de ſaint Médard (8)
» Vous crayonniés gaiement la cabale groſſière
» Gambadant pour la grace au coin d'un cimetière ;
» Les billets au porteur des chrétiens trépaſſés,
» Les fils de Loyola ſur la terre éclipſés ;
» Nous aplaudimes tous à votre noble audace,
» Lorſque vous nous prouviez qu'un maroufle à beſace
» Dans ſa craſſe orgueilleuſe à chargé au genre humain ;
» S'il eût bêché la terre, eût ſervi ſon prochain.
» Jouiſſez d'une gloire avec peine achetée.
» Acceptez à la fin votre brevet d'athée.

Ah ! vous êtes trop bon. Je ſens au fond du cœur
Tout le prix qu'on doit mettre à cet excès d'honneur.
Il eſt vrai, j'ai raillé ſaint Médard & la bulle ;
Mais j'ai ſur la nature encore quelque ſcrupule.
L'univers m'embaraſſe, & je ne puis ſonger

Que cet horloge exiſte, & n'ait point d'horloger (9).
Mille abus, je le ſais, ont régné dans l'Egliſe;
Fleuri le confeſſeur en parle avec franchiſe (10).
J'ai pu de les ſiffler prendre un peu trop de ſoin.
Eh! quel auteur, hélas! ne va jamais trop loin?
De ſaint Ignace encore on me voit ſouvent rire.
Je crois pourtant un Dieu, puiſqu'il faut vous le dire...

» Ah traître! ah malheureux! je m'en étais douté.
» Va, j'avais bien prévu ce trait de lâcheté:
» Alors que de Maillet inſultant la mémoire (11),
» Du monde qu'il forma tu combatis l'hiſtoire....
» Ignorant! vois l'effet de mes combinaiſons.
» Les hommes autrefois ont été des poiſſons.
» La mer de l'Amérique a marché vers le Phaſe.
» Les huîtres d'Angleterre ont formé le Caucaſe.
» Nous te l'avions apris, mais tu t'ès éloigné
» Du vrai ſens de Platon par nous ſeuls enſeigné.
» Lâche! oſes-tu bien croire une eſſence ſuprême?
Mais oui. — « De la nature as-tu lu le ſyſtême?
» Par ſes propos difus n'es-tu pas foudroyé?
» Que dis-tu de ce livre? — Il m'a fort ennuyé.... (12)
» Ç'en eſt aſſez, ingrat? ta perfide inſolence
» Dans mon premier concile aura ſa récompenſe.
» Va, ſot adorateur d'un fantôme impuiſſant,
» Nous t'avions juſqu'ici préſervé du néant.
» Nous t'y ferons rentrer ainſi que ce grand Etre
» Que tu prends baſſement pour ton unique maître.
» De mes amis, de moi, tu ſeras mépriſé. ———
Soit. — « Nous inſulterons à ton génie uſé. ———
J'y conſens. — « Des fatras de brochures ſans nombre
» Dans ta bière à grands flots vont tomber ſur ton ombre

Je n'en ſentirai rien. — » Nous t'abandonnerons
» Aux puiſſans Langlevieux, aux immortels Frérons (13).

Ah! bachelier du Diable, un peu plus d'indulgence.
Nous avons, vous & moi, beſoin de tolérance.
Que deviendroit le monde & la ſociété,
Si tout juſqu'à l'athée était ſans charité!
Permettez qu'ici bas chacun faſſe à ſa tête.
J'avouerai qu'Epicure avait une ame honnête;
Mais le grand Marc-Aurelle était plus vertueux;
Lucrèce avait du bon, Cicéron valait mieux.
Spinoſa pardonnait à ceux dont la faibleſſe
D'un moteur éternel admirait la ſageſſe.
Je crois qu'il eſt un Dieu, vous oſez le nier;
Examinons le fait ſans nous injurier.

J'ai déſiré cent fois, dans ma verte jeuneſſe,
De voir notre St. père, au ſortir de la meſſe,
Avec le grand Lama danſant un cotillon;
Boſſuet le funèbre embraſſant Fénelon;
Et le verre à la main, Le Tellier & Noailles
Chantant chez Maintenon des couplets dans Verſailles;
Je préférais Chaulieu coulant en paix ſes jours
Entre le dieu des vers & celui des amours,
A tous ces froids ſavans dont les vieilles querelles
Trainaient ſi peſamment les dégoûts après elles.

Des charmes de la paix mon cœur était frapé;
J'eſpérais en jouir, je me ſuis bien trompé.
On cabale à la cour, à l'armée, au parterre.
Dans Londres, dans Paris, les eſprits ſont en guerre;
Ils y ſeront toujours. La diſcorde autrefois,

Ayant brouillé les dieux, deſcendit chez les rois;
Puis dans l'égliſe ſainte établit ſon empire,
Et l'étendit bientôt ſur tout ce qui reſpire.
Chacun vantait la paix que partout on chaſſa.
On dit que ſeulement par grace on lui laiſſa
Deux aziles fort doux; c'eſt le lit & la table.
Puiſſe-t-elle y fixer un règne un peu durable!
L'un d'eux me plaît encore. Allons, amis, buvons;
Cabalons pour Cloris, & faiſons des chanſons.

NOTES

NOTES

SUR LES CABALES.

Par Mr. de MORZA.

(1) *Le trône.*

Ce trône eſt très-reſpectable. Il eſt ſans doute l'objet d'une louable émulation. Simon, fils de Jones, nommé Céphas ou Pierre, eſt un très-grand ſaint; mais il n'eut point de trône. Celui, au nom duquel il parlait avait défendu expreſſément à tous ſes envoyés de prendre même le nom de *docteur*, de *maître*, & avait déclaré que qui voudrait être le premier ſerait le dernier. Les choſes ſont changées, & dans la ſuite des tems le trône devint la récompenſe de l'humilité paſſée.

(2) *De Dijon ce pauvre garnement.*

Ce garnement de Dijon eſt un nommé Clément, maître de quartier dans un collège de Dijon; qui a fait un livre contre meſſieurs de St. Lambert, de Lille, de Vatelet, Dorat & pluſieurs autres perſonnes. L'auteur des Cabales fut maltraité dans ce livre où règne un air de ſuſiſance, un ton déciſif & tranchant qui a été tant blâmé par tous les honnêtes gens dans les hommes les plus accrédités de la littérature, & qui eſt le comble de l'inſolence & du ridicule dans un jeune provincial ſans expérience & ſans génie. Il s'eſt couvert d'opprobre par des libelles auſſi affreux qu'abſurdes, que la police n'a pas punis parce

qu'elle les a ignorés. Les malheureux qui ont compoſé de tels libelles pour vivre comme Clément, la Baumelle, Sabatier natif de Caſtres, reſſemblent préciſément au *Pauvre Diable*, qui eſt ſi naturellement peint dans la pièce de ce nom. Il n'eſt point de vie plus déplorable que la leur.

(3) *Et l'autre du parterre.*

C'eſt principalement au parterre de la comédie françaiſe, à la repréſentation des pièces nouvelles, que les cabales éclatent avec le plus d'emportement. Le parti qui fronde l'ouvrage, & le parti qui le ſoutient, ſe rangent chacun d'un côté. Les émiſſaires reçoivent à la porte ceux qui entrent, & leur diſent: Venez-vous pour ſifler, mettez-vous là: venez-vous pour aplaudir, mettez-vous ici. On a joué quelquefois au dez la chûte ou le ſuccès d'une tragédie nouvelle au café de Procope. Ces cabales ont dégouté les hommes de génie, & n'ont pas peu ſervi à décréditer un ſpectacle qui avait fait ſi long-tems la gloire de la nation.

(4) *Rameau, Bouffons.*

La même manie a paſſé à l'opéra & a été encore plus tumultueuſe. Mais les cabales au théâtre français ont un avantage que les cabales de l'opéra n'ont pas; c'eſt celui de la ſatire raiſonnée. On ne peut à l'opéra critiquer que des ſons. Quand on a dit cette chaconne, cette loure me déplaît, on a tout dit. Mais à la comédie on examine des idées, des raiſonnemens, des paſſions, la conduite, l'expoſition, le nœud, le dénouement, le langage. On peut vous prouver méthodiquement, & de conſéquence

en conſéquence, que vous êtes un ſot, qui avez voulu avoir de l'eſprit, & qui avez aſſemblé quinze cents perſonnes pour leur prouver que vous en ſavez plus qu'eux. Chacun de ceux qui vous écoutent eſt ſans le ſavoir un peu jaloux de vous; il eſt en droit de vous critiquer & vous êtes en droit de lui répondre. Le ſeul malheur eſt que vous êtes trop ſouvent un contre mille.

Il en va autrement en fait de muſique; il n'y a que le potier qui ſoit jaloux du potier, & le muſicien du muſicien, diſait Héſiode. Il y faut ſeulement ajoûter encore les partiſans du muſicien; mais ceux-là ſont ennemis, & ne ſont point jaloux. Dans les talens de l'eſprit au contraire, tout le monde eſt jaloux en ſecret; & voilà pourquoi tous les gens de lettres, mépriſés quand ils n'ont pas réuſſi, ont été perſécutés dès qu'ils ont eu de la réputation.

(5) *La royale coëfure.*

Il n'y a pas long-tems que les jeunes conſeillers allaient au tribunal les cheveux étalés, & poudrés blanc, ou blanc poudrés.

(6) *N'ayant pu gouverner.*

L'Europe eſt pleine de gens qui, ayant perdu leur fortune, veulent faire celle de leur patrie, ou de quelque état voiſin. Ils préſentent aux miniſtres des mémoires qui rétabliront les afaires publiques en peu de tems; & en atendant, ils demandent une aumône qu'on leur refuſe. Boiſguilbert qui écrivit contre le grand Colbert, & qui enſuite oſa attribuer ſa dixme royale au maréchal de

Vauban, s'était ruiné. Ceux qui ſont aſſez ignorans pour le citer encore aujourd'hui, croyant citer le maréchal de Vauban; ne ſe doutent pas que ſi on ſuivait ſes beaux ſyſtêmes, le royaume ſerait auſſi miſérable que lui. Celui qui a imprimé le moyen d'enrichir l'Etat, ſous le nom du Comte de Boulainvilliers, eſt mort à l'hôpital. Le petit la Jonchère, qui a donné tant d'argent au roi en quatre volumes, demandait l'aumône. Tels ſont les gens qui enſeignent l'art de s'enrichir par le commerce après avoir fait banqueroute, & ceux qui font le tour du monde ſans ſortir de leur cabinet, & ceux qui n'ayant jamais poſſédé une charue rempliſſent nos greniers de froment. D'ailleurs la littérature ne ſubſiſte preſque plus que d'infâmes plagiats ou de libelles. Jamais cette profeſſion ſi belle n'a été ni ſi univerſelle ni ſi avilie.

(7) *La fronde était plaiſante.*

La fronde en efet était fort plaiſante, ſi on ne regarde que ſes ridicules. Le préſident le Cogneux qui chaſſe de chez lui ſon fils le célèbre Bachaumont, conſeiller au parlement, pour avoir opiné en faveur de la cour, & qui fait mettre ſes chevaux dans la rue, Bachaumont qui lui dit: mon père, mes chevaux n'ont pas opiné, & qui de raillerie en raillerie fait boire ſon père à la ſanté du cardinal Mazarin proſcrit par le parlement; le gentilhomme ami du coadjuteur qui vient pour le ſervir dans la guerre civile, & qui trouvant un de ſes camarades chez ce prélat, lui dit: il n'eſt pas juſte que les deux plus grands fous du royaume ſervent ſous le même drapeau, il faut ſe partager, je vai chez le car-

dinal Mazarin, & qui en efet va de ce pas batre les troupes auxquelles il était venu ſe joindre ; ce même coadjuteur qui prêche & qui fait pleurer des femmes, un de ſes convives qui leur dit : meſdames, ſi vous ſaviez ce qu'il a gagné avec vous, vous pleureriez bien davantage : ce même archevêque qui va au parlement avec un poignard, & le peuple qui crie : c'eſt ſon bréviaire ; & toutes les expéditions de cette guerre méditées au cabaret, & les bons mots, & les chanſons qui ne finiſſaient point ; tout cela ſerait bon ſans doute pour un opéra comique. Mais les fourberies, les pillages, les rapines, les ſcélérateſſes, les aſſaſſinats, les crimes de toute eſpèce dont ces plaiſanteries étaient accompagnées, formaient un mélange hideux des horreurs de la ligue & des farces d'arlequin. Et c'étaient des gens graves, des *patres conſcripti*, qui ordonnaient ces abominations & ces ridicules. Le cardinal des Rets dit dans ſes mémoires *que le parlement faiſait par des arrêts la guerre civile, qu'il aurait condamnée lui-même par les arrêts les plus ſanglants.*

L'auteur que je commente avait peint cette guerre de ſinges dans le ſiècle de Louis XIV ; un de ces magiſtrats qui, ayant acheté leurs charges quarante ou cinquante mille francs, ſe croiait en droit de parler orgueilleuſement aux lettrés, écrivit à l'auteur que Meſſieurs pouraient le faire repentir d'avoir dit ces vérités, quoique reconnues. Il lui répondit : » Un empereur de la Chine dit un » jour à l'hiſtoriographe de l'empire, je ſuis averti que » vous mettez par écrit mes fautes, tremblez. L'hiſtoriographe prit ſur le champ des tablettes. Qu'oſez-vous écrire là ? Ce que votre majeſté vient de me dire. L'empereur ſe recueillit, & dit : Ecrivez tout, mes fautes ſeront réparées.

(8) *Lorſque de ſaint Médard.*

On connaît le fanatiſme des convulſions de St. Médard, qui durèrent ſi longtems dans la populace, & qui furent entretenues par le préſident Dubois, le conſeiller Carré, & d'autres énergumènes. La terre a été mille fois inondée de ſuperſtitions plus affreuſes : mais jamais il n'y en eut de plus ſotte & de plus aviliſſante. L'hiſtoire des billets de confeſſion & l'expulſion des jéſuites ſuccédèrent bientôt à ces facéties. Obſervez ſur-tout que nous avons une liſte de miracles opérés par ces malheureux, ſignés de plus de cinq cents perſonnes. Les miracles d'Eſculape, ceux de Veſpaſien, & d'Apollonius de Thiane, n'ont pas été plus authentiques.

(9) *Que cet horloge exiſte.*

Si un horloge prouve un horloger, ſi un palais annonce un architecte, comment en efet l'univers ne démontre-t-il pas une intelligence ſuprême ? Quelle plante, quel animal, quel élément, quel aſtre ne porte pas l'empreinte de celui que Platon appellait l'éternel géomètre ? Il me ſemble que le corps du moindre animal démontre une profondeur & une unité de deſſein qui doit à la fois nous ravir en admiration, & atterrer notre eſprit. Non-ſeulement ce chétif inſecte eſt une machine dont tous les reſſorts ſont faits exactement l'un pour l'autre ; non-ſeulement il eſt né, mais il vit par un art que nous ne pouvons ni imiter, ni comprendre ; mais ſa vie a un raport immédiat avec la nature entière, avec tous les élémens, avec tous les aſtres dont la lumière ſe fait ſentir à lui. Le ſoleil le réchaufe, & les rayons qui par-

tent de Sirius à quatre cent millions de lieues au delà du ſoleil, pénètrent dans ſes petits yeux, ſelon toutes les règles de l'optique. S'il n'y a pas là immenſité & unité de deſſein qui démontrent un fabricateur intelligent, immenſe, unique, incompréhenſible, qu'on nous démontre donc le contraire. Mais c'eſt ce qu'on n'a jamais fait. Platon, Newton, Loke, ont été frapés également de cette grande vérité; ils étaient théiſtes dans le ſens le plus rigoureux & le plus reſpectable.

Des objections! on nous en fait ſans nombre; des ridicules! on croit nous en donner en nous apellant cauſe finaliers; mais des preuves contre l'exiſtence d'une intelligence ſuprême, on n'en a jamais aporté aucune. Spinoſa lui-même eſt forcé de reconnaître cette intelligence, & Virgile avant lui, & après tant d'autres avait dit: *Mens agitat molem.* C'eſt ce *Mens agitat molem* qui eſt le fort de la diſpute entre les athées & les théiſtes, comme l'avoue le géomètre Clarke dans ſon livre de l'exiſtence de Dieu, livre le plus éloigné de notre bavarderie ordinaire, livre le plus profond & le plus ſerré que nous ayons ſur cette matière, livre auprès duquel ceux de Platon ne ſont que des mots, & auquel je ne pourais préférer que le naturel & la candeur de Locke.

(10) *Fleuri le confeſſeur en parle avec franchiſe.*

Fleuri, célèbre par ſes excellens diſcours qui ſont d'un ſage écrivain & d'un citoyen zélé, connu auſſi par ſon hiſtoire eccléſiaſtique qui reſſemble trop en pluſieurs endroits à la légende dorée.

(11) *Alors que de Maillet, &c.*

Ce conſul Maillet fut un de ces charlatans dont on a

dit qu'ils voulaient imiter Dieu, & créer un monde avec la parole. C'eſt lui qui, abuſant de l'hiſtoire de quelques bouleverſemens avérés arrivés dans ce globe, prétend que les mers avaient formé les montagnes, & que les poiſſons avaient été changés en hommes. Auſſi quand on a imprimé ſon livre, on n'a pas manqué de le dédier à Cirano de Bergerac.

(12) *Il m'a fort ennuyé.*

Il y a des morceaux éloquens dans ce livre; mais il faut avouer qu'il eſt difus, & quelquefois déclamateur; qu'il ſe contredit, qu'il afirme trop ſouvent ce qui eſt en queſtion, & ſur-tout qu'il eſt fondé ſur de prétendues expériences dont la fauſſeté & le ridicule ſont aujourd'hui reconnues & ſifflées de tout le monde. Tenons-nous en à ce dernier article qui eſt le plus palpable de tous. C'eſt cette fameuſe tranſmutation qu'un pauvre jéſuite Anglais nommé Néedham crut avoir faite de jus de mouton & de bled pouri en petites anguilles; leſquelles produiſaient bientôt une race innombrable d'anguilles. Nous en avons parlé ailleurs.

On diſait au jéſuite Néedham que cela n'était bon que du tems d'Ariſtote, de Gamaliel, de Flavien-Joſeph, & de Philon, où l'on croiait que la génération s'opérait par la coruption, & que le limon de l'Egypte formait des rats. Il répondait que notre Sauveur lui-même & ſes apôtres avaient dit pluſieurs fois qu'il faut que le bled pouriſſe & meure pour lever & pour produire, & que par conſéquent ſon bled pouri & ſon jus de mouton faiſaient naître des races d'anguilles infailliblement. On avait beau lui repliquer que Jéſus-Chriſt daignait ſe cón-

former aux idées fauſſes & groſſières des payſans Galiléens, ainſi qu'il daignait ſe vêtir à leur mode, parler leur langage, & obſerver tous leurs rites; mais que la ſageſſe incarnée devait bien ſavoir que rien ne peut naître ſans germe; que ſon ſyſtême était auſſi dangereux qu'extravagant; que ſi on pouvait former des anguilles avec du jus de mouton, on ne manquerait pas de former des hommes avec du jus de perdrix; qu'alors on croirait pouvoit ſe paſſer de Dieu, & que les athées s'empareraient de la place. Néedham n'en démordait point; & auſſi mauvais raiſonneur que mauvais chimiſte, il perſiſta longtems à ſe croire créateur d'anguilles; de ſorte que par une étrange bizarerie, un jéſuite ſe ſervait des propres paroles de Jéſus-Chriſt pour établir ſon opinion ridicule, & les athées ſe ſervaient de l'ignorance & de l'opiniâtreté d'un jéſuite pour ſe confirmer dans l'athéiſme. On citait partout la découverte de Néedham. Un des plus intrépides athées m'aſſurait que dans la ménagerie du prince Charles à Bruxelles, il y avait un lapin qui faiſait tous les mois des lapreaux à une poule. Enfin l'expérience du jéſuite fut reconnue pour ce qu'elle était, & les athées furent obligés de ſe pourvoir ailleurs.

Spinoſa; circonſpect & fort honnête homme; nous l'appellons ici Barute, parce que c'eſt ſon véritable nom. On ne lui a donné celui de Benoît que par erreur. Il ne fut jamais batiſé. Nous avons fait une note plus longue ſur ce ſophiſte à la ſuite du petit poëme ſur les ſyſtêmes.

(13) *Au puiſſant Langlevieux.*

C'eſt ce même Langlevieux la Beaumelle, dont il eſt parlé ainſi dans un recueil de pièces imprimé en 1771.

„ Le ſieur la Beaumelle en 1752, vendit à Francfort
„ au libraire Eſſelinger pour dix-ſept louis d'or, le ſiè-
„ cle de Louis XIV dont il avait fait un libelle di-
„ famatoire. Il le chargea de notes dans leſquelles il dit,
„ qu'il ſoupçonne Louis XIV d'avoir fait empoiſonner
„ le marquis de Louvois ſon miniſtre, dont il était ex-
„ cédé, & qu'en efet ce miniſtre craignait que le roi
„ ne l'empoiſonnât. (*Tome III. page 269 & 271.*)

„ Que Louis XIV, ayant promis à madame de Main-
„ tenon de la déclarer reine, madame la ducheſſe de
„ Bourgogne irritée engagea le prince ſon époux, pè-
„ re du roi régnant, à ne point ſécourir Lille, aſſié-
„ gée alors par le prince Eugène, & à trahir ſon roi,
„ ſon ayeul & ſa patrie. Il ajoute que l'armée des aſſié-
„ geans jettait dans Lille des billets, dans leſquels il
„ était écrit : *Raſſurez-vous Français, la Mainteuon ne*
„ *ſera pas reine, nous ne léverons pas le ſiege.*

„ La Beaumelle rapporte la même anecdote dans les
„ mémoires qu'il a fait imprimer ſous le nom de mada-
„ me de Maintenon. (*Tome IV. page 109.*)

„ Qu'on trouva l'acte de célébration de mariage de
„ Louis XIV avec madame de Maintenon, dans de vieil-
„ les culotes de l'archevêque de Paris: mais qu'un tel
„ mariage n'eſt pas extraordinaire, atendu que Cléopa-
„ tre déja vieille enchaîna Auguſte. (*Tome III. pag. 75.*)

„ Que le duc de Bourbon, étant premier miniſtre,
„ fit aſſaſſiner Vergier, ancien commiſſaire de marine,
„ par un oficier auquel il donna la croix de St. Louis
„ pour récompenſe. (*Tome III. du ſiècle, pag. 323.*)

„ Que le grand père de l'empereur, aujourd'hui ré-
„ gnant, avait, ainſi que ſa maiſon, des empoiſonneurs
„ à gages. (*Tome II. page 345.*)

Les calomnies abſurdes contre le duc d'Orléans, régent du royaume, ſont encore plus exécrables ; on ne veut pas en ſouiller le papier. Les enfans de la Voiſin, de Cartouche & de Damiens, n'auraient jamais oſé écrire ainſi, s'ils avaient ſu écrire. L'ignorance de ce malheureux égalait ſa déteſtable impudence.

Cette ignorance eſt pouſſée juſqu'à dire que la loi, qui veut que le premier prince du ſang hérite de la couronne au défaut d'un fils du roi, *n'exiſta jamais.*

Il aſſure hardiment que le jour que le duc d'Orléans ſe fit reconnaître à la cour des pairs, régent du royaume, le parlement ſuivit conſtamment l'inſtabilité de ſes penſées ; que le premier préſident de Maiſons était prêt à former un parti pour le duc du Maine, quoiqu'il n'y ait jamais eu de premier Préſident de ce nom.

Toutes ces inepties, écrites du ſtyle d'un laquais qui veut faire le bel eſprit & l'homme important, furent reçues comme elles le méritaient ; on n'y prit pas garde, mais on rechercha le malheureux qui pour un peu d'argent avait vomi tant de calomnies atroces contre toute la famille royale, contre les miniſtres, les généraux, & les plus honnêtes gens du royaume. Le gouvernement fut aſſez indulgent pour ſe contenter de le faire enfermer dans un cachot le 24 Avril 1753.

Après avoir publié ces horreurs, il ſe ſignala par un autre libelle intitulé *Mes penſées*, dans lequel il inſulta nommément meſſieurs d'Erlach, de Vatteville, de Diesbach, de Sinner, & d'autres membres du conſeil ſouverain de Berne, qu'il n'avait jamais vus. Il voulut enſuite en faire une nouvelle édition, monſieur

le comte d'Erlach en écrivit en France où la Beaumelle était pour lors ; on l'exila dans le pays des Cévennes dont il eſt natif.

Il avait outragé la maiſon de Saxe dans le même libelle (*pag.* 108.) & s'était enfui de Gotha avec une femme de chambre qui venait de voler ſa maîtreſſe.

Lorſqu'il fut en France, il demanda un certificat à madame la ducheſſe de Gotha. Cette princeſſe lui fit expédier celui-ci.

„ On ſe rappelle très-bien que vous partites d'ici avec „ la gouvernante des enfans d'une dame de Gotha, qui „ s'éclipſa furtivement avec vous après avoir volé ſa maî„ treſſe ; ce dont le public eſt pleinement inſtruit ici, „ mais nous ne diſons pas que vous ayez part à ce vol. A „ Gotha ce 24 Juillet 1767. ſigné ROUSSAULT, conſeiller „ aulique de ſon alteſſe ſéréniſſime.

Ce même homme s'eſt depuis aſſocié avec Fréron, & malgré tant d'horreurs & tant de baſſeſſes, il a ſurpris la protection d'une perſonne reſpectable qui ignorait ſes excès ridicules : mais *oportet cognoſci malos.*

Nous ajouterons à cette note que Boileau ataqua toujours des perſonnes dont il n'avait pas le moindre ſujet de ſe plaindre, & que notre auteur s'eſt toujours borné à repouſſer les injures & les calomnies des *Rollets* de ſon tems. Il y avait deux partis à prendre, celui de négliger les impoſtures atroces que la Beaumelle a vomi pendant vingt ans, & celui de les relever. Nous avons jugé le dernier parti plus juſte & plus convenable.

C'eſt rendre un ſervice eſſentiel à plus de cent familles de faire connaître le vil ſcélérat qui a oſé les outrager.

' Les miniſtres d'Etat, & tous ceux qui ſont chargés de maintenir l'ordre public, doivent ſavoir que ces libelles mépriſables ſont recherchés dans l'Allemagne, dans l'Angleterre, dans tout le Nord ; qu'il y en a de toute eſpèce ; qu'on les lit avidement, comme on y boit pour du vin de Bourgogne les vins faits à Liége ; que la faim & la malice produiſent tous les jours de ces ouvrages infâmes, écrits quelquefois avec aſſez d'artifice ; que la curioſité les dévore, qu'ils font pendant un tems une impreſſion dangereuſe ; que depuis peu l'Europe a été inondée de ces ſcandales ; & que plus la langue françaiſe a de cours dans les pays étrangers, plus on doit l'employer contre les malheureux qui en font un ſi coupable uſage, & qui ſe rendent ſi indignes de leur patrie.

ODE

ODE *

SUR LA MORT
DE SON ALTESSE ROYALE
MADAME LA PRINCESSE
DE
BAREITH.

I.

LOrſqu'en des tourbillons de flamme & de fumée,
Cent tonnerres d'airain précédés des éclairs,
De leurs globes brulans renverſent une armée,
Quand de guerriers mourans les ſillons ſont couverts,
Tous ceux qu'épargna la foudre,
Voyant rouler dans la poudre
Leurs compagnons maſſacrés,
Sourds à la pitié timide,
Marchent d'un pas intrépide
Sur leurs membres déchirés.

---

* Pluſieurs Gens de lettres nous ont recommandé de réimprimer cette Ode, qu'ils regardent comme un des meilleurs ouvrages de nôtre Auteur, & ſur laquelle on a fait des remarques très inſtructives.

II.

Ces féroces humains plus durs, plus inflexibles
Que l'acier qui les couvre au milieu des combats,
S'étonnent à la fin de devenir sensibles,
D'éprouver la pitié qu'ils ne connaissaient pas,
Lorsque la mort en silence
D'un pas terrible s'avance
Vers un objet plein d'attraits;
Quand ces yeux qui dans les ames
Lançaient les plus douces flammes,
Vont s'éteindre pour jamais.

III.

Une famille entière interdite, éplorée,
Se presse en gémissant vers un lit de douleurs;
La victime l'attend, pâle défigurée,
Tendant une main faible à ses amis en pleurs;
Tournant en vain la paupière
Vers un reste de lumière
Qu'elle gémit de trouver,
Elle présente sa tête;
La faulx redoutable est prête;
Et la mort va la lever.

IV.

Le coup part, tout s'éteint, c'en est fait, il ne reste;
De tant de dons heureux, de tant d'attraits si chers,
De ces sens animés d'une flamme céleste,
Qu'un cadavre glacé, la pature des vers.

Ce ſpectacle lamentable,
Cette perte irréparable,
Vous frappe d'un coup plus fort,
Que cent mille funerailles
De ceux qui dans les batailles
Donnaient & ſouffraient la mort.

V.

O BARBITH! ô vertus! ô graces adorées!
Femme ſans préjugés, ſans vice & ſans erreur,
Quand la mort t'enleva de ces triſtes contrées,
De ce ſéjour de ſang, de rapine & d'horreur;
Les nations acharnées
De leurs haines forcenées
Suſpendirent les fureurs:
Les diſcordes s'arrêtèrent;
Tous les peuples s'accordèrent
A t'honorer de leurs pleurs.

VI.

De la douce vertu tel eſt le ſûr empire;
Telle eſt la digne offrande à tes Mânes ſacrés;
Vous qui n'êtes que grands, vous qu'un flatteur admire,
Vous traitons-nous ainſi lorſque vous expirez?
La mort que Dieu vous envoye,
Eſt le ſeul moment de joye
Qui conſole nos eſprits.
Emportez, ames cruelles,
Ou nos haines éternelles,
Ou nos éternels mépris.

VII.

VII.

Mais toi dont la vertu fut toujours ſecourable,
Toi, dans qui l'héroïſme égala la bonté,
Qui penſais en grand-homme, en philoſophe aimable,
Qui de ton ſexe enfin n'avais que la beauté:
Si ton inſenſible cendre
Chez les morts pouvait entendre
Tous ces cris de notre amour,
Tu dirais dans ta penſée,
Les Dieux m'ont récompenſée,
Quand ils m'ont ôté le jour.

VIII.

C'eſt nous triſtes humains, nous qui ſommes à plaindre,
Dans nos champs déſolés & ſous nos boulevards,
Condamnés à ſouffrir, condamnés à tout craindre
Des ſerpens de l'envie & des fureurs de Mars.
Les peuples foulés gémiſſent,
Les arts, les vertus périſſent;
On aſſaſſine les Rois:
Tandis que l'on oſe encore,
Dans ce ſiècle que j'abhorre,
Parler de mœurs & de loix!

IX.

Hélas! qui déſormais dans une Cour paiſible,
Retiendra ſagement la ſuperſtition,
Le ſanglant Fanatiſme, & l'Athéiſme horrible,
Enchainés ſous les pieds de la religion?
Qui prendra pour ſon modèle
La loi pure & naturelle

Que Dieu grava dans nos cœurs ?
Loi ſainte, aujourd'hui proſcrite
Par la fureur hypocrite
D'ignorans perſécuteurs.

X.

Des tranquilles hauteurs de la philoſophie,
Ta pitié contemplait avec des yeux ſereins
Ces fantômes changeans du ſonge de la vie,
Tant de travaux détruits, tant de projets ſi vains ;
Ces factions indociles,
Qui tourmentent dans nos villes
Nos citoyens obſtinés ;
Ces intrigues ſi cruelles,
Qui font des cours les plus belles
Un ſéjour d'infortunés.

XI.

Du tems qui fuit toujours tu fis toujours uſage ;
O combien tu plaignais l'infâme oiſiveté
De ces eſprits ſans goût, ſans force & ſans courage,
Qui meurent plein de jours, & n'ont point exiſté :
La vie eſt dans la penſée.
Si l'ame n'eſt exercée,
Tout ſon pouvoir ſe détruit ;
Ce flambeau ſans nourriture
N'a qu'une lueur obſcure
Plus affreuſe que la nuit.

XII.

Illuſtres meurtriers, victimes mercenaires,
Qui redoutant la honte & maîtriſant la peur,

L'un par l'autre animés aux combats ſanguinaires,
Fuiriez ſi vous l'oſiez, & mourez par honneur:
Une femme, une princeſſe,
Dans ſa tranquille ſageſſe,
Du ſort dédaignant les coups,
Souffrant ſes maux ſans ſe plaindre,
Voyant la mort ſans la craindre,
Etait plus brave que vous.

XIII.

Mais qui célébrera l'amitié courageuſe;
Première des vertus, paſſion des grands cœurs,
Feu ſacré dont brula ton ame généreuſe,
Qui s'épurait encor au creuſet des malheurs?
Rougiſſez, ames communes,
Dont les diverſes fortunes
Gouvernent les ſentimens,
Frêles vaiſſeaux ſans bouſſole
Qui tournez au gré d'Eole,
Plus légers que ſes enfans.

XIV.

Cependant elle meurt, & Zoïle reſpire!
Et des lâches Séjans un lâche imitateur,
A la vertu tremblante inſulte avec empire,
Et l'hypocrite en paix ſourit au délateur!
Le troupeau faible des ſages
Diſperſé par les orages,
Va périr ſans ſucceſſeurs;
Leurs noms, leur vertus s'oublient;

Et les enfers multiplient
La race des oppreſſeurs.

XV.

Tu ne chanteras plus, ſolitaire Silvandre,
Dans ce palais des arts, où les ſons de ta voix
Contre les préjugés oſaient ſe faire entendre,
Et de l'humanité faiſaient parler les droits.
Mais dans ta noble retraite,
Ta voix, loin d'être muette,
Redouble ſes chants vainqueurs;
Sans flatter les faux critiques,
Sans craindre les fanatiques,
Sans chercher des protecteurs.

XVI.

Vils tyrans des eſprits, vous ſerez mes victimes;
Je vous verrai pleurer à mes pieds abatus;
A la poſtérité je peindrai tous vos crimes,
De ces mâles crayons dont j'ai peint les vertus.
Craignez ma main raffermie:
A l'oprobre, à l'infâmie,
Vos noms ſeront conſacrés,
Comme le ſont à la gloire
Les enfans de la victoire,
Que ma Muſe a célébrés.

NOTES

NOTE

De Mr. de Morza.

SUR L'ODE PRÉCÉDENTE.

LA Princeſſe à qui on a élevé ce monument, en méritait un plus beau, & les monſtres dont on daigne parler à la fin de cette Ode, méritent une punition plus ſévère.

Dans les beaux jours de la littérature, il y avait à la vérité de plats critiques comme aujourd'hui. *Claveres* écrivait contre *Corneille*; *Subligni* & *Viſé* attaquaient toutes les piéces de *Racine*; chaque ſiècle a eu ſes Zoïles & ſes Garaſſes. Mais on ne vit jamais que dans nos jours une troupe infâme de délateurs vomir hardiment leurs impoſtures, & en inventer encor de nouvelles, quand les premières ont été confondues; cabaler inſolemment; attaquer juſques dans les tribunaux des gens de lettres, dont ils ne peuvent attaquer la gloire; porter l'audace de la calomnie juſqu'à les accuſer de penſer en ſecret tout le contraire de ce qu'ils écrivent en public; & vouloir rendre odieux par leurs imputations le nom reſpectable de philoſophe.

La manie de ces délations a été pouſſée au point de dire & d'imprimer, que les philoſophes ſont dangereux dans un état.

Et qui ſont ces hardis délateurs? Tantôt c'eſt un pédant jéſuite qui compromet la ſocieté dont il eſt, & qui

oſe parler de morale, tandis que ſes confrères ſont accuſés & punis d'un parricide. Tantôt c'eſt le factieux auteur d'une gazette nommée eccléſiaſtique, qui pour quelques écus par mois a calomnié les *Buffons*. les *Monteſquieu*, & juſqu'à un miniſtre d'état Mr. *d'Argenſon*, auteur d'un livre excellent ſur une partie du droit public. C'eſt une troupe d'écrivains affamés, qui ſe vantent de défendre le chriſtianiſme à quinze ſous par tome, & qui accuſent d'irréligion le ſage & ſavant auteur des eſſais ſur Paris, & qui enfin ſont forcés de lui demander pardon juridiquement.

C'eſt ſurtout le miſérable auteur d'un libelle intitulé l'*Oracle des Philoſophes*, qui prétend avoir été admis à la table d'un homme qu'il n'a jamais vû, & dans l'antichambre duquel il ne ſerait pas ſouffert; qui ſe vante d'avoir été dans un château, lequel n'a jamais exiſté; & qui pour prix du bon accueil qu'il dit avoir reçû dans cette ſeule maiſon en ſa vie, divulgue les ſecret qu'il ſuppoſe lui avoir été confiés dans cette maiſon... Ce poliſſon nommé *Guyon*, ſe donne ainſi lui-même de gayeté de cœur pour un mal-honnête homme. N'ayant point d'honneur à perdre, il ne ſonge qu'à regagner, par le débit d'un mauvais libelle, l'argent qu'il a perdu à l'impreſſion de ſes mauvais livres. L'oprobre le couvre, & il ne le ſent pas, il ne ſent que le dépit honteux de n'avoir pû même vendre ſon libelle. C'eſt donc à cet excès de turpitude, qu'on eſt parvenu dans le métier d'écrivain.

Ces valets de libraires, gens de la lie du peuple, & de la lie des auteurs, les derniers des écrivains inutiles, & par conſéquent les derniers des hommes, ſont ceux qui ont attaqué le Roi, l'état & l'égliſe dans leur feuilles

ſcandaleuſes écrites en faveur des convulſionnaires. Ils fabriquent leurs impoſtures, comme les filous commettent leurs larcins, dans les ténèbres de la nuit, changeant continuellement de nom & de demeure, aſſociés à des receleurs, fuyant à tout moment la juſtice, & pour comble d'horreur ſe couvrant du manteau de la religion, & pour comble de ridicule ſe perſuadant qu'ils rendent ſervice.

Ces deux partis, le Janſéniſte & le Moliniſte; ſi fameux long-tems dans Paris, & ſi dédaignés dans l'Europe, fourniſſent des deux côtés les plumes vénales dont le public eſt ſi fatigué; ces champions de la folie, que l'exemple des ſages & les ſoins paternels du ſouverain n'ont pû reprimer, s'acharnent l'un contre l'autre avec toute l'abſurdité de nos ſiècles de barbarie, & tout le rafinement d'un tems également éclairé dans la vertu & dans le crime; & après s'être ainſi déchirés, ils ſe jettent ſur les philoſophes. Ils attaquent la raiſon comme des brigands réunis volent un honnête homme pour partager ſes dépouilles.

Quelque parti qu'ait prit un philoſophe, il a toujours été en bute à la calomnie, fille de cette jalouſie ſecrette, dont tant d'hommes ſont animés, & que perſonne n'avoue; enfin, de quoi poura-t-on s'étonner depuis que le jéſuite *Hardouin* a traité d'athée les *Paſcals*, les *Nicoles*, les *Arnauds* & les *Mallebranches*?

Qu'on faſſe ici une réflexion. Les Romains, ce peuple le plus religieux de la terre, nos vainqueurs, nos maîtres, & nos légiſlateurs, ne connurent jamais la fureur abſurde qui nous dévore; il n'y a pas dans l'hiſtoire Romaine un ſeul exemple d'un citoyen Romain opprimé pour ſes opinions; & nous, ſortis à peine de la barbarie,

nous avons commencé à nous acharner les uns contre les autres, dès que nous avons appris, je ne dis pas à penſer, mais à balbutier les penſées des anciens. Enfin depuis les combats des Réaliſtes & des Nominaux, depuis *Ramus* aſſaſſiné par les écoliers de l'univerſité de Paris pour venger *Ariſtote*, juſqu'à *Galilée* empriſonné, & juſqu'à *Deſcartes* banni d'une ville Batave, il y a de quoi gémir ſur les hommes, & de quoi ſe déterminer à les fuïr.

Ces coups ne paraiſſent d'abord tomber que ſur un petit nombre de ſages obſcurs, dédaignés, ou écraſés pendant leur vie, par ceux qui ont acheté des dignités à prix d'or ou à prix d'honneur. Mais il eſt trop certain que ſi vous rétréciſſez le génie, vous abatardiſſez bientôt une nation entière. Qu'était l'Angleterre avant la reine *Eliſabeth*, dans le tems qu'on employait l'autorité ſur la prononciation de l'*Epſilon*? L'Angleterre était alors la dernière des nations policées en fait d'arts utiles & agréables, ſans aucun bon livre, ſans manufactures, négligeant juſqu'à l'agriculture, & très-faible même dans ſa marine: mais dès qu'on laiſſa un libre eſſor au génie, les Anglais eurent des *Spenſer*, des *Shakeſpear*, des *Bacons*, & enfin des *Lokes* & des *Newtons*.

On ſait que tous les arts ſont frères, que chacun d'eux en éclaire un autre, & qu'il en réſulte une lumière univerſelle. C'eſt par ces mutuels ſecours que le génie de l'invention s'eſt communiqué de proche en proche; c'eſt par là qu'enfin la philoſophie a ſecouru la politique, en donnant de nouvelles vues pour les manufactures, pour les finances, pour la conſtruction des vaiſſeaux. C'eſt par là que les Anglais ſont parvenus à mieux cultiver la terre qu'aucune nation; & à s'enrichir par la ſcience de l'agriculture comme par celle de la marine; le même génie

entreprenant & perſévérant, qui leur fait fabriquer des draps plus forts que les nôtres, leur fait écrire auſſi des livres de philoſophie plus profonds. La déviſe du célèbre miniſtre d'état *Walpole*, *fari quæ ſentiat*, eſt la deviſe des philoſophes Anglais. Ils marchent plus fermes & plus loin que nous dans la même carrière; ils creuſent à cent pieds le ſol que nous effleurons. Il y a tel livre Français qui nous étonne par ſa hardieſſe, & qui paraitrait écrit avec timidité, s'il était confronté avec ce que vingt auteurs Anglais ont écrit ſur le même ſujet.

Pourquoi l'Italie, la mère des arts, de qui nous avons appris à lire, a-t-elle langui près de deux cents ans dans une décadence déplorable? C'eſt qu'il n'a pas été permis juſqu'à nos jours à un philoſophe Italien d'oſer regarder la vérité à travers ſon téleſcope; de dire, par exemple, que le ſoleil eſt au centre de nôtre monde, & que le bled ne pourrit point dans la terre pour y germer. Les Italiens ont dégéneré juſqu'au tems de *Muratori*, & de ſes illuſtres contemporains. Ces peuples ingénieux ont craint de penſer; les Français n'ont oſé penſer qu'à demi & les Anglais qui ont volé juſqu'au ciel, parce qu'on ne leur a point coupé les aîles, ſont devenus les précepteurs des nations. Nous leur devons tout, depuis les loix primitives de la gravitation, depuis le calcul de l'infini, & la connaiſſance préciſe de la lumière, ſi vainement combattues, juſqu'à la nouvelle charrue, & à l'inſertion de la petite vérole, combattues encore.

Il faudrait ſavoir un peu mieux diſtinguer le dangereux & l'utile, la licence & la ſage liberté, abandonner l'école à ſon ridicule, & reſpecter la raiſon. Il a été plus facile aux Erules, aux Vandales, aux Goths, & aux Francs d'empêcher la raiſon de naître, qu'il ne le ſerait

aujourd'hui de lui ôter ſa force quand elle eſt née. Cette raiſon épurée, ſoumiſe à la religion & à la loi, éclaire enfin ceux qui abuſent de l'une & de l'autre; elle pénètrent lentement, mais ſurement; & au bout d'un demi ſiècle une nation eſt ſurpriſe de ne plus reſſembler à ſes barbares ancêtres.

Peuple nourri dans l'oiſiveté & dans l'ignorance, peuple ſi aiſé à enflammer, & ſi difficile à inſtruire, qui courez des farces du cimetière de *St. Médard* aux farces de la foire, qui vous paſſionnez tantôt pour un *Queſnel*, & tantôt pour une actrice de la comédie Italienne, qui élevez une ſtatue en un jour, & le lendemain la couvrez de bouë; peuple qui danſez & chantez en murmurant, ſachez que vous ſeriez égorgés ſur la tombe du diacre ou ſous-diacre *Paris*, & dans vingt autres occaſions auſſi belles, ſi les philoſophes n'avaient depuis environ ſoixante ans adouci un peu les mœurs en éclairant les eſprits par degrés; ſachez que ce ſont eux (& eux ſeuls) qui ont éteint enfin les buchers, & détruit les échafauts où l'on immolait autrefois & le prêtre *Jean Hus*, & le moine *Savonarole*, & le chancelier *Thomas Morus*, & le conſeillier *Anne du Bourg*, & le médecin *Michel Servet*, & l'avocat général de Hollande *Barneveldt*, & la maréchale d'*Ancre*, & le pauvre *Morin* qui n'était qu'un imbécile, & *Vanini* même qui n'était qu'un fou argumentant contre *Ariſtote*, & tant d'autres victimes enfin dont les noms ſeuls feraient un immenſe volume: régiſtre ſanglant de la plus infernale ſuperſtition, & de la plus abominable démence.

Addition

Addition nouvelle de Mr. de MORZA, ſur ce vers de la VIIIe. Strophe.

On aſſaſſine les rois.

On ſe ſouvient de ceux, qui aux pieds d'une vierge Marie très fêtée en Pologne, & dont il eſt difficile à un Français de prononcer le nom, firent ſerment en 1771 d'aſſaſſiner leur roi, ils remplirent leur ſerment autant qu'ils le purent avec le ſecours de la bonne mère.

Les philoſophes qui avaient obtenu du R. P. Malagrida, du R. P. Mathos & du R. P. Alexandre en confeſſion, la permiſſion de tirer des coups de fuſil par derrière au roi de Portugal, n'étaient-ils pas auſſi de très-ſavants hommes, & qui ſavaient leur Lucrece par cœur?

Si Damiens n'étudia pas en philoſophie, il eſt avéré du moins qu'il étudia en théologie, car il répondit dans ſes interrogatoire (page 135) *Quel motif l'a déterminé; a dit la religion*; & page 405, *qu'il cru faire une œuvre méritoire, que c'étaient tous ces prêtres qu'il entendait qui le diſaient dans le palais.*

Voilà les mêmes réponſes qu'on fait tous les aſſaſſins de tant de princes en remontant depuis Damiens juſqu'au pieux Aod qui vint enfoncer de la main gauche, un poignard juſqu'au manche, dans le ventre de ſon roi Eglon de la part du Seigneur.

Et après ces exemples de pauvres philoſophes oſeraient ſe plaindre que des petits abbés leur diſent des ſottiſes!

LETTRE

LETTRE
DE
Mr. DE VOLTAIRE
AU ROI DE PRUSSE.

A Ferney ce 1er. *Février* 1773.

SIRE,

JE vous ai remercié de votre porcelaine; *le Roi mon Maître* n'en a pas de plus belle; auſſi ne m'en a-t-il point envoyé. Mais je vous remercie bien plus de ce que vous m'ôtez, que je ne ſuis ſenſible à ce que vous me donnez. Vous me retranchez tout net neuf années dans vôtre dernière lettre. Jamais nôtre Contrôleur G. des finances n'a fait de ſi grands changemens. Vôtre Majeſté a la bonté de me faire compliment ſur mon âge de ſoixante & dix-ans. Voilà comme on trompe toujours les Rois. J'en ai ſoixante & dix-neuf, s'il vous plaît, & bientôt quatre-vingt. Ainſi je ne verrai point la deſtruction que je ſouhaitais ſi paſſionément de ces vilains Turcs, qui enferment les femmes & qui ne cultivent point les beaux arts.

Vous ne voulez donc point remplacer Thiriot votre hiſtoriographe des caffés. Il s'acquittait parfaitement de cette charge; il ſavait par cœur le peu de bon vers, &

le grand nombre des mauvais qu'on feſait dans Paris ; c'était un homme bien néceſſaire à l'Etat.

Vous n'avez donc plus dans Paris
De courtier de littérature.
Vous renoncés aux beaux-eſprits,
A tous les immortels écrits
De l'almanac & du mercure.
L'in-folio ni la brochure
A vos yeux n'ont donc plus de prix :
D'où vous vient tant d'indifférence ?
Vous ſoupçonnez que le bon temps
Eſt paſſé pour jamais en France ;
Et que notre antique opulence
Aujourd'hui fait place en tout ſens
Aux guenilles de l'indigence.
Ah ! Jugez mieux de nos talens,
Et voyez quelle eſt notre aiſance.
Nous ſommes & riches & grands,
Mais c'eſt en fait d'extravagance.
J'ai même très peu d'eſpérance
Que Monſieur l'Abbé Savatier,
Malgré ſa flatteuſe éloquence,
Nous tire jamais du bourbier, (*)
Où nous a plongés l'abondance
De nos barbouilleurs de papier.

(*) L'Abbé Sabatier, ou Savatier de Caſtres, homme qui s'eſt aviſé de juger les ſiècles avec un ci-devant ſoi-diſant Jéſuite, & qui a ramaſſé un tas de calomnies abſurdes pour vendre ſon livre qu'il n'a point vendu.

Le goût s'enfuit, l'ennui nous gêne,
On cherche des plaiſirs nouveaux;
Nous étalons pour Melpomène
Quatre ou cinq ſortes de trettaux
Aulieu du théâtre d'Athène.
On critique, on critiquera,
On imprime, on imprimera
De beaux écrits ſur la muſique;
Sur la ſcience économique,
Sur la Finance & la tactique
Et ſur les filles d'opéra.
En province une Académie
Enſeigne méthodiquement
Et calcule très ſavamment
Les moyens d'avoir du génie.
Un auteur va mettre au grand jour
L'utile & la profonde hiſtoire
Des ſinges qu'on montre à la foire,
Et de ceux qui vont à la Cour.
Peut-être un peu de ridicule
Se joint il à tant d'agrémens;
Mais je connais certaines gens
Qui vers les bords de la Viſtule
Ne paſſent pas ſi bien leur tems.

DÉCLARATION

DE MONSIEUR

DE VOLTAIRE

SUR LE PROCÈS

ENTRE

Mr. le Comte de MORANGIES *& les* VERRON.

MA famille fut attachée à la famille de Mr. le Comte de Morangies. Mon père fut longtems ſon Conſeil. Mais ſans écouter aucune prévention, & étant abſolument ſans intérêt, je ne me déterminai à croire M. le Comte de Morangies entièrement innocent dans ſon étrange procès contre la famille Verron, qu'après avoir lû toutes les pieces & tous les mémoires contre lui.

Il me parût abſurde & impoſſible qu'un Maréchal de Camp, qu'un père de famille, dont les affaires à la vérité ſont dérangées, mais qui n'a jamais commis aucune action criminelle, eut conçu le projet extravagant & abominable qu'on lui impute. Non, il n'eſt pas poſſible qu'un

ancien Officier, qui n'a pas l'eſprit aliéné & endurci dans la ſcélérateſſe, eut imaginé non-ſeulement de voler cent mille écus à une veuve nonagénaire, mais d'accuſer la famille de cette veuve de lui avoir volé à lui-même ces cent mille écus, & de chercher à faire périr cette famille dans les ſupplices.

Il ne me paraiſſait pas dans la nature qu'un homme obéré, qu'on prétend avoir été tiré tout d'un coup, par le Sr. Dujonquai, de l'état le plus cruel, & nanti, par lui d'une ſomme exorbitante de cent mille écus, eut refuſé de payer une ſomme légère à la Courtière qu'on ſuppoſait lui avoir procuré un argent ſi inattendu. M. de Morangies aurait eu l'intérêt le plus preſſant à ſatisfaire cette entremeteuſe. Qu'on ſe repréſente un homme tourmenté par le beſoin d'argent à qui une femme fait tomber tout d'un coup dans les mains cent mille écus comme par enchantement, refuſera-t-il dans les premiers tranſports de ſa joye & de ſa reconnaiſſance une retribution légitime à ſa bienfaictrice? Je ſoutiens que cela n'eſt pas dans la nature humaine.

S'il avait reçu tant d'argent, & s'il avait formé le deſſein coupable de ne point payer ſon créancier, il n'avait qu'à garder paiſiblement la

ſomme ; il pouvait attendre ſans inquiétude le tems des payemens, & renvoyer alors le prétendu prêteur à l'aſſemblée de ſes créanciers pour ſe faire payer à ſon rang comme il pourait. Mais il ne ſe ſerait pas expoſé à un procès criminel prématuré.

Il était donc de la plus grande vraiſemblance que M. de Morangies n'avait rien reçu, puiſqu'il oſait ſoutenir un procès criminel contre ceux qui prétendaient lui avoir prêté.

D'un autre côté, la manière dont on alléguait qu'on lui avait fait ce prêt, tenait de la fable la plus incroyable. De l'argent qui doit être toujours porté en ſecret par Dujonquai, tandis que le lendemain matin le même homme donne au même M. de Morangies de l'argent en public : cent mille écus portés à pied en treize voyages, tandis qu'il était ſi aiſé de les porter en caroſſe ; une courſe de cinq à ſix lieues, lorſqu'il était ſi ſimple de s'épargner cette fatigue inouie ; tout cela eſt tellement romaneſque, que quand je lus la réfutation de cette avanture dans le plaidoyer de M. Linguet, j'eus peine à me perſuader qu'on eut oſé propoſer ſérieuſement de telles chimères devant la première Cour du Royaume, & qu'on eut abuſé à ce point de la patience des Juges.

Ce fut pis encor, j'oſe le dire, lorſqu'on remonta à la ſource des prétendus cent mille écus en or qu'une pauvre veuve, logée à un troiſiéme étage, & ayant à peine dequoi ſoutenir ſa famille, avait, dit-on, prêtés par les mains de ſon petit-fils Dujonquai qui avait couru ſix lieuës à pied chargé de ce fardeau. M. Linguet remarque fort bien que pour prêter cent mille écus il faut les avoir. Le roman de la fortune ſi longtems inconnue de cette veuve Verron, me parut auſſi étonnant que l'hiſtoire des treize voyages. On ne feſait voir aucune preuve, aucune trace des origines de cette fortune ſecrete, qui formait un ſi grand contraſte avec la pauvreté de la famille. On m'aſſurait que la Verron était la veuve d'un agioteur obſcur & malaiſé de la rue Quinquempoix; qui louait à la vérité un corps de logis de 1050 liv. mais qui en relouait une partie, & qu'il mourut inſolvable, au point qu'on n'a jamais payé les frais de l'inventaire fait à ſa mort, frais encor dûs au ſucceſſeur de ce même Gillet notaire, chez qui la veuve Verron prétendait avoir fait valoir clandeſtinement ces prétendus cent mille écus.

On m'avait écrit encor que ce Verron qu'on nous donnait pour un fameux banquier avait

fait pluſieurs métiers bien éloignés de la finance. Qu'entr'autres il avait été boulanger chez Mr. le Duc de St. Agnan.

Je ne parlais d'aucune de ces anecdotes qui forment pourtant un très-puiſſant préjugé dans cette cauſe, parce que c'eſt à Mr. de Morangies qui eſt ſur les lieux à les vérifier & à en tirer avantage.

Je ſavais d'ailleurs que la famille Verron vivait très à l'étroit, & ſubſiſtait meſquinement d'un petit fond que la veuve faiſait valoir en prêtant dit-on ſur gages par les mains des courtières. Je le ſavais par le raport naïf d'un domeſtique d'un de mes neveux M. de Florian, ancien Capitaine de cavalerie au régiment de Brionne, qui était alors à Ferney, & qui y eſt encore. Ce domeſtique nommé Montreuil nous diſait ſouvent qu'il connaiſſait ce Dujonquai, qu'il avait mangé pluſieurs fois avec lui, que ſes ſœurs travaillaient l'une en broderie, l'autre en linge, & vendaient leurs ouvrages. Ces diſcours toujours uniformes d'un ancien laquais ſage & de bonnes mœurs me frappèrent. Et enfin j'ai pris le parti de tirer de lui une déclaration autentique par devant notaire.

L'an mille ſept cent ſoixante & treize, le ſeize Février &c. En préſence des témoins, a com-

paru Charles Montreuil, natif de Montreuil ſur mer en Picardie, ci-devant domeſtique à Paris, & actuellement chez M. de Florian ancien capitaine de cavalerie, lequel a déclaré, qu'il a connu à Paris le Sr. Dujonquai avec lequel il a mangé pluſieurs fois, qu'il logeait dans la ruë St. Jaques avec ſa grand mère la veuve Verron, laquelle prêtait de petites ſommes ſur gages à deux ſous par mois par vingt ſous. Que la veuve Durand courtière propoſa pluſieurs fois à lui Montreuil de lui faire prêter par ladite Verron quelques petites ſommes ſur de bons effets. Que ledit Dujonquai avait deux ſœurs qui travaillaient fort bien en linge & en broderie, & qu'elles avaient permiſſion de leur grand-mère de vendre leurs ouvrages à leur profit &c.

Signé NICOD, Notaire.

Contrôlé à GEX le même jour,
LA CHAUX.

Toutes ces probabilités réunies feſaient ſur moi la forte impreſſion qu'elles doivent faire ſur tout eſprit impartial qui n'eſt d'aucune faction, qui aime la vérité, & qui s'indigne contre l'injuſtice. Dans ces circonſtances M. le Comte de Morangies m'écrivit ſouvent, & me fit tout le détail de ſa malheureuſe avanture. Il s'ouvrait

à moi avec une confiance sans bornes ; & dans toutes ses lettres jamais je n'ai pu remarquer la moindre apparence de contradiction ; je voyais toujours un homme pénétré d'horreur en m'exposant les artifices employés pour le surprendre.

J'étais frappé de la contradiction énorme qui se trouve dans le roman des cent mille écus portés en or en treize voyages le vingt-trois Septembre 1771. & la promesse de M. de Morangies du vingt-quatre d'accepter les propositions du prêteur, dès qu'il aurait reçu l'argent. Ce seul trait de lumière me semblait devoir déciller tous les yeux. Il est impossible que M. de Morangies ait reçu l'argent la veille & qu'il ait signé le lendemain qu'il ferait ses billets dès qu'il aurait reçu l'argent.

Il me paraissait fort naturel, & il me le paraîtra toujours, que le prétendu prêteur ait fait accroire le 24 à M. de Morangies qu'il fallait qu'il lui confiât quatre billets de trois-cent vingt-sept mille livres y compris les intérêts payables à la veuve Verron. Il persuada à M. de Morangies qu'il avait en main une compagnie opulente qui avait des affaires avec cette veuve d'un prétendu banquier, & que dans peu de jours il lui aporterait l'argent sur ses billets qu'il fallait montrer à cette compagnie. Pour mieux aveu-

gler le Comte de Morangies par cette chimère incroyable, il lui prêta généreusement douze cent francs, dont le Comte avait malheureusement un besoin pressant. Voilà les extrêmités où des Officiers se réduisent tous les jours dans Paris par l'obligation où ils croyent être de soutenir un extérieur d'opulence.

Je sais quel besoin avait M. de Morangies de ces douze cent francs. Il est bien clair qu'il ne serait pas venu les chercher lui-même à un troisième étage s'il avait reçu environ cent mille écus la veille. Tout homme sensé conclura de ce que Mr. de Morangies courut chercher douze cent francs le 24, qu'il n'avait pas touché 300000 livres le 23e. Septembre. Cette faible somme qu'on lui donnait, acheva son malheur.

Le Comte crut qu'il pouvait confier ses billets à cet inconnu, comme on les confie à un Agent de Change. Il ne savait pas que la Verron, qui était alors dans une chambre voisine, était la propre grand-mère de Dujonquai. Ce sont là de ces tours qui sont assez communs dans toutes ces affaires obscures & honteuses. Enfin il fut séduit, & il laissa ses billets exigibles entre les mains de Dujonquai, sans en tirer de reconnaissance. Voilà ce qu'il me mandait dans le plus grand détail. Ces démarches, cette conduite avec un inconnu me paraissaient très peu prudentes;

mais il me paraiſſait auſſi fort vraiſemblable qu'un Officier obéré tourmenté de ſa ſituation, faſciné par l'eſpoir chimérique de poſſéder bientôt cent mille écus en eſpèces, eut été ſéduit par un ſi grand appas. Je voyais bien que M. de Morangies avait fait une très-grande faute de fournir de telles armes contre lui. Je le lui mandais; à peine en voulait-il convenir; mais plus la faute était grande, plus je voyais l'art avec lequel on l'avait fait tomber dans ce piège groſſier.

Je demande à préſent a tous les avocats, a tous les juges, a tous ceux qui connaiſſent le cœur humain, eſt-il poſſible que M. de Morangies que je n'ai jamais vu, ayant en ſa poſſeſſion cent mille écus m'eut écrit des volumes plus gros que toute la procédure pour me perſuader qu'il ne les avait pas reçus! quel beſoin avait-il de deſcendre dans les plus petits détails avec un vieillard mourant qui demeure à cent vingt lieues de lui. Certes s'il avait poſſédé cet argent, il en aurait joui ſans ſe mettre en peine de mon opinion inutile.

Cette opinion reçut un nouveau degré d'évidence, quand j'appris qu'enfin Dujonquai & ſa mère qu'on nomme Romain participante a toute cette affaire avaient enfin tout avoué devant un Commiſſaire de Police; qu'il avaient reconnu & ſigné la fauſſeté de l'hiſtoire des cent

mille écus; que tout était avéré. Ils firent cette déclaration étant libres chez ce Commissaire, & pouvant faire une déclaration toute contraire. Donc assurément la force de la vérité leur arrachait cet aveu.

Je n'examine point si cet aveu est revêtu de toutes les formes légales; & si on peut revenir contre une déclaration si autentique. Je m'en tiens à soutenir qu'il est bien difficile qu'une mère & un fils, dans la fortune la plus serrée, abandonnent tout d'un coup d'un commun accord leurs prétentions à une fortune de cent mille écus qui leur appartiendrait légitimement. Je présume qu'il n'y a pas une seule famille dans le Royaume qui se dépouillat ainsi de tout son bien par une déclaration chez un Commissaire. Je maintiens que les tortures ne forceraient personne à confesser que son bien n'est point à lui, si les remords & le trouble qu'ils inspirent ne tiraient cette vérité du fond d'une ame coupable.

Dujonquai & sa mère disent longtems après, qu'ils n'ont tout avoué, tout signé chez un Commissaire que parce qu'un Commis de la Police, nommé Desbruyeres leur avait donné précédemment un coup de poing chez un Procureur. C'était précisément cette raison là mê-

me, je le répète, qui devait les exciter à ſoutenir la légitimité de leur cent mille écus chez le Commiſſaire. C'était là qu'ils devaient demander juſtice contre ce Commis : c'était-là qu'ils devaient dire : voilà l'homme qui nous a violentés ; qui ne nous a parlé que de cachots, qui nous a battus, qui nous a chargés de fers, pour nous dépouiller de notre bien : nous voilà libres à préſent ſous les yeux d'un premier Juge. Nous feſons ſerment devant lui que les cent mille écus nous appartiennent, & que ce Commis a employé la force & la barbarie pour nous en dépouiller. Nous atteſtons les témoins qui nous ont vu porter notre or qu'on nous ravit. Nous demandons notre bien & vengeance.

Au lieu de prendre ce parti, que la nature dicterait aux hommes les plus faibles & les moins inſtruits, il ſe taiſent, ils ne citent aucun témoin en leur faveur ; donc ils n'en avaient point trouvez encore. Ils ne ſe défendent pas, ils conviennent de leur délit, ils ſignent leur condamnation. Avant même de ſigner ils avouent tout, non pas d'abord au Commis dont ils prétendent avoir été durement traités, mais à un clerc d'un Inſpecteur de Police nommé Colin, & au clerc du Commiſſai-

re, ils confeſſent qu'ils ont trompé M. de Morangies. La femme Romain mère de Dujonquai demande pardon à Mr. de Morangies & le conjure de ne la pas perdre. Ils font plus. Le lendemain étant en priſon, ils écrivent à leur Conſeil pour redemander les billets qu'ils ont extorqués & pour les remettre entre les mains de la Police. Ils confirment l'aveu de leur délit. La grand-mère Verron vient dans la priſon, & elle ſemble faire le même aveu tacitement à Desbruyeres, en recommandant ſes petits enfans à ſes bons offices. Dujonquai & ſa mère renouvellent encor leur déclaration de la veille.

Voyez combien d'aveus! au Sr. Collin, à un clerc du Commiſſaire, à Desbruyeres, au Commiſſaire, à M. de Morangies lui-même dont ils ont imploré la miſéricorde. N'eſt-ce pas la vérité qui a parlé? Et cette vérité ſerait anéantie ſous prétexte qu'un homme réputé coupable, a été menacé & ſaiſi par ſes boutons chez un procureur!

La manière dont on s'y eſt pris pour tirer cette vérité de leur bouche, peut n'être pas dans la forme ordinaire de la juſtice réglée. Je ſais qu'on objecte que ce Commis de la Police les avait conduits & intimidés chez ce Procu-

reur qui n'était pas fait pour tenir audience; que ce Commis trop zèlé & trop vif n'a pas eu cette ſévérité tranquille & circonſpecte, ſi néceſſaire à quiconque agit au nom de la juſtice. Je veux croire enfin que toute cette affaire a été mal ménagée. Il en réſulte que plus on avait tranſgreſſé les règles, plus Dujonquai & ſa mère devaient éclater en plaintes, & non pas confeſſer leur délit: ils ſe ſont avoués cinq fois coupables, donc on pouvait croire qu'ils l'étaient; donc ils peuvent l'être encor aux yeux de tout le Public impartial qui prononce ſuivant l'équité naturelle, qui n'écoute que les principes du ſens commun, & qui ne s'informe pas ſi les formalités des loix ont été bien ou mal obſervées.

On pouſſe aujourd'hui la chicane juſqu'à prétendre que les déclarations autentiques de Dujonquai & de ſa mère, ne peuvent être regardées comme des preuves par écrit, quoi qu'elles ſoient écrites; que Dujonquai n'eſt que témoin quoi qu'il ait toujours été partie principale. Les honnêtes gens n'entendent point ces ſubtilités: il leur ſuffit que deux accuſés ayent avoués cinq fois l'iniquité dont on les charge.

Enfin le procès étant engagé en règle entre Mr. de Morangies & la famille Verron, cette

famille vend ſon procès à un nommé Aubourg, (qu'on a cru un prêteur ſur gages, & qui eſt un homme inconnu,) comme on vend une maiſon qui demande des réparations. Le marché fait, la veuve Verron meurt, & quelques heures avant ſa mort, on lui fait faire un teſtament; dans lequel elle contredit tout ce qu'elle & ſa famille avaient ſoutenu auparavant. Elles criaient qu'en perdant ces cent milles écus elles perdaient tout ce que la Verron avait jamais poſſedé. Elle articule dans ce Teſtament qu'elle a donné deux cent mille francs à ſa fille Romain, mère de Dujonquai, à cette même Romain qui à peine a dequoi ſubſiſter: voilà la Verron, qui n'avait preſque rien, & qui meurt riche par ſon teſtament de plus de cinq cent mille livres.

Ce tiſſu étrange de choſes incroyables, qui ſe ſuccèdent ſi rapidement forme aujourd'hui un des procès les plus ſinguliers qui ayent jamais occupé les tribunaux: c'eſt alors que preſſé par des amis de M. de Morangies j'écrivis, malgré ma répugnance & mon peu de capacité, dans l'abſence de Mr. Linguet quelques réflexions ſommaires ſur les probabilités en fait de juſtice, ſans y mettre mon nom, ſans nommer même ni M. de Morangies, ni ſes adverſaires,

me tenant dans les bornes du doute, & cherchant la vérité. Mes doutes me conduisirent à reconnaître M. de Morangies très innocent.

Ce petit écrit simple & sans aucun art fit revenir en sa faveur plusieurs esprits prévenus. En ne décidant rien, je les persuadai. Je me gardai bien de prévenir orgueilleusement les décisions de la justice. Au contraire je déclarai, & je dis encor, que j'écrivais pour le Public, juge de l'honneur, & non pour les Magistrats, juges des formes, des procédures, & de l'esprit de la loi.

J'observai; & j'observe de nouveau, qu'on peut gagner son procès dans le fond du cœur de tous ses juges, & le perdre très justement par un défaut de formes. Il en était de même chez les Romains; & c'était une maxime chez eux; qui viole les formes, perd sa cause. Si vous avez payé votre créancier, votre marchand, & que vous ayez oublié d'en tirer quitance, vous êtes condamné justement à payer deux fois; parce que votre dette existante dépose contre vous. Si vous avez eu la dangereuse bonne-foi de laisser entre les mains d'un inconnu des promesses signées de vous, valeur reçue, sans en avoir reçu la valeur, & sans avoir de contre-lettre; vous pouvez être justement condamné à payer ce

que vous ne devez pas, faute d'avoir obſervé une formalité néceſſaire.

Si deux témoins ou trompés, ou trompeurs, perſiſtent uniformément à dépoſer contre vous dans la crainte que lui impoſe nôtre loi rigoureuſe d'être punis s'il ſe retractent après le recolement, vous êtes condamné quoi qu'évidemment innocent.

Qu'un piqueur, & un homme à peu près de cette condition, il n'importe, tout eſt égal devant la juſtice, aient vu quelques ſacs étalés ſur une table, & qu'on leur ait dit qu'il y avait cent mille écus, qu'ils l'aient cru, qu'ils le croient d'autant plus qu'on les a traités durement pour l'avoir dit, qu'ils prétendent avoir vu porter cet argent chez vous, qu'une Courtière enfermée autrefois à l'Hôpital les encourage ou non a cette dépoſition, mais qu'on vous repréſente pour cent mille écus de billets ſignés de vous imprudemment le même jour ou le lendemain; vous êtes condamné ſans difficulté avec dépends, dommages & intérêts. La juſtice vous dit, je ne juge pas les cœurs; je juge les piéces du procès.

REPONSE

REPONSE

D'un Avocat à l'Ecrit intitulé: Preuves démonſtratives en fait de juſtice.

UN Avocat, qui ne ſe nomme pas, & c'eſt un funeſte préjugé contre lui, écrit un libelle diffamatoire contre M. de Morangies & contre moi, ſous ce titre, moins modeſte que le mien: *Preuves démonſtratives* &c. Libelle dans lequel aſſurément rien n'eſt démontré que le deſir cruel de diffamer & de nuire. Il me demande de quel droit j'ai écrit en faveur de M. de Morangies. Je lui réponds, du droit qu'a tout citoyen de défendre un citoyen: du droit que me donne l'étude que j'ai faite des ordonnances de nos Rois, & des loix de ma Patrie: du droit que me donnent des prières auxquelles j'ai cédé; de la conviction intime où j'ai été & où je ſuis juſqu'à ce moment de l'innocence de M. le Comte de Morangies; de mon indignation contre les artifices de la chicanne qui accablent ſi ſouvent l'innocence. Je pouvais, Monſieur, exercer comme vous la noble profeſſion d'Avocat. Je pouvais même être votre Juge, ainſi que le ſont mes parens.. Si j'ai préféré les Belles-lettres, ce n'eſt pas à vous, qui les cultivés à me le reprocher.

Oui, Monſieur, je crois M. de Morangies malheureux & innocent, peut-être mal conſeillé d'abord dans cette affaire épineuſe, peut-être inconſidérement ſervi par un commis de Police trop livré à ſon zèle; ayant contre lui la famille entière Verron, & tous ceux qui ont pris le parti de cette famille, & une faction nombreuſe. Mais pourquoi le chargez vous d'injures & d'opprobres avant le jugement? Pourquoi dites-vous d'un Maréchal de Camp, page 51. *qu'il n'eſt qu'un fourbe mal-adroit, & qu'il n'a reçu de la nature que de médiocres diſpoſitions pour être fauſſaire.*

Pourquoi lui dites-vous, page 55. *vous mentez impudemment?*

Et dans la même page, qu'il *ameute toutes les bouches impures qui veulent le ſervir?*

Pourquoi enfin pouſſez vous l'atrocité (page 86.) juſqu'à vous ſervir deux fois du terme de fripon? Il était, dites-vous un *fripon de ſon aveu & du mien.* Quoi! vous qui n'auriez pas eu la hardieſſe de lui manquer de reſpect en ſa préſence, vous lui dites dans un libelle ces odieuſes injures, que vous tremblez de ſigner; & vous faites conſulter ce libelle comme l'ouvrage d'un Avocat! ainſi vous offenſez doublement l'honneur de votre corps en n'oſant pas

paraître, & en oſant ſouiller de ces infames opprobres un Mémoire que vous rendez juridique, en l'appuyant d'une conſultation !

Vous ne vous contentez pas de cet excès qui fait tant de tort à votre cauſe ; vous joignez ce que la bouffonerie a de plus vil à ce que l'emportement a de plus groſſier.

Vous commencez dans une affaire capitale, où il s'agit de l'honneur & de la fortune de deux familles, & peut-être des peines les plus rigoureuſes, vous commencez, dis-je, par annoncer que *vous ne dinez point chez Fréron* ; vous plaiſantez ſur les Calas & ſur Lavayſſe : quel ſujet de raillerie ! Vous prenez Lavayſſe pour le gendre de la Beaumelle, ſans être le moins du monde au fait des choſes mêmes dont vous parlez & que vous voulez tourner en ridicule. Vous prenez des Pirates pour des Corſaires. Vous me faites dire ce que je n'ai jamais dit. Vous raillez indécemment ſur l'affaire criminelle la plus ſérieuſe ; vous transformez le ſanctuaire de la juſtice, tantôt en un canton des halles, tantôt en un théâtre de la foire. Ce n'eſt pas ainſi qu'en a uſé Monſieur Vermeil le véritable Avocat de la cauſe dans laquelle vous vous êtes intrus pour la gâter.

Quoi ! Monſieur, vous voulez intéreſſer

pour le Sr. Dujonquai; vous voulez arracher des larmes en faveur d'un homme que vous peignez vertueux & opprimé; & vous le faites parler comme un farceur qui cherche à faire rire la canaille! Ah! Monſieur; ſouvenez vous qu'il faut avoir le ſtile de ſon ſujet: c'eſt un devoir qui eſt bien rarement rempli. Songez qu'Horace n'a point dit: *ſi vis me flere, ridendum eſt primum ipſi tibi.*

On vous pardonnerait de déguiſer des faits peu favorables, d'eſſayer de faire valoir les choſes les plus frivoles; de répondre par des paralogiſmes ridicules aux raiſons les plus ſolides; de crier que vous avez prouvé ce que vous n'avez point prouvé, & que vous avez détruit ce qui n'eſt point détruit. Vous pouvez donner au menſonge l'air de la vérité, & à la vérité les couleurs du menſonge; vous épuiſer en vaines déclamations ſur des faits qui n'ont aucun rapport au fonds de l'affaire, & courir rapidement ſur les faits les plus graves qui dépoſent contre vous. Cette méthode n'eſt pas honorable ſans doute; elle eſt tolérée pour le malheur des hommes. Mais j'oſe dire que nous retombons dans les ſiècles de la plus épaiſſe barbarie, s'il eſt permis déſormais de ſouiller le barreau par des injures & par des farces. La juſtice tranquile & ſévère, aſſiſe

ſur le trône de la vérité, veut que tous ceux qui participent en quelque ſorte à ſon miniſtère auguſte tiennent quelque choſe de ſa gravité & de ſa décence.

Vous avez voulu, dans cette cauſe, ſoulever le peuple contre la nobleſſe, & en faire une affaire de parti ; vous avez voulu peindre un Gentil-homme qui ſe plaint d'avoir été ſurpris, comme un tiran appuyé du pouvoir deſpotique pour opprimer de pauvres innocents. Vous vous y êtes bien mal pris. Il ſe trouve par votre Mémoire que c'eſt l'homme de qualité qui eſt opprimé, & que ce ſont les pauvres citoyens qui inſultent. Je vois que dans cette affaire on affecte d'enviſager Mr. de Morangies comme un homme puiſſant qui accable du poids de ſa grandeur une famille obſcure. Mr. de Morangies eſt bien loin d'être un homme puiſſant: c'eſt un brave Gentil-homme, un bon officier comme tant d'autres; & dans de telles affaires c'eſt le peuple qui eſt puiſſant; c'eſt lui qui s'ameute; c'eſt lui qui crie; c'eſt lui qui ſoulève mille praticiens; c'eſt lui qui fait rétentir mille voix: les gens de qualité ſe taiſent.

Monſieur de Morangies eſt très malheureux ſans doute de s'être humilié juſqu'a recevoir des lettres inſultantes d'une Courtière & de Dujon-

quai. Il eut mieux vallu cent fois vivre obſcurément dans une de ſes terres juſqu'au payement de ſes dettes: que dis-je? il eut mieux vallu vivre de pain de munition ſur la frontière dans une garniſon, que d'avoir quelque choſe à diſcuter avec des prêteuſes ſur gages, & de chercher en vain dans Paris de malheureuſes reſſources qui finiſſent toujours par ruiner un homme de qualité.

Mais M. le Comte de Morangies eſt encor plus à plaindre de s'être expoſé à eſſuier de vous des opprobres que votre ſang ne reparerait pas.

Quoiqu'il en ſoit, Monſieur; attendons vous & moi reſpectueuſement le réſultat des interrogatoires & de toute la procédure. Quelque jugement qu'on porte, il ſera juſte; parce qu'il ſera fondé ſur la loi. Un Arrêt nous révélera peut-être ce que ſont devenus ces cent mille écus, donnés autrefois ſecrètement à la veuve Verron par un banqueroutier, tranſportez ſecrètement à Vitri-le-Brulé par la veuve, reportez ſecrètement de Vitri dans la rue S. Jaques, & portez à pied ſecrètement chez M. de Morangies. Je ſouſcris d'avance à l'Arrêt que le Parlement prononcera. Si M. de Morangies eſt déclaré convaincu & coupable, je le crois alors coupa-

ble. Si ſes adverſaires ſont déclarés innocents, je les tiens innocents.

Mais je ſoutiendrai toujours qu'il ſerait poſſible que M. de Morangies fut condamné juſtement par les formes à payer les cent mille écus & les dépends, quoiqu'il ne dût rien dans le fonds; au lieu qu'il eſt impoſſible que les Verron ſoient diſculpés, s'ils ſont condamnés. D'où vient cette grande différence entre Monſieur de Morangies & ſes adverſaires? Le voici.

C'eſt que M. de Morangies a fait malheureuſement des billets d'une forme très légale qui parlent contre lui. Et ſi le déſaveu de Dujonquai & de ſa mère a été fait dans une forme illégale, ſi des témoins intéreſſés perſiſtent dans leurs témoignages, toutes les apparences ſont alors contre Mr. de Morangies, quoi que le fond de l'affaire ſoit pour lui. Le roman des cent mille écus de la Verron, ſoutenu par les formes, l'emportera ſur la vérité mal conduite; ce qui ſerait un grand & fatal exemple.

Si au contraire la famille Verron perdait ſon procès, elle le perdrait probablement, parce qu'on aurait des preuves judiciaires plus claires que le jour, de la nullité des billets de Mr. de Morangies.

Or, il me ſemble qu'on a beaucoup de preu-

ves morales de la nullité de ces billets. Mais pour les preuves légales, elles dépendent des procédures. Ces preuves morales ont paru victorieuſes dans l'eſprit du Public impartial. Mais je l'ai déjà dit, il faut que la loi conduiſe les Juges.

Le Chatelet ſaiſi d'abord de cette affaire, ſemblait n'écouter que les probabilités; le bailliage du palais ſemble ne conſulter que les procédures. Les lumières réunies des Chambres aſſemblées du Parlement diſſiperont tous nos doutes. Ce tribunal, depuis qu'il eſt formé, n'a pas prononcé un ſeul Arrêt dont le Public ait murmuré.

TABLE

DES PIECES CONTENUS DANS CE VOLUME.

EPITRE DÉDICATOIRE. . . . Pag. 1
LES LOIX DE MINOS, *Tragédie.* 3
NOTES. 82
NOUVELLES PIÉCES DETACHÉES, CORRIGÉES ET AUGMENTÉES. 115
Avis de l'Editeur. 116
Epitre à Boileau ou mon Teſtament. . . 117
Notes ſur l'Epitre à Boileau. 122
Epitre à Horace. 126
Réponſe d'Horace à Mr. de Voltaire par Mr. de la H. . . . . . 136.
Epitre à l'Auteur du nouveau livre des trois Impoſteurs. 146
Notes ſur l'Epitre des trois Impoſteurs. . 150
Avis de l'Editeur. 151
LA LOI NATURELLE, *Poëme en quatre parties. Au Roi de Pruſſe.* EXORDE. 153
Premiére Partie. 156
Seconde Partie. 160

Grande Note de l'Editeur. . . . Pag. 166
Troiſiéme Partie. 172
Quatriéme Partie. 178
Note ſur la Loi Naturelle. 184
L'anniverſaire de la St. Barthelemy, pour l'année 1772. 189
La Begueule. 192
Le Marſeillois & le Lion. 201
Les deux Siècles. 208
Le Père Nicodème & Jeanot. 213
Quelques petites hardieſſes de Mr. Clair à l'occaſion d'un Panégirique de la St. Louis. 219
*Lettre de Mr. Thiriot, à Me. du P***.* 233
Diſcours en Vers ſur les Diſputes par Mr. de Rulière. 234
Diſcours de Me. Belleguier, ancien Avocat. 244
Avis de l'Editeur. 262
Priére à Dieu. 263
Le Philoſophe par Mr Du Marſay. 265
Pièce de Vers de Mr. le Marquis de Chimène, pour l'Académie. 277
Lettre de Mr. Thiriot à Mr. De Ville, établi à la Martinique. 282
Extrait d'une Lettre de Mr. Clément, de Dijon à Mr. De Voltaire. 287
Lettre du Roi de Pruſſe à Mr. d'Alembert. 288

Errata ou Fautes à corriger.

Pag. 21. *lig.* 2. d'une infame eſclavage, *corrigés* d'un infâme eſclavage.

32. *lig.* 26. à ma foi *cor.* a ma foi

33. *lig.* 22. & de ant d'attentats. *cor.* & de tant d'attentats.

34. *lig. derniére*, la ſille de Teucer, *cor.* la fille de Teucer.

45. *lig. dern.*, elle eſt entourée, *cor.* elle en eſt entourée

55. *lig.* 8. accable la faibleſſe. *cor.* accablent la faibleſſe.

56. *lig.* 13. ſe déploier a pour elle. *cor.* ſe déploira pour elle.

65. *lig.* 4. dans le ond de ce temple. *cor.* dans le fond de ce Temple.

67. *lig.* 16. on ſouille en tout honneur. *cor.* on ſouille en ton honneur

69. *lig.* 1. Teucer, Azémon, Aſtérie, *otez* Aſtérie.

85. *lig.* 20. lange, *cor.* langue.

88. *lig.* 22. Rouſſel, *cor.* Ruſſell.

95. *lig.* 16. ne fait du mal, *cor.* ne fait de mal.

106. *lig.* 18. eat Roſt-beef, *cor.* eat Roat-beef.

108. *lig.* 7. après ces mots *de la Chine*, mettez un?

135. *lig* 4. en notre heure, *cor.* à notre heure.

153. *lig. dern.* de toutes leur inſolences, *cor.* de toutes leurs inſolences.

162. *lig.* 16. a mis entre notre main, *cor.* a mis en nôtre main.

177. *lig.* 3. les damnes-ut? *cor.* les damnes-tu?

184. *lig.* 10. ils convenait, *cor.* ils convenaient,

idem 11. prétendait, *cor.* prétendaient.

192. *lig.* 10. à Paris, *cor.* dans Paris.

196. *lig.*17. encor mieux ſervi, *cor.* encor mieux ſervie.
202. *lig.*4. & demande la vie, *cor.* & demanda la vie.
226. *lig.*15. ſur ſon fils qu., *cor.* ſur ſon fils qui
231. *lig.*21. ce ſont là des loix de Dragon, *cor.* ce ſont là des loix de Dracon.
248. *lig.*1. cet autre vérité, *lig.* cette autre vérité.
258. *lig.*4. de ces Citoyens, *cor.* de ſes Citoyens.
267. *lig.*21. eſt nom en maitre, *cor.* & non en maitre
268. *lig.*11. ôtez une fois le mot *augmentez.*
278 *lig.penult.* leurs mains immortelle, *cor.* leurs mains immortelles.
283 *lig.*10. après ces mots, *autour d'eux*, mettez un point.
301. *lig.*2. vraiment été bie reçu, *cor.* vraiment été bien reçu.
304. *lig.*13. on n'exige pas, *cor.* on n'érige pas.
309. *lig.*7. Vous auriés, *cor.* Vous aviés.
318. *lig.*2. vôtre ſignature & plus, *cor.* vôtre ſignature eſt plus.
325. *lig.*20. lui ait la gueire, *cor.* lui fait la guerre.
329. *lig.*18. parce qu'il y en a, *cor.* parce qu'il y a
331. *lig.*13. nation extermement, *cor.* nation extrémement.
333 *lig.*16. qu'il coute à l'hôpital, *cor.* qu'il coure à l'hôpital.
337. *lig.*9. Marc Aurelle, *cor.* Marc-Auréle.
354. *lig.*9. Qnand la mort, *cor.* quand la mort.
364. *lig.*4. elle pénétrent, *cor.* elle pénétre.
*ibid.*14. vous ſeriés égorgés, *cor.* vous vous ſeriés égorgés.
377. *lig.penult.* qu'il avaient, *cor.* qu'ils avaient.

74754088